TABLEAU
DE PARIS.

TOME IV.

TABLEAU
DE
PARIS.

Quærens quem devoret.

TOME QUATRIEME.

A HAMBOURG,
Chez VIRCHAUX & Compagnie, Libraires;
Et ſe trouve
A NEUCHATEL,
Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.

M. DCC. LXXXII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

TABLE.

PRÊTEURS à la petite ſemaine. Pag.	1
Charlatans.	4
Verſificateurs.	7
Calembourgs.	10
Feux d'artifice.	12
Meſſe de la Pie.	16
Confeſſionnal.	17
Billets de Confeſſion.	19
Saint-Joſeph.	21
Sans titre.	22
Les petits Chiens.	24
Suffiſance.	26
Vente de l'Eau.	27
Débiteurs.	30
Objections.	32
Almanach Royal.	37
Mercure de France.	40
Auteurs nés à Paris.	45
Porte-faix.	50
Melons.	56
Encan.	57
Chapeaux.	58
Nôces.	62
Mariage. Adultere.	67
Petits formats.	71
Maîtres Écrivains.	74
De l'ancienne Compagnie des Œuvres-fortes.	76
Sots Uſages abolis.	80
L'Enfant-Jeſus.	82
Tragédies modernes.	83
Comédies modernes.	91
Inoculation.	96

TABLE.

Places publiques.	100
Le Parlement.	104
Le Clergé.	110
La Galerie de Verſailles.	114
De la Cour.	121
Les Extrêmes ſe touchent.	123
Sages du Monde.	128
Apologie des Gens de lettres.	128
Querelles littéraires.	131
Belles-Lettres.	136
Réponſe au Courier de l'Europe	140

Fin de la Table du quatrieme Volume.

TABLEAU
DE PARIS.

PRÊTEURS
A LA PETITE SEMAINE.

USURIERS qu'on ne connoît guere qu'à Paris ; & qui jugent eux-mêmes leur métier extrêmement honteux, puiſqu'ils ont le front perpétuellement voilé. Leurs courtiers habitent autour des halles ; les femmes qui vendent des fruits & des légumes qu'elles portent ſur l'*éventaire*, les détailleurs en tous genres ont beſoin le plus ſouvent de la modique avance d'un écu de ſix livres pour acheter des maquereaux, des pois, des groſeilles, des poires, des ceriſes. Le prêteur le confie à condition qu'on lui rapportera au bout de la ſemaine ſept livres quatre ſols ; ainſi ſon écu, quand il travaille, lui rapporte près de ſoixante livres par an, c'eſt-

à-dire, dix fois ſa valeur. Voilà le taux modéré des prêteurs à la petite ſemaine.

Si je diſois que des hommes opulens font ainſi manœuvrer leurs fonds, & qu'ils exercent cette uſure énorme ſans remords ; quelle idée ne ſe formera-t-on pas de la dureté de certaines ames, & de leur ſoif cruelle pour les richeſſes?

Mais lequel doit ſurprendre le plus, de la détreſſe extrême de ces petits détailleurs qui ne ſavent pas avoir ſix livres devant eux, ou du ſuccès conſtant d'une auſſi terrible uſure? Mais qui, ayant tout ſoldé & payé, reſte avec un louis d'or en propriété abſolue? J'oſerois dire que le tiers de Paris n'en eſt pas encore venu là : auſſi les *avanceurs* ſavent combien l'eſpece monnoyée devient rare de jour en jour, parce que les emprunts publics, ces funeſtes abſorbans des fonds du commerce, en ont tari le cours.

Ils vendent donc l'argent tout ce qu'ils peuvent le vendre; or plus on eſt pauvre, moins on peut agir autrement que la piece de monnoie à la main. Point de crédit pour l'indigent ; & par la même raiſon qu'il paie le vin & la viande bien plus cher que le prince du ſang, il achete un écu de ſix livres à un prix exorbitant : de là vient qu'il lui eſt difficile de ſortir de l'abyme où il eſt plongé, les mains & les pieds lui gliſſent quand il veut s'élancer au dehors ; car il eſt bien plus difficile de faire ſix francs avec cinq ſols, que de gagner un million avec dix mille livres.

Oh! qui ne recule pas l'œil épouvanté, quand il vient à contempler de près la lutte éternelle de la miſere & de l'opulence?

Ces avanceurs ne s'en rapportent pas toujours

à leurs courtiers ou agens; ils ſont curieux deux ou trois fois l'année de voir l'aſſemblée de ces éternels débiteurs qui les enrichiſſent, & de juger par eux-mêmes de la diſpoſition des eſprits & de la manœuvre des ſubalternes.

Le même homme qui porte un habit d'écarlate, des galons, la canne à pomme d'or, qui ne ſort qu'en voiture, qui fait briller à ſon doigt un riche diamant, qui fréquente les ſpectacles & voit bonne compagnie, prend certains jours du mois un habit rapé, une vieille perruque, de vieux ſouliers, des bas rappetaſſés, laiſſe croître ſa barbe, ſe peint les cheveux & ſe blanchit les ſourcils : il ſe rend alors dans une maiſon écartée, dans une ſalle où il n'y a qu'une mauvaiſe tapiſſerie, un grabat, trois chaiſes & un crucifix; là il donne audience à ſoixante poiſſardes, revendeuſes & pauvres fruitieres; puis il leur dit d'une voix compoſée : » Mes amies, vous voyez que je ne ſuis pas plus riche que vous, voilà mes meubles, voilà le lit où je couche quand je viens à Paris; je vous donne mon argent ſur votre conſcience & religion; car je n'ai de vous aucune ſignature, vous le ſavez, je ne puis rien réclamer en juſtice. Je ſuis utile à votre commerce; & quand je vous prodigue ma confiance, je dois avoir ma ſûreté. Soyez donc toutes ici ſolidaires l'une pour l'autre, & jurez devant ce crucifix, l'image de notre divin Sauveur, que vous ne me ferez aucun tort, & que vous me rendrez fidélement ce que je vais vous confier. «

Toutes les poiſſardes & fruitieres levent la main & jurent d'étrangler celle qui ne ſeroit pas fidelle au paiement : des ſermens épouvantables ſe mêlent

à de longs ſignes de croix. Alors l'adroit ſycophante prend les noms, & diſtribue à chacune un écus de ſix livres, en leur diſant, » je ne » gagne pas ce que vous gagnez, il s'en faut. « La cohue ſe diſſipe & l'anthropophage reſte ſeul avec deux émiſſaires dont il regle les comptes & paie les gages.

Le lendemain il traverſe les Halles & la place Maubert dans un équipage; perſonne ne le reconnoît & ne peut le reconnoître; c'eſt un autre homme; il eſt brillant, il eſt reçu dans la bonne ſociété; & ſouvent au coin de nos cheminées de marbre, il parle de bienfaiſance & d'humanité. Perſonne ne lui conteſte la probité, l'honneur, même une ſorte de généroſité; & pendant qu'on le juge ainſi, inviſible & préſent, dans quatre ou cinq entrepôts obſcurs, il pompe, il exprime la ſubſtance du pauvre peuple.

CHARLATANS.

On nomme ainſi ceux qui, montés ſur des tréteaux, appellent les paſſans dans les places publiques. Le premier médecin du roi a chaſſé tous ces vendeurs d'orviétan, qui nuiſoient aux intérêts de la compagnie fourrée. Il n'y en a plus haranguant le peuple, & c'eſt dommage; car le docteur Sacroton diſoit à ſon éleve, en lui faiſant l'énumération des avantages du charlataniſme: » Comptes-tu pour rien de voyager par-tout, de » porter le ſabre au côté, les piſtolets à l'arçon, » le bonnet fourré en tête, d'avoir un char qui,

» arrivé ſur la place, ſe métamorphoſe tout-à-
» coup en théatre, avec la rapidité d'une déco-
» ration d'opéra; & là, ſemblable aux orateurs
» Romains, de parler en public, haranguant
» tour-à-tour les nations, & parlant en liberté
» à un peuple ſerré & attentif? Qui eſt-ce qui
» parle aujourd'hui au public? Perſonne, mon
» ami, perſonne, excepté nous. Tu peux réuſſir
» par la parole, & aller plus loin que tu ne
» penſes. «

Plus de gros *Thomas*, plus de harangueur ſous la voûte du ciel. Le premier médecin a détruit ſans pitié ces derniers reſtes de liberté, & perſonne ne diſtribue plus ni *opiates*, ni *élixirs*, ni *poudres*. Le métier appartient en totalité aux ſuppôts de la faculté.

Les charlatans ſe ſont refugiés dans l'empire des ſciences & de la littérature. L'un vous promet la découverte démontrée & la définition exact d'un agent univerſel, qui a la propriété de modifier la matiere en tout ſens, & d'opérer toutes les merveilles de la nature.

L'autre vous expliquera, d'une maniere claire & démonſtrative, les cauſes de l'attraction, de la rotation des planetes ſur leur axe, & de leur circonvolution autour du ſoleil.

Le troiſieme vous donnera la théorie du ſoleil, celle des étoiles, des mondes, des planetes, des cometes, ſur-tout de notre globe, & détrônera Newton pour ſon coup d'eſſai.

Un quatrieme, moins ambitieux, ne vous offre que le ſecret de la génération; il vous dira, pour une ſouſcription de trente-ſix livres, ce que c'eſt que l'économie animale; il vous inſtruira par-deſſus

le marché du mécaniſme des paſſions, & vous aurez la ſcience univerſelle pour douze écus.

Rangeons dans cette claſſe ces naturaliſtes qui, en robe-de-chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit, font des ſyſtêmes ſur la formation des montagnes, qu'ils n'ont jamais vues ni parcourues; qui, ſe chauffant à un bon feu, écrivent ſur les glaciers de la Suiſſe. Ils n'ont examiné, ni les *marbres* ni les *granits* des Alpes, & ils prononcent ſur ces grands objets en ordonnateurs des mondes, expliquant de deſſus leur chaiſe la ſtructure & les fondemens du globe; tandis que leurs pieds n'ont jamais foulé ni un rocher élevé, ni un abyme un peu profond. Bientôt ils oſeront dire, je vois diſtinctement le noyau de la terre, car il eſt tranſparent pour moi.

Rangeons encore dans la même claſſe ces académiciens beaux-eſprits, qui n'ont rien écrit, dont les noms ſont inconnus, qui courent les penſions, & qui ſe font payer pour des ouvrages qu'ils n'acheveront jamais : ils diſent reſpecter le public, ce qui reſſemble beaucoup au reſpect des impuiſſans pour les femmes.

Polydore porte le petit-collet, paſſe-port de l'impudence; il veut ſe donner non-ſeulement un air d'érudition; mais de goût, mais de ſupériorité, mais de génie; il parle avec emphaſe d'un auteur grec, il ſe récrie ſur la beauté de l'expreſſion, ſur la fineſſe des tours. Les modernes n'ont pas l'ombre de cette phyſionomie. Le divin Pindare a le rithme qui communique avec les dieux, & le ſublime Homere frappe merveilleuſement l'anapeſte. Quand il a prononcé ces grands mots devant les femmes & quelques financiers, il ſe re-

cueille & ſe tait, comme ſi le génie le ſaiſiſſoit tout-à-coup & l'accabloit de tout ſon poids. Ne diriez-vous pas que Polydore a étudié, médité l'auteur dont il a parlé, qu'il le poſſede parfaitement ? Soyez sûr néanmoins, qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, & que s'il l'a ouvert ſur ſa table, c'eſt pour en impoſer aux ſots; & comment croit-il en impoſer à d'autres ? On dit aux charlatans des places publiques, *guériſſez* : on pourroit dire aux charlatans littéraires, plus nombreux que jamais, *imprimez* ; mais ils n'impriment pas.

VERSIFICATEURS.

Ils pullulent. Malheur à qui fait des vers en 1781 ! Le François a ſa *proviſion bien ample* ; il eſt devenu exceſſivement difficile. Car qu'eſt-ce qu'une nouvelle combinaiſon des hémiſtiches de Racine, Boileau, Rouſſeau, Voltaire, Greſſet, Colardeau ? Ce n'eſt pas trop la peine de nous donner laborieuſement la même empreinte; n'eſt-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir déja des copiſtes & des imitateurs ? Quand on lit l'*Almanach des Muſes*, ne diroit-on pas que toutes les pieces de vers ſont du même auteur ? tant les idées, le ſtyle & le ton ont une couleur uniforme.

Quand on rencontre un verſificateur, il faut lui dire, pour éviter toute diſpute, je ne me connois pas en vers. Alors il vous prend au mot, & vous dit modeſtement, qu'il n'y a que *trois* ou *quatre* perſonnes en état d'apprécier ſon rare

talent, que le *goût* par *excellence* s'eſt refugié dans ſa tête & dans celle de trois ou quatre perſonnes qui l'admirent. On ſourit tout bas, & on le laiſſe dire, car cela le rend bien heureux.

Si l'on diſoit à un verſificateur qui court un rebelle hémiſtiche pendant un mois entier, que tel écrivain en proſe (qu'il n'a pas lu, parce qu'il ne lit que Racine) eſt un grand poëte, que tel écrivain Anglois qu'il appelle *barbare*, outre ſon originalité & ſon génie, a ſouvent plus de goût que ſon Boileau, il ne vous comprendroit certainement pas : auſſi contentez-vous de lui dire, je ne me connois pas en vers. Par ce moyen vous ménagerez vos poulmons, & vous aurez le plaiſir de voir juſqu'à quel point un verſificateur déraiſonne & retrécit ſes idées.

Mais c'eſt encore plus la faute de la langue que la ſienne propre. Ce verſificateur ſue, travaille, & il ne manque au fond que de diſcernement.

Qu'eſt-ce qu'une langue où le génie à chaque pas rencontre l'obſtacle invincible de quelques difficultés grammaticales, où la chicane à chaque vers trouve à reprendre, où les *ſouſligneurs* (1) gagnent tout le terrein que perd l'écrivain audacieux, où toute innovation a le deſſous, où cette expreſſion de Corneille n'a pu ſe naturaliſer :

Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

(1) Race de petits journaliſtes qui, ſans motif ni raiſon, en rendant compte d'un ouvrage, ſouſlignent tout ce qui leur deplaît. Obſervez qu'en général ils proſcrivent les expreſſions créées & de génie. Ainſi ils ôtent à la langue tout ſon eſſor.

Il faut dire hardiment que cette langue n'eſt pas poétique; que ſa poéſie n'eſt qu'une proſe rimée, qu'elle n'a ni abondance, ni énergie, ni audace; qu'elle n'en aura jamais, puiſqu'il eſt défendu de l'enrichir, puiſque ſa marche, loin d'être libre & fiere, eſt compaſſée, meſurée, rétrecie, ſoumiſe au compas. Ajoutons qu'il faut être inſenſé pour s'aſſujettir au lâche caprice d'un peuple attaché à ces ſottes habitudes; conſultant les journaliſtes, aſſaſſins périodiques de la poéſie, & qui, conformément à leur ſtyle rampant, rejettent la force & l'énergie, lorſque le poëte s'en ſert pour peindre ſes penſées avec les ſons qui lui plaiſent.

Puiſque ce peuple ne veut adopter que ce qu'il a, ſon triſte & indigent Boileau & ſon ſec & dur Rouſſeau, il faut le laiſſer dans le ſoin puéril de calculer des ſyllabes, au lieu d'imaginer & de créer une foule d'expreſſions qui lui manquent. La preuve que ſa poéſie eſt nulle, c'eſt qu'il eſt encore à s'en appercevoir.

Les verſificateurs ne me pardonneront pas ce chapitre; je parle néanmoins en leur faveur, & les poëtes m'entendront.

Il eſt un parallele qui revient ſans ceſſe dans les converſations des verſificateurs, & qui m'ennuie étrangement; c'eſt le parallele de Corneille & de Racine. Avec une lueur de littérature, des ſots parlent une heure entiere ſur cet objet, & ont l'air de dire quelque choſe. Cela paſſe dans des brochures que le plus petit commis, au lieu de faire des bordereaux, fabrique avec une ſorte de préſomption; & pluſieurs journaux roulent à l'appui de trois ou quatre noms ſemblables inceſſamment reſſaſſés. On diroit que l'effort de

l'eſprit humain ſe trouve dans une tragédie françoiſe, & rien de plus faux cependant.

Un jeune homme vint prier Timothée de lui apprendre à jouer de la flûte. N'avez-vous pas déja eu quelques maîtres, lui demanda le poëte? Oui, répondit le jeune homme. Eh bien! repliqua Timothée, en devenant mon diſciple, vous me devrez une double récompenſe. -- Pourquoi donc? -- Parce que j'aurai avec vous une double peine. Il faut d'abord que je vous faſſe oublier les principes dont vous êtes imbu, & que je vous enſeigne enſuite ce dont vous ne vous doutez ſeulement pas.

CALAMBOURS.

La langue merveilleuſe des *calambours* tire à ſa fin. Quelques adeptes la cultivoient, & elle leur tenoit lieu d'eſprit & de talens. Que vont-ils devenir? Comment une ſi brillante renommée s'évapore-t-elle ſi promptement? Quelle ingratitude, après tant de cris d'admirations! Oh, que le peuple de Paris eſt léger dans l'encens qu'il prodigue!

On citoit, on claſſoit à part ceux que l'inſpiration ou le haſard avoient favoriſés; & de fort honnêtes gens qui n'auroient jamais pu ſe faire imprimer qu'*incognito*, étoient parvenus, à l'aide de ce nouvel idiôme, à compoſer une petite brochure qui les plaçoit ſubitement au rang diſtingué des heureux plaiſans de ce monde.

Le peuple ne les a pas trop goûtés; il a mieux

aimé le langage de *Vadé* qui peignoit une nature baſſe, mais du moins exiſtante. Il pouvoit juger de la reſſemblance; mais lorſqu'on voulut lui expliquer toute la fineſſe d'un *calambour*, il dit dans ſon ſtyle naïf : *quand Jean-Bête eſt mort, il a laiſſé bien des héritiers.*

Toutes ces mauvaiſes plaiſanteries tendoient à dénaturer la langue, à proſcrire le peu de mots nobles & harmonieux qui nous reſtent, à gêner perpétuellement l'écrivain, obligé d'aller au-devant de l'équivoque folle ou licencieuſe. Les freres *calambourdiers* ſe ſont donc rendu coupables du crime de *leze-majeſté françoiſe*, quant à la langue; nombre d'expreſſions ſont devenues impropres dans le ſtyle & dans la converſation, parce qu'ils les avoient profanées. On revient de ce ridicule qui ne pouvoit être durable, & qui a trop duré; mais c'eſt aux écrivains ſenſés qu'il appartient de ſe roidir dans tous les tems contre les excluſions bizarres de mots, & de braver les mauvais plaiſans & les ſots rieurs qui abondent.

FEUX D'ARTIFICE.

On a remarqué qu'il ne s'étoit preſque jamais donné de ſpectacles extraordinaires au public, qu'il n'y fût arrivé quelque malheur : la populace Pariſienne ne ſait point établir l'ordre dans ſes mouvemens ; une fois ſortie des bornes, elle devient pétulante, incommode & tumultueuſe.

C'eſt par cette raiſon qu'on a ſupprimé le feu de la Saint-Jean, & les feux que l'on tiroit pour la naiſſance des princes & princeſſes, ou pour des victoires équivoques. Au lieu de ces ſtériles jouiſſances, on marie des filles, on délivre des priſonniers. Eh bien ! ces idées-là ſont encore dues à des écrivains patriotiques.

Je voudrois voir tous les artificiers du royaume ruinés : ce luxe de nos fêtes amene toujours quelques accidents ; & comment peut-on ſe réſoudre d'ailleurs à voir ſauter en l'air ce qui pourroit ſuffire à l'entretien & à la nourriture de cent familles pauvres pendant une année ! Comment donner un ſi grand prix d'un plaiſir ſi court ! J'aime encore mieux les cocagnes de Naples, où les vigoureux lazzarons font un repas qui dure trois jours, & attrapent un gilet par-deſſus le marché.

Il eſt bien inconcevable qu'on ait choiſi pour l'exécution de ces feux d'artifice, *la place de Grêve*, qu'on ait vu l'effigie du ſouverain élevée avec pompe ſur le même pavé où l'on a écartelé Ravaillac & Damien : comment les emblêmes mythologiques de la joie publique peuvent-ils ſuccéder

à la roue & au bûcher ? & comment érige-t-on les *armes de France* au même endroit où trois jours auparavant l'échafaud dégouttoit du ſang du crime ? Comment & pourquoi le corps municipal a-t-il eu ſi long-tems des idées ſi baſſes & ſi rampantes ? Pourquoi ! C'eſt qu'il vouloit appercevoir de ſes fenêtres & avec la même aiſance le feu de joie & la potence.

Connoiſſez-vous, mes chers lecteurs, un beau feu d'artifice ? C'eſt celui qu'a donné le feu roi de Danemarck ; il fit dreſſer une belle charpente. Le peuple amoncelé s'attendoit aux fuſées volantes, au bruit des pétards, aux gerbes brillantes & paſſageres. Quatre hérauts d'armes, magnifiquement vêtus, parurent aux quatre coins de l'édifice ; ils tirerent chacun un papier, le peuple fit ſilence ; c'étoit un édit généreux, qui remettoit au peuple *quatre impôts* ſur les denrées, les plus à charge à ſa ſubſiſtance.

Il n'eſt pas beſoin de décrire un feu d'artifice ; toutes les expreſſions n'atteindroient pas à la rapidité, au brillant, au tonnant de ces gerbes radieuſes & enflammées qui charment l'œil ſans le le bleſſer, & plaiſent à l'oreille ſans l'épouvanter ; mais il nous faut décrire les banquets où la munificence des échevins appelle le peuple.

Ces buffets ſont merveilleux dans les deſcriptions ; de près, cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jette des langues fourrées, des cervelats & des petits-pains ; le laquais lui-même fuit le ſauciſſon envoyé par des mains qui s'amuſent à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits-pains deviennent, pour ainſi dire, des cailloux entre les mains de ces inſolents

diſtributeurs. Imaginez enſuite deux tuyaux étroits qui verſent un vin aſſez inſipide. Les forts de la Halle & les fiacres s'uniſſent enſemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élevent en l'air : mais la difficulté eſt de l'aſſujettir, au milieu d'une foule emportée & rivale, qui déplace inceſſamment le vaſe où coule la liqueur ; les coups de poings tombent comme la grêle ; il y a plus de vin répandu ſur le pavé que dans le broc ; celui qui n'a pas les larges épaules d'un porte-faix, & qui n'eſt point entré dans *la ligue*, pourroit mourir de ſoif devant ces fontaines de vin, après s'être enflammé le goſier par la charcuterie.

La petite bourgeoiſie, que la ſimple curioſité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un ſeau de vin : elle craint d'être heurtée, renverſée, foulée aux pieds ; car ces terribles conquérans vont revenir pour chaſſer leurs rivaux, & mettre à ſec les futailles.

L'abjection & la miſere, voilà les convives de ces fameux banquets ; voyez-les dévorer débout les cervelats qu'ils ont attrapés ; on diroit d'un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la diſette, & à qui un nouvel Henri IV auroit envoyé du pain & du porc aſſaiſonné.

Enſuite des ſymphoniſtes déguenillés, perchés ſur des treteaux & environnés de ſales lampions, font crier des violons aigres ſous un dur archet ; la canaille fait un rond immenſe, ſans ordre ni meſure, ſaute, crie, hurle, bat le pavé ſous une danſe lourde : c'eſt une bacchanale beaucoup plus groſſiere que joyeuſe ; & comment donne-t-on

une auſſi froide orgie pour une fête nationale? Eſt-ce ainſi que les anciens faiſoient participer les citoyens pauvres à l'alégreſſe publique?

Si l'on jette de l'argent, c'eſt pis encore: malheur au groupe tranquille, où l'écu eſt tombé! Des furieux, des enragés, le viſage ſanglant & couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent ſur le pavé, vous rompent bras & jambes, pour ramaſſer la piece de monnoie: c'eſt une maſſe qui tombe & ſe releve, ainſi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer qui écraſe tout ſur ſon paſſage en un clin d'œil.

On eſt obligé de fuir la cohue tumultueuſe, de ſe retrancher chez ſoi, parce que l'on riſque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous bleſſe pour un cervelat, ou pour une piece de douze ſols.

Ce qu'il y a de plus noble & de plus impoſant dans ces fêtes, c'eſt le *Te Deum* qu'on chante dans l'égliſe cathédrale. Le bruit du canon qui ſe mêle par intervalles au ſon de la muſique exécutée par un orcheſtre ſavant & nombreux, produit un effet ſingulier, rare & touchant.

MESSE DE LA PIE.

Un bourgeois avoit perdu pluſieurs fourchettes d'argent; il en accuſa ſa ſervante, porta ſa plainte & la livra à la juſtice. La juſtice la pendit. Les fourchettes ſe retrouverent ſix mois après ſur un vieux toit derriere un amas de tuiles, où une pie les avoit cachées. On ſait que cet oiſeau, par un inſtinct inexplicable, dérobe & amaſſe des matieres d'or & d'argent. On fonda à Saint-Jean-en-Grêve une meſſe annuelle pour le repos de l'ame innocente. L'ame des juges en avoit un plus grand beſoin.

C'eſt fort bien fait que de dire une meſſe : mais il falloit enſuite rendre l'inſtruction plus ſcrupuleuſe, abolir cette peine diſproportionnée au délit, car la ſévérité exceſſive de la loi l'annulle entiérement; & le vol domeſtique, très-fréquent parmi nous, eſt preſque impuni de nos jours, parce que le maître & le juge déteſtent intérieurement ſon extrême rigueur.

Une punition modérée, mais inévitable, rétabliroit l'ordre bien plus puiſſamment. Sur dix ſervantes, quatre ſont des voleuſes. Perſonne ne veut ſe charger de l'accuſation, à cauſe des ſuites. On les renvoie, elles volent chez le voiſin, & s'accoutument à l'impunité.

Il eſt triſte d'être obligé d'avoir inceſſamment l'œil ouvert ſur ſes domeſtiques, & l'on peut dire qu'à Paris il ne regne aucune confiance entre le maître & le ſerviteur. La maîtreſſe de la maiſon

maiſon a une poche remplie de clefs différentes; elle tient ſous le pêne le vin, le ſucre, l'eau-de-vie, les macarons, l'huile & les confitures. Les femmes de procureur enferment le pain & les reſtes du ſoupé, échappés à la voracité des clercs. L'une d'elles étant allée dîner en ville, & ayant oublié de donner à la ſervante la clef de la miche, le troiſieme clerc, qui ne s'embarraſſoit pas d'avoir ſon congé, chargea le buffet ſur les épaules d'un robuſte porte-faix, & entrant dans la ſalle à manger, dit tout haut : *la clef, madame, voici l'armoire?*

CONFESSIONNAL.

Je traverſe une égliſe, je vois une robe ſoyeuſe, ondoyante, qui tombe avec grace ſur une jambe dont mon œil devine la légéreté & le contour; un mantelet ſerre des appas, ſans en dérober l'élégance; des cheveux blonds percent à travers la coëffure : je m'arrête, il faut que je devine l'âge ſans voir la figure... C'eſt une beauté de dix-ſept ans, qui eſt à genoux dans la boîte, le cou baiſſé, & dont l'haleine douce, fraîche & pure ſe perd dans la barbe griſe d'un capucin; également intéreſſante, ſoit qu'elle mente par pudeur, ſoit qu'elle haſarde par crainte des demi-aveux. Mais ſi elle ſe confeſſe à un jeune vicaire aux ſourcils noirs, au nez aquilin, à la belle jambe, aux manchettes liſſées, quelle borne auront la curioſité de l'un & la naïve confiance de l'autre?

Je ne la vois pas, mais je devine encore que

ſon ſein palpite ; elle parle & n'oſe ſouffler. Sans doute elle eſt innocente en comparaiſon de cette femme âgée qui fait contre-poids. Pourquoi donc la confeſſion de la jeune fille eſt-elle plus longue ? Pourquoi !... Qui l'entend ? qui l'interroge ? qui ſe ſent aſſez de force, de dignité & de prudence pour ne pas craindre ſon cœur en ſcrutant celui d'une jeune perſonne qui s'agenouille, les yeux baiſſés, les mains jointes, qui attend ſon arrêt, & qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre ? Voyez-la ſortir du confeſſionnal : elle eſt muette, interdite, penſive : elle fuit vos regards avec une modeſtie profonde ; mais le remords n'eſt pas peint ſur cette phyſionomie douce : la rougeur couvre ſes joues, mais cette rougeur, on ne la prendra point pour de la honte.

Quand M. de la Lande lut à l'académie des ſciences un mémoire ſur les cometes, & qu'on crut qu'il admettoit la poſſibilité d'un globe venant heurter notre planete & la réduiſant en poudre ; comme une comete traverſoit alors notre tourbillon, le bruit de la fin du monde ſe répandit dans tout Paris & plus loin encore ; car il pénétra juſques dans les montagnes de la Suiſſe. L'alarme fut univerſelle ; & l'aſtronome, ſans y penſer, fit plus avec ſes rêveries que tous les prédicateurs enſemble. On ſe précipita dans les égliſes avec tremblement & frayeur. On vit les confeſſionnaux des paroiſſes environnés d'une foule de perſonnes qui vouloient ſe munir d'une abſolution ; c'étoit à qui entreroit dans le ſacré tribunal. Le grand-pénitencier de Notre-Dame, à qui ſeul eſt remis le droit d'entendre les *cas*

réſervés, fut plus aſſailli que les autres ; autour de ſa chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues ; des phyſionomies pâles & mélancoliques, des hommes qui ſembloient ſortir du ſein des forêts ; leur confeſſion étoit comme empreinte ſur leurs fronts ; la crainte & le repentir commencé n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le déſaſtre univerſel, fut écoulé ſans que la terre eût été choquée : alors tous ces viſages effrayans & effrayés diſparurent ; la foule devint plus rare autour des confeſſionnaux ; les mains qui ne pouvoient ſuffire à marquer du ſigne de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables, rentrerent dans une oiſiveté abſolue.

BILLETS DE CONFESSION.

L'ARCHÊVEQUE de Paris, auſſi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jéſus*, que le cardinal Paſſionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit aviſé de refuſer les *derniers ſacrements* aux janſéniſtes ; & pour mieux les diſtinguer, il exigeoit des *billets de confeſſion*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conſcience du malade. Quand il refuſoit les ſacrements, on vouloit les obtenir à toute force.

On a vu plus d'une fois un huiſſier ſignifier au

(1) Ce cardinal ſe faiſoit fort de prouver, papier ſur table, que le général des jéſuites diſtribuoit pour 24 millions de penſions ſecretes en Europe.

porte-Dieu d'apporter ſur l'heure le viatique; le porte-Dieu prenoit la fuite; le parlement le décretoit; les deux partis couroient à Verſailles pour avoir raiſon; on ne ſavoit auquel entendre. Enfin ces querelles bizarres & ſcandaleuſes ont fini, graces aux gens de lettres, parce qu'on s'eſt moqué fort haut & fort à propos de ces quittances ſacerdotales.

Le caractere du prélat de la capitale formera un chapitre infiniment curieux dans l'hiſtoire du ſiecle. Ardent zélateur de la diſcipline eccléſiaſtique, doué d'une volonté forte & permanente, il auroit eu dans tout autre ſiecle la plus grande influence politique; & dans le nôtre même, il a lutté contre le parlement & contre le trône avec une fermeté inflexible. Son parfait dévouement à la puiſſante compagnie de Jéſus a commencé ſa fortune, & il s'eſt montré reconnoiſſant au-delà de toute expreſſion.

La fameuſe réponſe de Jean-Jacques Rouſſeau à ſon mandement le citera à la poſtérité la plus reculée; & ſi le prélat a bien ſu lire ce morceau vigoureux & convaincant, il a dû ſentir qu'on pouvoit réſiſter aux puiſſances de la terre avec une ſorte d'avantage, mais qu'il n'auroit pas fallu joûter imprudemment contre un philoſophe armé d'une telle dialectique.

SAINT-JOSEPH.

C'EST une petite chapelle ſuccurſale, ſituée dans la rue Montmartre; mais Moliere & la Fontaine y repoſent, & ces deux écrivains originaux me plaiſent plus avec Fenelon & la Bruyere, que tous les autres auteurs du ſiecle de Louis XIV, de quelques noms qu'ils s'appellent. St. Etienne-du-Mont, qui renferme les cendres de Blaiſe Paſcal & de Jean Racine, m'intéreſſe beaucoup moins.

Blaiſe Paſcal avoit néanmoins des penſées de génie à côté de penſées abſurdes.

On ſait qu'il fallut toute la fermeté de Louis XIV, pour qu'on rendît les honneurs de la ſépulture à l'auteur du *Tartuffe;* qu'un prêtre oratorien voulut faire faire amende honorable publiquement au bon la Fontaine; enfin, qu'on a refuſé de creuſer une foſſe pour la le Couvreur & Voltaire.

SANS TITRE.

Il eſt des vices ſur leſquels la cenſure doit ſe taire, parce qu'elle riſqueroit de les dévoiler ſans les corriger. Que fera la morale contre ces vices déplorables & ces turpitudes deſtinées à mourir dans les ténebres? Comment les complices de ces abominations ſecretes reviendroient-ils aux vertus dont ils ſont incapables? C'eſt une génération qui ne laiſſe plus d'eſpérance; frappée de gangrene, elle doit tomber, pourrir & diſparoître; & l'indignation même peut ſe changer en pitié, quand on ſonge à l'aviliſſement où ſe plongent ces êtres ſi baſſement corrompus.

La rigueur contre ces erreurs monſtrueuſes eſt un remede dangereux, & le plus ſouvent inutile. Il eſt déſavantageux d'attaquer ce qu'on ne peut détruire; & lorſqu'il s'agit de la correction des mœurs, il faut réuſſir, & ne point faire de vaines tentatives.

Le magiſtrat qui tient un regiſtre ſecret des prévaricateurs des loix de la nature, peut s'effrayer de leur nombre: il doit réprimer les mœurs coupables qui vont juſqu'au ſcandale; mais hors de-là, quelle circonſpection! La recherche deviendroit auſſi odieuſe que le crime: quelle étonnante effronterie dans des vices nouveaux! Ils n'avoient pas de noms parmi nous il y a cent ans; aujourd'hui les détails de ces débordemens entrent dans nos entretiens. Les vieillards ſortent de la gravité de leur caractere, pour parler de ces

licences criminelles; la ſainteté des mœurs eſt offenſée par des propos d'autant plus dangereux qu'on plaiſante preſque publiquement ſur ces incroyables turpitudes.

D'où vient ce nouveau ſcandale qui a éclaté parmi nous? Qui a fait à l'honnêteté publique ce cruel outrage? Qui a livré à la dériſion la ſainte douleur de la vertu qui gémit ſur ces infâmies qui aviliſſent les femmes, en font un ordre à part, dont on décrit les deſirs & les étranges fureurs? Etoit-ce là où devoit conduire le progrès de la civiliſation & des arts? Quelle dégradation! Ce genre de corruption a été un phénomene même pour quelques eſprits libertins; & dans ſes excès, il n'a pas choqué notre ſiecle autant qu'il l'auroit dû.

Il faut gémir, laiſſer ces vices honteux, qui puniſſent ceux qui s'y livrent, ſe fondre & diſparoître devant les paſſions douces, honnêtes & vertueuſes, qui par leur charme éternel doivent reprendre leur aimable empire. C'eſt l'idée de Monteſquieu, & il l'avoit ſûrement méditée, lorſqu'il la publia dans un livre auſſi grave que l'*Eſprit des loix*.

LES PETITS CHIENS.

La folie des femmes eſt pouſſée au dernier période ſur cet article. Elles ſont devenues gouvernantes de roquets, & ont pour eux des ſoins inconcevables. Marchez ſur la patte d'un petit chien, vous êtes perdu dans l'eſprit d'une femme; elle pourra diſſimuler, mais elle ne vous le pardonnera jamais : vous avez bleſſé ſon *manitou*.

Les mets les plus exquis leur ſont prodigués : on les régale de poulets gras, & l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans le grenier.

Mais ce qu'on ne voit qu'à Paris, ce ſont de grands imbécilles qui, pour faire leur cour à des femmes, portent leur chien publiquement ſous le bras dans les promenades & dans les rues; ce qui leur donne un air ſi niais & ſi bête, qu'on eſt tenté de leur rire au nez, pour leur apprendre à être hommes.

Quand je vois une belle profaner ſa bouche en couvrant de baiſers un chien qui ſouvent eſt laid & hideux, & qui, fût-il beau, ne mérite pas des affections ſi vives, je trouve ſes yeux moins beaux; ſes bras, en recevant cet animal, paroiſſent avoir moins de graces. J'attache moins de prix à ſes careſſes; elle perd à mes yeux une grande partie de ſa beauté & de ſes agréments. Quand la mort de ſon épagneul la met au déſeſpoir, qu'il faut le partager, pleurer avec elle & attendre en ſilence que le tems amene l'oubli d'un

ſi grand déſaſtre, cette extravagance anéantit ce qui lui reſte de charmes.

Jamais une femme ne ſera Cartéſienne : jamais elle ne conſentira à croire que ſon petit chien n'eſt ni ſenſible ni raiſonnable quand il la careſſe. Elle déviſageroit Deſcartes en perſonne, s'il oſoit lui tenir un pareille langage ; la ſeule fidélité de ſon chien vaut mieux, ſelon elle, que la raiſon de tous les hommes enſemble.

J'ai vu une jolie femme ſe fâcher ſérieuſement & fermer ſa porte à un homme qui avoit adopté cette ridicule & impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuſer la ſenſibilité aux animaux ? Croyons-les très-ſenſibles ; & loin de juſtifier la barbarie des hommes à leur égard, ne leur faiſons que le moindre mal poſſible : mais, en nous nourriſſant de la chair des bœufs, des moutons & des dindons, n'accablons pas de folles careſſes un petit chien que nous ne mangeons pas.

La femme d'un médecin avoit ſon petit chien malade : ſon mari avoit promis de le guérir ; il n'en faiſoit rien, ou n'en étoit pas venu à bout : impatientée, elle fit venir Lyonnois (1), qui réuſſit parfaitement. Combien vous faut-il, dit le grave docteur de la faculté au conſervateur de l'eſpece canine ? *Oh, monſieur, entre confreres*, reprit Lyonnois, *il ne faut rien.*

(1) Fameux médecin de chiens.

SUFFISANCE.

ELLE eſt aſſez familiere au Pariſien qui a de la fortune. La ſuffiſance de l'officier n'eſt pas prononcée comme celle de l'homme de robe, ou celle du fade petit-collet. Elle dépare un peu dans preſque tous les états la politeſſe & le ſavoir-vivre; mais comme c'eſt un défaut général, il devient preſqu'inſenſible. L'extrême urbanité eſt le réſultat d'une infinité de points délicats qu'il faut ſaiſir; elle n'exiſte réellement que chez certains hommes dont le caractere eſt élevé & l'ame très-ſenſible. L'homme de cour poſſede parfaitement cette noble urbanité, quoiqu'il ne l'ait pas dans le cœur; c'eſt qu'il ſent avec fineſſe, & qu'il eſt attentif aux convenances. L'attitude du militaire a toujours quelque choſe de plus forcé que celle de l'homme de cour; celui-ci s'arrête au véritable degré, l'autre le franchit.

Quand la nuance eſt un peu forte, elle n'a plus cette grace & cette aiſance qui diſtingue les bons originaux en ce genre. Les copiſtes, en voulant en approcher, tombent dans une impertinence bien décidée: tels ſont les commis de Verſailles, pluſieurs financiers, quelques officiers aux Gardes, quelques auteurs, & les voilà entachés de ridicule aux yeux du connoiſſeur.

VENTE DE L'EAU.

QUAND on dit en Suiſſe, où les fontaines publiques abondantes & commodes ſont multipliées juſques dans le moindre village, qu'on vend l'eau à Paris ; que le robinet des fontaines eſt à ſec la moitié de l'année ; que les chevaux ſont obligés, pour boire, d'aller à la riviere; que l'on ne voit jaillir l'eau que dans les ſales baſſins de quelques promenades; on ſe prend à rire & l'on hauſſe les épaules d'étonnement & de pitié.

La vente de l'eau monte dans la capitale à une ſomme effrayante. Mettons neuf cents mille habitans (car c'eſt là mon compte), & taxons-les à trois livres par an; c'eſt-à-dire, trente voies d'eau l'une portant l'autre à deux ſols : voilà deux millions ſept cents mille livres.

La ville de Londres, au moyen de neuf pompes à feu, ſe trouve arroſée & fournie d'eau abondamment. On vient d'en établir une près de la grille de Chaillot, & l'on nous fait eſpérer qu'on multipliera ces *machines à feu* dans tous les quartiers où le beſoin l'exigera.

Voici donc une innovation qui porte un caractere de grandeur & d'utilité nationale. La prompte diſtribution de l'eau, indépendamment de ſes nombreux avantages, a celui de procurer un air plus ſalubre à reſpirer. Et quel ſervice à rendre aux habitans de la capitale !

Mais pourquoi prendre les eaux ſi bas ? n'étoit-il pas plus ſimple d'amener les eaux du Port-à-l'An-

glois par une machine hidraulique, à la place de l'Eſtrapade, la plus élevée de Paris ? de-là, elles ſe répandroient plus facilement, & ſeroient plus pures : mais on a voulu commencer par le quartier le plus riche, le fauxbourg S. Honoré, comme le plus en état de payer les avances de la compagnie qui a fait des fonds pour l'établiſſement des *machines à feu.* Ces avances montent à près de deux millions.

Il en coûtera cinquante livres par an pour un muid d'eau par jour : vingt muids coûteront donc mille livres, & ainſi à proportion les tuyaux conducteurs de différentes groſſeurs, ſelon le beſoin des particuliers, aboutiront à chaque maiſon, & l'eau s'élevera d'elle-même à quinze pieds.

Plus de prétexte pour les boulangers qui font le pain avec l'eau des puits, infectée par la filtration des foſſes d'aiſance & de mille autres immondices; ils auront une eau pure, ainſi que les braſſeurs, les teinturiers, les limonadiers, les dégraiſſeurs, les blanchiſſeuſes, &c. Outre que ces pompes ſeront d'un grand ſecours contre les incendies, elles laveront encore à volonté le pavé de Paris, le plus infect & le plus immonde de toutes les villes du royaume.

C'eſt le feu qui éleve l'eau dans ces deux curieuſes machines ſituées au-deſſus de la porte de la Conférence. La ſimple vapeur de l'eau en ébullition eſt l'agent d'un mouvement prodigieux, & que nulle autre force connue ne pourroit produire ; elle éleve l'eau à cent dix pieds au-deſſus des baſſes eaux de la Seine, & fait monter en vingt-quatre heures *quatre cents mille pieds cubes d'eau, peſant vingt-huit millions huit cents mille liv.*

Ainſi voilà de quoi abreuver, laver & inonder à ſouhait tous les quartiers de la ville; il ne manque plus que des tuyaux, de l'argent & la bonne volonté des petits propriétaires, qui ne s'empreſſent pas, dit-on, à ſe ranger dans la claſſe des ſouſcripteurs. Tant les vieilles & ſottes habitudes prévalent ſur les innovations les plus utiles; ou plutôt tant le bourgeois, foulé de mille manieres, devient meſquin pour les choſes eſſentielles.

Mais quand toutes ces pompes à feu ſeront dreſſées, douze à quinze mille porteurs d'eau n'auront plus d'emploi; peut-être ſeront-ils incapables de tout autre travail, car ils ont la ſangle imprimée entre les deux épaules, & l'habitude de leur corps voué à l'équilibre ſe prêtera difficilement à porter des fardeaux d'une autre nature.

Les freres Perrier ſont les entrepreneurs de ces machines, l'un invente avec génie, & l'autre exécute de même.

Ils s'occupent en ce moment d'un travail curieux & utile, celui de réduire en petit tous les arts & métiers. Aucun inſtrument des profeſſions méchaniques n'y manquera, joliment exécuté en relief dans la proportion d'un pouce pour un pied; cette collection déja commencée appartiendra à Mgr. le duc de Chartres. C'eſt immortaliſer les arts que de leur donner ainſi l'aſyle reſpecté des palais: ſi les anciens avoient eu cette prévoyance, nous ne ſerions pas à gémir ſur la perte d'une infinité de procédés qu'il a fallu reconquérir à travers la pénible lenteur des ſiecles, & dont pluſieurs nous manquent ſans doute encore, nous aurions pu retrouver dans un petit coffre

enſeveli ſous terre à Herculanum ou ailleurs, les découvertes de tous les peuples ingénieux qui nous ont précédés. L'Encyclopédie écrite ſera toujours vague, bornée, inſuffiſante, en comparaiſon de l'objet même qui frappe à la fois l'œil & l'entendement; l'objet ne leur dérobe alors aucune de ſes proportions : il eſt vu ſous toutes ſes faces. Les rapports deviennent palpables, & il n'y a plus de langue morte à apprendre, ni de calculs incertains & longs à tracer, pour aboutir le plus ſouvent à une erreur ingénieuſement profonde.

DÉBITEURS.

QU'IL eſt doux, qu'il eſt agréable de payer ſes créanciers! a dit Littleton, auteur Anglois.

Il paroît que la ſatisfaction que donne le paiement de ſes dettes, touche moins nos jeunes ſeigneurs; jamais ils ne prennent de ſoucis ſur le chapitre de leurs obligations; ils en font un ſujet de plaiſanterie, ils diſent très-ſérieuſement à leur homme d'affaires ces mots de la comédie : *Dites à mes créanciers que je m'exécute inceſſamment, que je me marie, & que s'ils me fâchent, je reſterai garçon.*

On devroit preſſer davantage le débiteur; il y en auroit moins; car ce n'eſt pas le véritable néceſſiteux qui emprunte, c'eſt le prodigue, le fou, l'inſenſé, le libertin, le diſſipateur.

Le créancier eſt toujours maltraité par la loi : ce qui rend hardi le fripon, & ruine l'honnête

homme. Il n'y a point assez de sévérité ; on élude si facilement la prison, les loix civiles sont si lâches, qu'elles n'inspirent plus le moindre effroi : la propriété en est blessée, & le commerce gêné. On voit naître une foule d'acheteurs intrépides, qui, prévoyant la molleſſe des loix, s'assurent d'avance de ce qu'elles n'ont pas su conserver aux prêteurs.

Il faudroit imprimer une sorte d'infamie à tout débiteur infidele. N'est-il pas honteux de ne pas payer son tailleur, son traiteur, son tapissier & son boucher ? On paie bien les dettes du jeu : Pourquoi ? Parce qu'on ne seroit plus admis dans la société. Il seroit facile à des loix plus pressantes, plus positives, de forcer les débiteurs à l'acquittement de leurs obligations ; c'est plutôt la mauvaise volonté que l'impuissance, qui recule devant les engagements les plus solemnels.

Plus un débiteur est riche, moins il paie ; il défend avec une partie de son or l'autre portion de son opulence ; il enveloppe son créancier de tous les embarras de la procédure, il le jette dans les détours de la chicane ; & à force de reculer l'époque du paiement, il lasse & fatigue son adversaire, qui lui abandonne enfin la moitié ou les trois quarts de sa créance.

J'ai dit, je crois, que les jeunes gens, il y a quarante ans, aimoient le fracas & le carillon, & que presque toutes les nuits ils se faisoient une gloire misérable de casser des lanternes, ou d'attaquer les soldats du guet. J'ai dit que ces abus avoient été sévérement réprimés comme ils devoient l'être. Aujourd'hui nos élégants, moins bruyants & plus perfides, se vantent d'avoir des

dettes, parlent du bijoutier, du marchand de chevaux, du carroſſier, du marchand de ſoie, qui les pourſuivent à toute outrance, les appellent des *impertinens*, & des *drôles*; ils plaiſantent enfin ſur la viſite des huiſſiers; & tirant de leur poche un amas d'exploits, ils les brûlent lentement à la cheminée tout en ſe contemplant au miroir.

Et que dirions-nous, ſi nous le voulions, du débiteur ſimulé qui fait banqueroute pour un grand ſeigneur à la face du public? Mais nous ſommes-nous engagés à tout dire? Non.

OBJECTIONS.

QUE veut dire cet *exagérateur*, ce *peintre outré*, cet *homme chagrin*, qui voit tout *en noir*, qui a déja fait trois volumes pour médire de Paris, centre des voluptés les plus exquiſes? Je ſoutiens moi, contre lui, que l'art d'exiſter librement ne ſe trouve que dans cette ville. Ce ſera, ſi l'on veut, l'ancienne Ninive, l'ancienne Babylone: eh bien, le grand mal! J'aime cette corruption moi. Ne faut-il pas que les riches jouiſſent de leur opulence? Ne faut-il pas des plaiſirs variés à l'homme? y en a-t-il déja trop? Ne lui faut-il pas des vices? n'entrent-ils pas dans la compoſition intime de ſon être? Ne font-ils pas..... Je m'entends. Quelles couleurs donnez-vous donc, *mauvais ſermonneur*, à cette cité ſuperbe & riante, où l'on vit à ſon gré? Tout vous effarouche, vous épouvante en elle, juſqu'à ſon immenſe population

tion qui me réjouit fort; & ne faut-il pas que la capitale d'un grand royaume ſoit extrêmement peuplée? Les pauvres travaillent : il le faut bien, puiſqu'ils ſont pauvres; & je jouis moi, parce que je ſuis riche. Si j'étois né pauvre, je ferois alors pour le riche ce que le pauvre fait pour moi. Les billets de la loterie humaine ne ſauroient être égaux; il y a des perdants & des gagnants.

Hors de Paris point de ſalut! Que me parlez-vous de liberté? C'eſt un mot vuide de ſens, comme tant d'autres que les enthouſiaſtes prononcent. N'ai-je pas la liberté de me livrer à toutes mes fantaiſies? Que faut-il de plus?

Paris eſt un pays délicieux pour quiconque cherche à jouir, & non à penſer; & quoi de plus triſte que de penſer? que ſont les plus ſublimes penſées? Je vous le demande. Quand j'ai payé ma *capitation* tout le *pavé du roi* m'appartient; je le broie à mon gré, pour voler précipitamment à mes plaiſirs.

Si j'ai une rixe avec un homme du peuple qui retarde ma courſe, & que je le *roſſe* un peu vivement pour lui apprendre à reſpecter un riche de ma qualité; ſi ſa fille m'a plu, puis m'a déplu huit jours après, je me tire d'affaires avec un peu d'argent. Je ne me mêle point des affaires d'état; & que m'importe la manœuvre? Je ſuis paſſager dans le vaiſſeau, je ne veux pas gouverner le gouvernement. Oh, Dieu m'en garde! Qu'ils s'en tirent ceux qui en ont pris les rênes; j'admire leur intrépidité. J'aurois toutes les vérités politiques & les plus utiles dans ma main, que, ſemblable au ſage Fontenelle, je n'ouvrirois pas le petit doigt pour en laiſſer tomber une ſeule.

On ſe plaindra que les denrées néceſſaires à la vie ſont un peu cheres. Cela ſe peut ; mais je ne m'en apperçois pas. Après tout, il n'y a qu'à être ſobre, frugal, tempérant. Faut-il ſonger à ſon eſtomac ?

Les plaiſirs véritables ne ſont-ils pas ceux de l'eſprit ? Vous en conviendrez, *M. le rigoriſte.* Eh bien, ceux-là ſont à bon marché ! Que de jouiſſances diverſifiées qu'on ne rencontre pas ailleurs même avec de l'or ! Paris eſt la ville du monde qui fournit le plus d'amuſements publics ; opéra, comédies, farces d'Audinot, farces de Nicolet, redoute chinoiſe, coliſée, vauxhall, bois de Boulogne, champs Elyſées, Boulevards, cafés, maiſons de jeu, & d'autres maiſons plus plaiſantes encore. Il faut que vous ſoyez bien né pour l'ennui, ſi vous ne vous amuſez pas au milieu de ce tourbillon mouvant & rapide.

Vous faut-il pour cela beaucoup d'argent ? Non ; pour *quarante-huit ſols* vous entendez pendant une heure & demie la muſique ſentimentale de Gluck, & l'ingénieuſe Guimard & la philoſophe Théodore danſent pour le plaiſir & le charme de vos regards.

Enſuite pour *vingt ſols* vous jouiſſez d'un chef-d'œuvre dramatique de Corneille, de Moliere, de Voltaire, à votre choix ; leur génie eſt à vos ordres. Aimez-vous les pieces à ariettes, dont la muſique eſt facile & riante ? vous en entendrez trois le même jour encore pour *vingt ſols.*

Vous aurez un équipage, des chevaux & un cocher fouet & bride en main, pour *trente ſols par heure ;* & ſi vous avez été éclabouſſé la veille, vous pourrez vous venger & éclabouſſer à votre

tour la voiture dorée, & le maître s'il marche à pied.

N'avez-vous point de bibliotheque ? Pour *quatre ſols* vous vous enfoncez dans un *cabinet littéraire*, & là, pendant une après-dînée entiere, vous liſez depuis la maſſive Encyclopédie juſqu'aux feuilles volantes.

Votre eſprit une fois raſſaſié, des traiteurs vous donneront à dîner à toute heure du jour & à un prix modique, ſi par myſanthropie ou par maladreſſe vous n'aviez point l'eſprit d'aller vous aſſeoir à la table des riches. Leur dépenſe une fois faite, que leur importe qui mange les plats ?

Enfin, auriez-vous le malheur de ne pas avoir une maîtreſſe ? Eh bien, vous pourrez trouver à peu de frais ſous l'humble ſiamoiſe des appas que couvrent plus rarement la mouſſeline & la ſoie. Demandez aux amateurs en ce genre, ils vous diront qu'on feroit vainement le tour du globe pour rencontrer des aventures auſſi plaiſantes, auſſi rares, auſſi ſingulieres ; des beautés très-auſteres dans un quartier, vous les trouverez voluptueuſement [illegible]es dans un autre.

Auſſi ne vous étonnez pas de notre eſprit, *M. l'humoriſte.* Que de goûts, de ſentimens, d'appercevances fines, de vues neuves, diſtinguent un homme de la capitale d'un gros campagnard qui ne vit qu'à trente lieues de nous ! Il eſt d'une autre eſpece aſſurément : ce n'eſt plus notre compatriote ; peut-il nous ſuivre, nous entendre ? Voyez-le bouche béante, œil étonné ! Il croit au bonheur, tandis qu'il n'y a de réel au monde que le plaiſir ; c'eſt la monnoie courante de la félicité humaine, & les groſſes pieces n'appar-

tiennent à perſonne ici-bas. Je ne veux point du bonheur monotone des champs : c'eſt le *premier des plaiſirs inſipides*, diſoit Voltaire ; je veux friſer les ſuperficies, & je m'arrête aux voluptés, toujours exquiſes quand elles ſont variées. Or, où trouverai-je mieux que dans Paris ?

Je ſuis à tout ſans peine & ſans gêne. Si je fais couper un habit chez mon tailleur, eh bien, autant vaut-il prendre la couleur du jour, *caca-dauphin*, que *prune-monſieur*. C'eſt une ſuprême folie, vous écrierez-vous ; mais tout le monde à la cour eſt ainſi, il n'y a point de réponſe à cela. Il ne faut jamais diſputer des goûts ni des couleurs. Je quitte mon habit *opéra-brûlé*, mon frac *tiſon*, & je m'habille ce ſoir en *caca-dauphin*, d'après l'échantillon véritable & reconnu. Je ſaurai bien diſtinguer les nuances, & je dirai alors tout comme un grand ſeigneur, *c'en eſt*, *ce n'en eſt pas*.

Allez, monſieur le myſanthrope ; il y a des choſes très-profondes ſous l'habit *caca-dauphin*. Je le porte en triomphe aux bons ſpectacles, & je m'en ferai gloire ; car apprenez que je ne veux point m'écarter de la plus légere nuance des mœdes régnantes, ni de la capitale & de Verſailles, d'une lieue ſeulement. Hors de-là, Hottentots, Caffres, Eſquimaux, peuplades barbares & ſans goût, je vous le certifie.

Que répondre à ces admirables objections ? Rien. Continuons.

ALMANACH ROYAL.

Il a près d'un ſiecle. Il indique l'exiſtence des dieux de la terre, des miniſtres, des hommes en place, des maréchaux de France, des premiers magiſtrats, &c. Il marque leur demeure, le jour & l'heure où il eſt permis de les aborder & de brûler l'encens dans leur anti-chambre. Tous les favoris de la fortune ſont inſcrits dans ce livre, & les moindres oſcillations de ſa roue y ſont marquées. Ceux qui ſe ſont jetés dans les routes de l'ambition, étudient l'almanach royal avec une attention ſérieuſe.

On y lit depuis le nom des princes juſqu'à ceux des huiſſiers audienciers du Châtelet. Malheur à qui n'eſt pas dans ce livre! il n'a ni rang, ni charge, ni titre, ni emploi. Heureux les gros décimateurs; ils ſont encore plus riches que ne le dit l'almanach.

Que de noms divers ſont renfermés ſous la même couverture! Le greffier ne tient pas plus de place que le préſident, ni l'exempt de robe-courte que le gentilhomme de la chambre. C'eſt preſque l'image de ce qu'ils ſeront un jour dans le tombeau.

On y voit la liſte des conſeillers du roi, qui n'ont jamais conſeillé le monarque, & qui ne lui parleront jamais; la liſte des ſecrétaires du roi, qui n'ont jamais écrit une *panſe d'a* ſous ſa dictée.

Plus d'une belle conſulte l'almanach royal,

pour voir ſi ſon amant eſt lieutenant ou brigadier, conſeiller ou préſident, agent de change ou banquier. Le nom d'un ſecrétaire de miniſtre ſe grave bien plus avant dans la mémoire que celui d'un académicien, & tout le monde achete cet almanach pour ſavoir au juſte à quoi s'en tenir. L'un tombe, & l'autre s'éleve; les noms culbutés ſont comme des noms décédés : plus de conſidération pour ceux que Plutus ou Thémis ont chaſſés de leurs temples.

Une fameuſe courtiſanne avoit chez elle un almanach royal. Quand il arrivoit quelqu'un, il falloit qu'il lui montrât ſon nom; s'il n'y étoit pas, elle jugeoit ce vulgaire mortel indigne de ſes faveurs, & dès-lors ſa porte lui étoit fermée.

Fontenelle diſoit que c'étoit le livre qui contenoit le plus de vérités.

Que de réflexions on fait en parcourant cet almanach! On frémit, quand on voit ſeize colonnes en petit caractere, chargées de noms de procureurs, lorſqu'on ſuit la liſte de deux cents médecins, de cent cinquante apothicaires, ſans compter les huiſſiers exploitants. On ſe perd dans le nombreux domeſtique de la maiſon des princes. Quelle valetaille ſous tant de noms divers, & qui cherchent à parer leur ſervitude!

Plus bas vous verrez combien le public entretient de notaires, d'avocats, de greffiers & autres gens de plume. Il faut que tout cela vive. Quel régiment dévorareur!

Calculez enſuite combien de *mille livres* chaque évêché enleve tous les ans à la terre & aux pauvres cultivateurs, les ſommes immenſes que coûtent les ſucceſſeurs des humbles apôtres; vous

ſerez vraiment effrayé; on ne l'eſt pas moins, lorſqu'on monte aux claſſes ſupérieures : ces perſonnages n'ont que des titres qui annoncent l'oiſiveté, & tout l'or de la nation les couvre. Que de bouches ſucent & rongent le corps politique! C'eſt le *catalogue* des vampires.

Ceux qu'on voit ſur cet almanach ne ſont ni cultivateurs, ni commerçans, ni artiſans, ni artiſtes, & c'eſt néanmoins la partie de la nation qui régit entiérement l'autre. Anéantiſſez en idée tous ces noms, la nation ne ſubſiſteroit-elle pas encore?... Oh! très-bien, je vous l'aſſure.

Cet almanach rapporte près de quarante mille francs par année. Jamais l'*Iliade* ni l'*Eſprit des loix* n'ont rapporté autant à leurs imprimeurs. Homere eût-il imaginé qu'on imprimeroit tant de noms dévoués à mourir dans la plus profonde obſcurité, malgré le titre qui ſembloit devoir les protéger contre le néant?... Que je crains que l'almanach préſent & tout entier n'y deſcende avant la révolution du ſiecle! Voyez les almanachs précédens depuis 1699, & comptez les noms qui ſurvivent; comptez, vous dis-je, par curioſité, ou par ſpéculation.

MERCURE DE FRANCE.

QUI fait les énigmes, les logogryphes qui abondent au Mercure de France? Les oiſifs qui s'ennuient dans les châteaux ſolitaires de province. Qui fait cette foule de vers innocents? Des contemplatifs amoureux, qui ſe croient obligés en conſcience de célébrer les charmes de leur maîtreſſe, & de faire enregiſtrer leurs ſoupirs au Mercure de France. Mais *les mauvais vers*, a dit Voltaire, *font les beaux jours des amants.* Heureux les mauvais poëtes! Ainſi la rimaillerie & l'amour marcheront ſouvent de front, & le Mercure ſera le conſtant dépoſitaire de toutes les tendreſſes provinciales, qui s'exprimeront en ſtances langoureuſes, ou en galans madrigaux.

Ces vers ſont envoyés par la poſte; les paquets ſont affranchis : bonne précaution! Voilà déja la poſte qui y gagne quelque choſe; & certes tous les vers qu'elle colporte ne valent pas l'argent qu'elle en reçoit; le régiſſeur & tous les commis ſeront de mon avis. Tout rimeur eſtime qu'en verſifiant il ſe fera un nom dans ce livret bleu. L'un cherche à louer ſa petite ville, & l'autre ſa perſonne; chacun s'empreſſe à donner ſes titres, à les annoncer à l'univers. L'un nous apprend qu'il eſt avocat ou procureur fiſcal; l'autre, qu'il eſt gendarme ou officier.

Le commis, d'une main indifférente, ouvre les paquets qui à chaque courier tombent ſur ſon bureau & s'y amoncelent. A la naiſſance d'un prince,

la grêle redouble, les cartons débordent. Chanſons, madrigaux, épîtres, ſtances, &c. pleuvent, & le commis laſſé ne ſe donne plus la peine de briſer les cachets. C'eſt l'homme le plus fatigué de vers, qui exiſte, & qui doit le plus les déteſter. Il entaſſe & enſevelit toutes ces pieces dans d'énormes cartons, où elles dorment, en attendant qu'on en péche une au beſoin. Malheur à celle qui eſt trop longue ou trop courte pour la page qu'on veut remplir ! Fût-elle excellente, on la rejette pour choiſir celle qui s'ajuſte préciſément à l'eſpace vuide.

Le poëte de province s'imagine qu'on admire ſa production, qu'on s'empreſſe à l'imprimer, & elle eſt encore au fond de la boîte du commis. Il attend avec impatience le Mercure, il l'ouvre d'une main précipitée & tremblante, il cherche, & ne la voyant pas, il croit plutôt à l'infidélité de la poſte qu'au dédain de ſes juges.

Il faut lire cent pieces pour en trouver une paſſable; c'eſt-à-dire, qui ne contiennent pas des fautes groſſieres. On n'imagine pas à quel degré de ridicule & de platitude certains rimeurs de je ne ſais quel pays ont fait deſcendre la verſification. Paix & repos aux bonnes ames qui compoſent ce déluge de vers & de proſe faſtidieuſe ! Mais rien ne prouve mieux combien l'ennui ou l'amour regnent en France, puiſqu'on y verſifie ſi prodigieuſement pour des beautés plus belles ſans doute que les écrits qu'on fait en leur honneur.

Quand le provincial voit par haſard ſes vers imprimés & ſignés de ſon nom, alors il treſſaille de joie, & dans un tranſport extatique, il ſe dit:

en ce moment, Paris, le roi, la cour liſent mon madrigal; & mon nom devenu célebre à jamais, paſſe ſous leurs regards. Qui ſait ſi le roi ou le miniſtre ne rêve pas ſur un de mes vers, & ſi, frappé de ſurpriſe & d'étonnement, il ne me deſtine pas quelqu'emploi! Il aſſemble ſa famille, lui montre la page immortaliſante qui le diſtinguera du vulgaire; le volume circule dans toutes les mains, depuis le préſident d'élection juſqu'au notaire; tous admirent en ſilence l'ouvrage & le nom burinés, & ſont intérieurement jaloux.

Anciennement le Mercure diſtribuoit des fadeurs; il devint tout-à-coup incivil & dur entre les mains d'un pédant. Enſuite la ſéchereſſe & la ſottiſe le défigurerent, & l'art du *ſouſſigneur* fut pris pour l'art du critique. On eſt étonné de voir des écrivains imberbes ou ſans nom, jugeant les arts avec une emphaſe ridicule ou monotone, & Don-Quichottes du *bon goût*, s'eſcrimer pour ſa cauſe ſans le cõnoître. Quelques futiles remarques, quelques chicanes minutieuſes, voilà tout ce qu'on y trouve. Oh, combien de petits auteurs à Paris ſont habiles à differter ſur des riens!

Comme c'eſt une entrepriſe mercantille, & que *pluſieurs* ſont intéreſſés à ce qu'elle ſoit lucrative à cauſe des *penſions* (car, qui le croiroit? d'honnêtes gens vivent de ces mauvais vers & de cette ſotte proſe), on en a remis le brevet au ſieur *Pankouke*, non imprimeur, mais libraire. Il ſoudoie des gagiſtes à tant la feuille, & cette miſérable rapſodie va toujours ſon train. Par une incroyable & vieille habitude, la province ſouſcrit & ſouſcrira pour le Mercure.

On ſait d'avance, d'après le nom des auteurs,

les productions qui doivent être portées aux nues, & celles qui seront pulvérisées sans miséricorde. Quelques académiciens, par un manege adroit & clandestin, se font déifier dans le Mercure; on a vu des auteurs ne point rougir de faire *leurs propres extraits*, & se donner des louanges sans pudeur; d'autres se font louer par la main de leurs amis.

Guillaume-Thomas Raynal, depuis si justement célebre par l'Histoire philosophique & politique des deux Indes, étoit auteur du Mercure en 1751. Il y a loin de la platitude de cet insipide journal aux idées de cette admirable histoire.

M. Pankouke (car ici il est auteur & n'est plus libraire) a fait dans le Mercure un *discours sur le beau*. Savez-vous ce que c'est que le beau? Ecoutez M. Pankouke. Il établit d'abord que *le beau est immuable & le même pour toutes les nations*. Cela vous étonne un peu, lecteur : vous verrez où il en veut venir. Il proscrit de sa pleine autorité *le beau relatif*, *le beau arbitraire*, *comme n'existant pas*. M. Pankouke a ses raisons particulieres : attendez. Après avoir décidé que le beau est *fixe* & *immuable*, il se demande *qui en seront les juges*. Il répond : *ceux qui vivent dans une nation éclairée*, *ceux qui dans cette nation sont nés avec un goût sûr*, *qui se rapprochent le plus du centre du goût* : or quel est ce *centre* où l'auteur vouloit nous conduire? *La société qui a le droit de prononcer sur le beau dans tous les genres*. Et quelle est cette société? *Celle qui renferme* les gens qui travaillent pour *le premier journal de l'univers*, avoué des gens de goût & des pensionnaires; les gagistes, les collaborateurs faits pour

parler du beau fixe, & qui en ont le thermometre. D'où il réſulte évidemment que ce qui eſt *beau immuablement*, c'eſt ce qui s'imprime quatre fois par mois dans le Mercure-Pankouke : *quod erat demonſtrandum.*

Voilà ce qu'on imprime à Paris, & ce qu'on diſtribue à l'hôtel de Thou. O Sulzer! & ton nom eſt ignoré de cette tourbe mercantille & profane qui écrit intrépidement ſur les arts, & dont la plume ſeche & foible les rabaiſſe au plus étroit horizon. Qu'il eſt meſquin ce livret bleu dédié au roi, & qu'on nous annonçoit comme devant être l'ouvrage des hommes de lettres les plus diſtingués! Rien de plus aride que l'eſprit en corps de ces Mercuriens.

Au reſte, on n'a voulu parler dans ce chapitre que de la partie littéraire; la partie politique étant ſous la main abſolue du miniſtere, les faits, les idées & les expreſſions ſont déterminés d'avance: c'eſt néanmoins cette partie politique qui ſoutient encore la malheureuſe partie littéraire.

AUTEURS NÉS A PARIS.

PARIS a fourni à la littérature preſque autant de grands hommes que tout le reſte du royaume.

Je vais les dénombrer autant que ma mémoire le permettra, & par ordre alphabétique; car je ne donne pas ici les rangs ni les places, à l'inſtar des régents de college, ou de MM. les journaliſtes, *tarifeurs* du mérite des vivans. Voici ma liſte. MM. *d'Alembert*, célebre géomettre & littérateur diſtingué. *Amontons*, habile machiniſte. *Amyot*, grand-aumônier de France & célebre traducteur. *Anquetil*, l'hiſtorien de la ligue & l'auteur de l'intrigue du cabinet; & ſon frere, qui a voyagé dans les Indes Orientales. *Anſeaume*, auteur de pluſieurs pieces de théatre. *Arnaud d'Andilly*, fameux par ſa plaidoierie contre les Jéſuites, & par ſon excellente traduction de Joſephe. *Antoine Arnaud*, un de nos grands, féconds & inutiles écrivains. *Baculard d'Arnaud*, auteur de Comminges & d'Euphémie, dont Mélanie n'eſt qu'une copie. *Bailli*, qui a écrit ſur l'aſtronomie & rêvé ſur le peuple inconnu. *Le Beau*, ſecrétaire de l'académie des belles-lettres, auteur de l'Hiſtoire du Bas-Empire. *Caron de Beaumarchais*, fameux par ſes mémoires ſi ſupérieurs à ſes autres écrits. *Bellin*, ingénieur de la marine, auteur de l'Hydrographie françoiſe. Madame *Belot*, qui a traduit de l'anglois avec quelque ſuccès, aujourd'hui madame la préſidente Meyniere. *Du Belloy*, auteur du Siege de Calais, tragédie que, dès ſon

origine, le vent de la cour a fait voguer à pleines voiles. *Le Blond*, qui a fait l'article *Art militaire* dans l'Encyclopédie. *Boileau*, le premier de nos verſificateurs. *Boindin. Boucher d'Argis*, juriſconſulte. *Bougainville*, de l'académie françoiſe, & qui a traduit l'Anti-Lucrece. *De Bury*, qui a écrit l'hiſtoire. Le célebre *Boulanger*, auteur de l'Antiquité dévoilée, & à qui l'on a pris beaucoup d'idées. *De Caylus*, antiquaire. *Carraccioli*, auteur des Lettres fictives du pape Ganganelli. *Caſſini de Thuri. Jacques Caſſini*, aſtronome. *Chamouſſet*, écrivain patriotique. *Le Camus*, médecin, auteur doué d'imagination. *La Chauſſée*, poëte dramatique. *Clairaut*, de l'académie des ſciences. *Cochin*, garde des deſſins du cabinet du roi. *Collé*, auteur de chanſons, vaudevilles, pieces & parades ſingulieres, qui ont un ton vraiment original. *La Condamine*, fameux par ſon voyage. *Contant d'Orville*, auteur fécond & utile. *Crébillon* fils, ſi connu par ſes romans pleins d'eſprit. *Crevier*, ancien profeſſeur. *Daquin*, fils du célebre organiſte. *Dionis du Séjour*, de l'académie royale des ſciences. *Dezallier d'Argenville*, maître des comptes. *Ducis*, de l'académie françoiſe. *Dorneval*, auteur du Théatre de la foire, recueilli avec le Sage. *Dorat*, poëte agréable. *Butel Dumont*, auteur du Traité ſur le luxe. *Dupré de Saint-Maur*, de l'académie françoiſe. *Duhamel du Monceau*, de l'académie des ſciences. *Le Dran*, chirurgien, de la ſociété royale de Londres. *Fagan. Favart*, auteur de pieces à ariettes. *De Fouchi*, ſecrétaire perpétuel de l'académie des ſciences. *Fuſelier. Floncel. Fougeroux de Bondaroi*, de l'académie des ſciences. Le docte *Four-*

mont. Fournier, graveur & fondeur de caracteres. *Gallimart*, géometre. *Goguet*, auteur de l'Origine des loix, des arts & des ſciences. Mad. *de Gomez*, auteur des Cent nouvelles & des Journées amuſantes. Le ſavant *Goujet. Guyot de Merville. Helvetius* pere, médecin. *Helvetius* fils, auteur du trop fameux livre de l'Eſprit. Le préſident *Hénaut. Lattaignant*, chanoine de Reims, chanſonnier fécond. Le comte *de Lauragais*, auteur de deux tragédies rares. *Laus de Boiſſy. Lemiere*, de l'académie françoiſe. *Langlois Dufreſnoy. De l'Iſle*, de l'académie des ſciences. *Lorry*, avocat. *Lorry*, médecin. *Lorry*, profeſſeur en droit. *Dom Lieble*, bénédictin. *De Machi*, démonſtrateur de chymie. *Maquer*, de l'académie des ſciences. *Marchand*, écrivain enjoué. *Mariette*, amateur de deſſins, auteur du Traité des pierres gravées. *Marivaux*, auteur fin & plein de détails ingénieux. Le fameux *Mallebranche*, doué d'une ſi puiſſante imagination. *Moliere. Moiſſy*, auteur de quelques pieces de théatre. *Moreau*, évêque de Vence. *Moreau*, procureur du roi au Châtelet. *Mignot*, neveu de Voltaire, abbé de Scellieres, où il a donné un tombeau à ſon oncle. *Moncrif* qu'on a appellé le dernier des François. Les deux *le Monnier* freres, de l'académie des ſciences. *Maréchal*, poëte anacréontique. *Blin de Saint-More*, qui a fait quatre héroïdes & une tragédie encore. *Morand* pere & fils. *Patte*, architecte. *Peſſelier. Petit de la Croix*, profeſſeur en arabe. *Pingré*, aſtronome. *Parfait*, auteur de l'Hiſtoire du théatre françois. *Poinſinet*, auteur de la comédie du Cercle. *Poinſinet de Sivry*, traducteur de Pline. *Poncet de la Riviere*, ancien évêque de Troyes. *Phi-*

lippe de Pretot, auteur du Spectacle de l'hiſtoire romaine. *Dupont*, rédacteur des Ephémérides du citoyen. Mad. *le Paute*, auteur de divers mémoires d'aſtronomie. *Prémonval*, de l'académie de Berlin. M. & Mad. *Puiſieux*. *Quinaut*. Le docteur *Queſnay*, chef de la ſecte économique. *Racine* le fils. *Rouſſeau* le poëte. Le ſavant *Rollin*. *Raymon de Saint-Marc*. *Rémond de Sainte-Albine*, auteur du livre intitulé *le Comédien*. Madame *Riccobonni*. *Robert de Vaugondy*, géographe. *Roy*, auteur du beau prologue des Elémens. *Du Roſoy*, auteur du poëme des Sens. *Sage*, fameux chymiſte. *Saurin*, de l'académie françoiſe. *Secouſſe*, avocat. *Sedaine*, auteur de quelques opéras comiques. *Soret*, qui a tantôt remporté & tantôt diſputé le prix à l'académie françoiſe. La marquiſe *de Saint-Chamond*. Le comte *de Senecterre*. *Thibout*, fameux imprimeur. *Titon du Tillet*, auteur du Parnaſſe françois. *Touſſaint*, auteur du livre des mœurs. *Villaret*, continuateur de l'Hiſtoire de France. Madame *Villeneuve*, auteur de pluſieurs romans. Le marquis *de Vilette*. *Voltaire*. *Watelet*, de l'académie françoiſe. *Willemain d'Ablancourt*, verſificateur. Le marquis *de Ximenès*, qui a fait Amalaſonte & Epicaris, tragédies.

J'aurai ſans doute oublié quelques noms; mais je ſouhaite qu'on diſe d'eux : *præfulgebant Caſſius & Brutus, eo ipſo quod eorum effigies non viſebantur.*

Si l'on compte qu'il n'y a point eu d'homme célebre né en province, qui ne ſoit venu à Paris pour ſe former, qui n'y ait vécu par choix, & qui n'y ſoit mort, ne pouvant quitter cette grande ville, malgré l'amour de la patrie : cette race d'hommes

d'hommes éclairés, tous concentrés ſur le même point, tandis que les autres villes du royaume offrent des landes d'une incroyable ſtérilité, devient un profond objet de méditation ſur les cauſes réelles & ſubſiſtantes qui précipitent tous les gens de lettres dans la capitale, & les y retiennent comme par enchantement.

Tandis que la nature a prodigué ſes dons précieux à ces hommes diſtingués du vulgaire, la fortune, comme pour s'en venger, leur a refuſé ſes faveurs, & ſa malice à cet égard eſt bien ancienne. Démoſthenes étoit fils d'un forgeron, Virgile d'un boulanger, Horace d'un affranchi, Théophraſte d'un fripier, Amyot d'un corroyeur, la Mothe d'un chapelier, Rouſſeau le poëte d'un cordonnier, Moliere d'un tapiſſier, Quinaut d'un mitron, Fléchier d'un chandelier, Rollin d'un coûtelier, Maſſillon d'un tanneur. Un horloger de Geneve fut le pere de J. J. Rouſſeau, & MM. Caron de Beaumarchais & Dupont l'économiſte ſont auſſi fils d'horlogers.

Preſque tous les hommes qui ſe ſont fait connoître dans les arts & dans les ſciences, & qui ont formé de leurs travaux accumulés le véritable tréſor de l'eſprit humain, ont connu dans leur jeuneſſe le beſoin, & ont recueilli, comme dit Mérope, *ce mépris qui ſuit la pauvreté.*

Homere a mendié. Le Taſſe, Milton & Pétrarque ont connu la miſere. Corneille eſt décédé pauvre. Boulanger a erré ſur les grandes routes. Jean-Jacques Rouſſeau eſt mort..... je n'oſe ici le dire.

Les penſions que diſtribuent les ſouverains ne ſont pas attribuées de nos jours aux gens de let-

tres, ou qui en ſont les plus dignes par leurs travaux, ou qui en auroient le plus beſoin par leur ſituation. Enfin, juſqu'aux dignités littéraires, tout eſt enlevé par la faveur, le crédit ou l'intrigue.

PORTE-FAIX.

NOUS avons au coin des rues des *Hercules* & des *Milons de Crotone*, pour emménager ou déménager nos meubles, & porter les fardeaux du commerce. Vous les appellez d'un ſigne, & ils ſont à vous avec leurs crochets; appuyés ſur des bornes, ils attendent qu'on leur donne de l'emploi. Vous croiriez que ces hommes ont une taille au-deſſus de la commune, des couleurs vermeilles, des jambes fortes & de l'embonpoint; non, ils ſont pâles, trapus, plutôt maigres que gras; ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent.

A toute heure, vous les trouvez prêts à charger leur dos des poids les plus lourds. Légérement courbés, ſoutenus ſur un bâton ambulatoire, ils portent des fardeaux qui tueroient un cheval, ils les portent avec ſoupleſſe & dextérité, au milieu des embarras des voitures, & dans des rues étranglées; tantôt c'eſt une glace qui en occupe toute la largeur, & fait danſer toutes les maiſons pour qui la ſuit & la regarde; tantôt c'eſt un marbre fragile & précieux, chef-d'œuvre de l'art. Ces hommes deviennent comme ſenſibles dans toute leur charge; & à force de virer, de s'eſquiver & de marcher de biais, ils évitent le choc roulant de la foule impétueuſe; ils s'arrêtent à pro-

pos, trottent de même, jurent pour avertir les paſſants, les menacent, tout chargés qu'ils ſont, de leurs bâtons courts, & à travers tant d'écueils, arrivent au port ſans avoir rien caſſé; le pavé ſec, fangeux ou gliſſant leur devient égal.

On tranſporte des porcelaines d'un bout de la ville à l'autre ſur un long brancard; & ſi rien ne tombe des fenêtres pendant la traverſée, il n'y aura pas à une ſoucoupe la moindre fracture.

Savez-vous les muſcles qui travaillent le plus dans le corps des porte-faix? Les extenſeurs des jambes. Voyez-les, elles ſont dans un tremblement inſenſible, mais néanmoins viſible.

Lorſque, dans le tems des gelées, les roues des voitures gliſſent ſur le pavé, tombent dans la pente du ruiſſeau, & s'engrenent l'une dans l'autre, les fiacres deſcendent de deſſus leur ſiege, ſoulevent leurs voitures avec le dos, la dégagent ſans le ſecours de qui que ce ſoit, quoiqu'ils aient quatre perſonnes dans leur carroſſe, & quelquefois le train chargé de deux ou trois coffres. Quelle force dans les vertebres de l'homme!

Une voiture chargée d'une énorme pierre de taille a-t-elle perdu de ſon équilibre? ſoixante mains officieuſes le rétabliſſent; il faudroit ailleurs ſix heures pour cette opération, elle ſe fait en un clin-d'œil.

Qu'une ſoupente rompe, qu'une roue ſe caſſe, l'équipage eſt enlevé avec une rapidité preſque égale à ſa chûte. On vous dit: *il eſt arrivé là un accident*, & il n'y paroît déja plus; tous les porte-faix des carrefours voiſins ont prêté la main avec un zele gratuit: ils accourent, dès que la voie publique eſt obſtruée, & la débar-

raſſent ſur le champ. Ces ſervices journaliers devroient leur être comptés.

On dit que les porte-faix en Turquie portent juſqu'à ſept ou huit cents livres peſant ; les nôtres ne vont pas juſques-là, il s'en faut. Les porteurs de farine à la Nouvelle-Halle ſont les plus vigoureux de tous ; ils ont la tête comme enfoncée dans les épaules, & les pieds applatis ; les vertebres, en ſe roidiſſant, ont aſſujetti l'épine du dos à une courbure conſtante.

Ces hommes ne ſont pas doués d'une force extraordinaire ; ils ſeroient foibles au pugilat, à la lutte, inhabiles à ramer ou à ſcier; ils ont contracté l'habitude de porter des charges ſur le dos ou ſur la nuque du col, & ils ſavent accomplir merveilleuſement les loix de l'équilibre : l'adreſſe fait plus que la force; ne craignez point pour eux une luxation occaſionnée par ces poids énormes; il n'y a rien de ſi rare dans les annales de la chirurgie.

Mais ce qui fait peine à voir, ce ſont de malheureuſes femmes qui, la hotte peſante ſur le dos, le viſage rouge, l'œil preſque ſanglant, devancent l'aurore dans des rues fangeuſes, ou ſur un pavé dont la glace crie ſous les premiers pas qui la preſſent; c'eſt un verglas qui met leur vie en danger : on ſouffre pour elles, quoique leur ſexe ſoit étrangement défiguré. L'on ne voit point le travail de leurs muſcles comme chez les hommes, il eſt plus caché; mais on le devine à leur gorge enflée, à leur reſpiration pénible, & la compaſſion vous pénetre juſqu'au fond de l'ame, lorſque vous les entendez, dans leur marche fatigante, proférer un jurement d'une voix altérée &

glapiſſante. On ſent que leur organe n'étoit pas fait pour ces mots énergiques & groſſiers; que leur corps n'étoit pas créé pour ſupporter ces charges démeſurées; on le ſent, puiſque le hâle, le travail journalier, l'endurciſſement des bras, le calus des mains, n'ont pu les métamorphoſer en hommes. Sous leur vêtement épais, groſſier & ſale, ſous la craſſe, ſous leur peau endurcie, elles conſervent encore les formes originelles qui vous font diſtinguer au bal de l'opéra une ducheſſe ſous le maſque & le domino; leur ſexe n'eſt point anéanti pour l'œil ſenſible; & ces malheureuſes créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes ſont-elles réduites parmi nous à un labeur ſi diſproportionné aux forces qu'elles ont reçues de la nature? Le peuple chez qui on les enferme eſt-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables & renaiſſants?

Quel contraſte! l'une ſuccombe en nage ſous une double charge de citrouilles, de potirons, en criant, *gare*, *place!* L'autre, dans un leſte équipage dont la roue volante raſe la hotte large & comblée, ſous ſon rouge & l'éventail à la main, périt de molleſſe. Ces deux femmes ſont-elles du même ſexe? Oui.

Quelquefois un de ces porte-faix met ſur ſes crochets exactement tout le ménage d'un pauvre individu; lit, paillaſſe, chaiſes, table, armoire, uſtenſiles de cuiſine; il deſcend toute ſa propriété d'un cinquieme étage, & la remonte à un ſixieme. Un ſeul voyage lui ſuffit pour tranſporter les meubles & immeubles du miſérable, le porte-faix eſt plus riche que lui: car le malheureux, pour le ſimple tranſport, paiera peut-être le

dixieme de la valeur intrinſeque de ſes effets. Hélas! il eſt obligé de changer de logement tous les trois mois, parce qu'il n'a pu payer que la moitié de ſon terme; & c'eſt à qui le chaſſera plus loin.

Mais comment avoir de la pitié, dira le locataire, n'ai-je pas à payer le *propriétaire?* Et le propriétaire dira, n'ai-je pas à donner au roi les *deux vingtiemes* & les huit ſols pour livre, qu'on vient d'augmenter encore? C'eſt toujours le motif dont on uſe pour ne faire aucune grace aux malheureux.

A la naiſſance d'un fils de France, ces porte-faix, crocheteurs, porteurs de chaiſes, ramonneurs de cheminées, porteurs d'eau, forment des corporations, ayant des muſiciens, c'eſt-à-dire, des violons, à leur tête. Ils vont à Verſailles pour avoir audience, & s'arrêtent dans la *cour de marbre*: c'eſt de-là qu'ils complimentent le roi ſur ſon balcon; ils tiennent en main les ſymboles de leur induſtrie; & on les a vus imaginer, dans ces occaſions, des facéties divertiſſantes.

Tantôt c'eſt un ramonneur caché dans une cheminée à la pruſſienne, que quatre de ſes camarades portent ſur un brancard, & qui mettant tout-à-coup la tête hors du tuyau, harangue de cette maniere le roi de France. Il lui dit qu'il préſerve des incendies les maiſons de ſa bonne ville de Paris. Tantôt les porteurs de chaiſes promenent une figure coloſſale, dont la robe eſt parſemée de fleurs de lys, & qui tient & careſſe entre ſes bras robuſtes un nourriſſon à qui elle applique de très-gros baiſers.

Mais les poiſſardes ont le privilege d'être in-

troduites juſques dans la galerie, & de complimenter le roi particuliérement; ce qu'elles font néanmoins à genoux. On leur donne enſuite à dîner au grand-commun, & c'eſt un des premiers officiers du chef de la maiſon du roi qui en fait les honneurs. Le repas eſt ſplendide.

De retour à Paris, ces poiſſardes ſe promenent triomphantes, & rendent compte à la Halle, de la bonne réception qui leur a été faite. La Halle pendant ſix mois eſt fort contente de la cour. Que le roi vienne à Paris dans cet intervalle; les fortes voix de ce canton, qui donnent le ſignal à la place Maubert & aux autres marchés, hurleront le *vive le roi* d'une maniere haute, énergique, preſqu'effrayante.

Toutes ces harangues ou compliments ont été faits par des gens de lettres qui s'en amuſent derriere le rideau, & qui réuſſiſſent mieux que s'il avoit fallu ſe nommer. J'en ai lu d'aſſez piquants; mais tous ne ſont pas connus, ou n'ont pas été prononcés. Jamais la fête ancienne, philoſophique & plaiſante des *Saturnales*, ne ſe reproduira de bonne grace parmi nous; je crois cependant que tout le monde y gagneroit, même du côté de l'amuſement, ſi l'on vouloit en eſſayer ſeulement une petite fois.

MELONS.

Les melons qui croiſſent aux environs de Paris n'en ont que la figure. Ceux qui ont goûté les excellents melons de la Lombardie, les bons melons *cantaloupes* de la Hollande, ne peuvent toucher à cette mauvaiſe drogue qui uſurpe le nom d'un des meilleurs fruits de l'univers. Il eſt tellement dégénéré, qu'il devient fiévreux, malſain, au point que la police eſt obligée de l'interdire, & de le faire jetter à la riviere vers le 25 ſeptembre.

Les ſerres nouvellement établies, avec des vitrages exhauſſés & qui concentrent les rayons du ſoleil, leur donneront ſans doute une maturité qui les rendra moins inſalubres.

Il n'y a rien de plus pernicieux que les citrouilles, après les premieres huîtres, que l'on amene de Dieppe ou de Cancale à la fin d'octobre. Je ne conſeille à perſonne de manger des huîtres dans cette ſaiſon qu'après les premiers froids. Il faut que la police veille à cet égard ſur les gourmands Pariſiens, à peu près comme une *bonne* veille ſur des enfans.

ENCAN.

MAIS nos ſeigneurs, ſous le nom de *curieux*, ſont le plus ſouvent des brocanteurs magnifiques, qui achetent ſans beſoin, ſans paſſion, & ſeulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, eſtampes antiques, &c. Ils ſont des haras ou des cabinets, qui ſont bientôt des magaſins : on les croiroit paſſionnés pour les beaux-arts; ils aiment l'argent.

Ces vaſes, ces bronzes, ces chefs-d'œuvres, auxquels ils ſemblent tenir, & dont ils ſe montrent idolâtres, appartiendront à qui voudra les en débarraſſer pour de l'or. La médaille la plus antique ne reſtera pas au médaillier, malgré tout l'étalage du propriétaire; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés uſurpent ainſi les profits des claſſes commerçantes, & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artiſtes : ils en ſont les véritables tyrans.

Au reſte, c'eſt aux ventes que le prix réel des tableaux ſe manifeſte, & qu'ils n'en impoſent plus, comme dans le ſallon de l'orgueilleux poſſeſſeur. Là finit le rôle avantageux de l'homme uſurpateur & médiocre : là, les prétendus connoiſſeurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là, la ſuperbe école françoiſe apprend à rabattre de ſa faſtueuſe préſomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du roi, on donne pour dix écus (c'eſt-à-dire pour la toile) une de ſes compoſitions de quatre pieds de hauteur. L'huiſſier-

priſeur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur qui va en décorer une antichambre enfumée, ou une ſalle à manger.

Philippe duc d'Orléans, régent du royaume, s'amuſoit à peindre; mais la main de ſon alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne ſurpaſſoit pas en peinture celle du plus miſérable barbouilleur. Qu'eſt-il arrivé? Son principal tableau, quoique décoré de ſon nom, ſucceſſivement chaſſé de tous les cabinets, ſe trouve actuellement expoſé dans un paſſage public des Tuileries, ſollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un aſyle. On le regarde, on lit le nom auguſte, on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres; ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

CHAPEAUX.

Le Pariſien change avec la même facilité de ſyſtême, de ridicules & de modes. La figure de nos chapeaux, comme toutes les choſes humaines, a ſubi le ſort de la variation. Les coëffures, dans les boutiques des marchands, ſe ſuccedent comme les nouvelles méthodes dans l'empire des lettres. Le *chapeau haut & pointu* a prévalu quelque tems, ainſi que le *ſtyle académique*, qui tombe enfin, & que l'on n'imite plus.

Ce penchant pour tout ce qui varie, cette paſſion qui nous pouſſe à créer de nouvelles modes, nous fait adopter ce que les princes imaginent en ſe jouant, ou par fantaiſie; tantôt c'eſt l'inven-

tion d'une *énorme paire de boucles*, tantôt c'eſt celle d'un *frac*. Ainſi Alcibiade donna ſon nom à une ſorte de ſouliers; & ſa vanité étoit flattée, lorſqu'il entendoit dire qu'elle étoit de ſa création.

Quelquefois des intérêts particuliers font naître une mode; l'origine des *paniers* fut inventée pour dérober aux yeux du public des groſſeſſes illégitimes, & les maſquer juſqu'au dernier inſtant; les grandes manchettes furent introduites par des fripons qui vouloient filouter au jeu & eſcamoter des cartes.

Nous avons rogné inſenſiblement le haut bord de nos larges feutres; nous les avons enſuite rendu petits; & enfin nous avons fait diſparoître ces *trois cornes* ſi incommodes. Aujourd'hui nos chapeaux ſont ronds; & voilà les chapeaux à la mode.

On ne les porte plus le matin ſous le bras. Ils couvrent la plus noble partie du corps, & pour laquelle ils ſont faits. A-t-on vu le Turc mettre le *turban* ſous ſon bras, les évêques tenir leurs *mitres* à la main? Mettons donc conſtamment notre *chapeau* ſur notre tête, pour garantir nos foibles cerveaux des rayons du ſoleil, & que ce précieux dôme s'oppoſe aux évaporations de notre cervelle. N'étoit-il pas ridicule de l'employer inceſſamment à la main à des exercices de civilité & de minauderie?

Je ne ferai point ici l'hiſtoire des chapeaux; je ne remonterai point aux chapeaux gras de Louis XI, qui les portoit tels par ſaleté & par avarice; je ne parlerai point de la vertu magique, concentrée dans tels chapeaux; les uns font d'un mauvais prêtre un grand ſeigneur, & les autres un docteur d'un idiot. On ſait l'effet que

produit tel chapeau fourré, mis ſur la tête d'un grenadier; & le diadême enfin n'eſt-il pas un chapeau qui produit une certaine ivreſſe?

J'ai vu des chapeaux dans ma jeuneſſe, qui avoient de très-grands bords; & quand ils étoient rabattus, ils reſſembloient à des parapluies : tantôt on releva, tantôt on rabaiſſa ſes bords par le moyen des gances. On leur a donné depuis la forme d'un *bateau.* Aujourd'hui la forme ronde & nue paroît la dominante; car le chapeau eſt un Protée qui prend toutes les figures qu'on veut lui donner.

Demandez-le à nos femmes qui, après tant d'eſſais multipliés, ont définitivement adopté le *chapeau anglois*, malgré leur antipathie pour l'Angleterre; je leur conſeille de s'y tenir, qu'elles l'ornent de perles, de diamans, de plumes, de cordons, de rubans, de houppes, de boutons, de fleurs; que les poëtes dans leur langage y attachent des aſtres & des cometes; qu'elles les portent rouges, verds, noirs, gris, jaunes : mais qu'elles gardent conſtamment le *chapeau anglois;* les laides y gagnent & les belles auſſi.

Nous n'avons donc plus ni chapeau pigmée, ni chapeau coloſſal; les dames avoient élevé ridiculement leurs coëffures, au moment que les hommes avoient arboré les petits chapeaux; aujourd'hui que les hommes en ont augmenté & arrondi le volume, les coëffures ont prodigieuſement baiſſé.

Un poëte diſoit alors :

J'ai vu Chloris, j'ai vu la jeune Hélene;
Des rubans de Beaulard *leurs fronts étoient ornés :*
Le moule étroit de la baleine

Faiſoit gémir leurs corps empriſonnés.
Leurs cheveux hériſſés fuyoient loin de leur tête ;
Un panache orgueilleux en ſurmontoit le faîte.
Près de-là j'apperçus la Vénus Médicis ;
Sa taille libre & naturelle
Déployoit aiſément ſes contours arrondis.
Tout en elle étoit ſimple & tout charmoit en elle.
J'admirai tant de grace, & tout bas je me dis :
L'art enſeigne à Chloris à devenir moins belle.

Hommes & femmes ſe coëffent beaucoup mieux. Si nous ſommes dans une voiture, il nous eſt permis du moins d'enfoncer la tête dans le coin du carroſſe, & nous ne riſquons pas d'éborgner notre voiſin avec les pointes de notre ancien triangle.

C'eſt toujours celui-là qu'on porte ſous le bras, lorſque l'on eſt habillé ; mais on ne s'habille plus qu'une ou deux fois la ſemaine, les jours de grandes viſites. On voit les gens comme il faut, à l'heure même du ſpectacle, le chapeau ſur la tête.

Le dernier caprice, je crois, eſt le meilleur ; il a influé ſur la couleur. Les chapeaux ne ſont plus noirs ; on les porte blancs, comme font les carmes & les feuillants depuis plus d'un ſiecle ; & ſur-tout en été, le ſoleil échauffe moins la tête. L'œil qui s'étonne d'abord, s'accoutume à tout : on porteroit des chapeaux rouges & bleus, verd-pomme & lilas, qu'on s'y feroit ; chacun arboreroit ſa couleur favorite. Ce ſeroit un nouveau coup-d'œil.

On commence par condamner les nouvelles modes ; chacun ſe récrie ſur la folie changeante : au bout d'un mois elle eſt adoptée par ſes plus violents contradicteurs ; & tel qui la fronde aujour-

d'hui, prendra demain les idées qu'il avoit combattues.

Puiſque c'eſt à nous à inonder la terre de nouveaux bonnets, jouiſſons de notre génie inventif, plaçons nos chapeaux d'hommes ſur les têtes ſuiſſeſſes & hollandoiſes. Continuons de donner toujours la loi prédominante des coëffures. Toutes les femmes ont pris nos chapeaux : il s'agit de les faire adopter définitivement à Vienne, à Berlin & à Pétersbourg. Et qui ſait ſi nous n'étendrons pas encore plus loin, en triomphateurs heureux, nos illuſtres conquêtes?

NOCES.

QUE celui qui a vu une nôce champêtre, le couple du hameau qui s'avance vers l'égliſe, les doigts amoureuſement entrelacés, portant dans leurs regards le deſir ingénu; les parens qui les ſuivent au même autel où ils ſe ſont mariés; les garçons de la fête en *habits du dimanche*, les rubans au chapeau, le bouquet au côté; les filles en blanc corſet, regardant ce jour-là leur amant avec plus d'aſſurance; & le violon un peu aigre, mais qui conduit gaiement la marche & ferme le cortege, ne s'attende point à trouver ſous le ſuperbe portique de nos temples, ni la gaieté vive & franche, ni le riant tableau de cette joie naïve, ouverte & abandonnée.

L'hymen ici ſe célebre à grands frais; on ne marche point ſur la pelouſe le long des haies fleuries, pour arriver à l'autel du bonheur. On

s'enferme dans des carroſſes à glaces; on eſt chargé d'atours; les coëffeurs ont occupé toute la matinée; on s'obſerve triſtement; le cérémonial regle tous les pas, & le couple opulent, ſous des habits d'or, porte déja ſur ſon front l'ennui qui doit les accompagner le reſte de leurs jours. La villageoiſe aimoit de bonne foi avant de ſceller la foi promiſe devant le curé ruſtique; & la Pariſienne, recevant le riche anneau, jure, avant d'aimer, qu'elle aimera toujours.

Le feſtin du village offre la même différence. Où eſt le rire ingénu, la table dreſſée ſur l'herbe, la joie de la parenté, le broc de vin toujours rempli, le veau entier dépecé & rôti? Où ſont les danſes vives & les mouvemens vrais de l'alégreſſe? Où les vieillards paroiſſent-ils en cheveux blancs, eſſuyant leurs yeux humides de larmes de tendreſſe? Où lit-on l'attente du plaiſir dans les regards furtifs de la jeune mariée? Où l'époux paroît-il pétulant & impatient de voir luire l'étoile du ſoir? Où le lendemain l'épouſe un peu pâle paroît-elle confuſe & heureuſe, étonnée & triomphante? Ce n'eſt point à la ville.

Une aſſemblée de parents à moitié diviſés, qui ne ſe ſont pas vus depuis long-temps, qui ne ſe reverront guere paſſé ce jour cérémonieux; des vieillards qui diſſimulent leur caducité; l'étalage des étoffes, des révérences compaſſées, des ſaluts meſurés, une obſervation maligne, des compliments froids, un maintien compoſé, une dignité morne & impoſante: voilà comme on s'unit dans la capitale.

Il faut deſcendre parmi la claſſe des bourgeois

du ſecond ordre, pour revoir quelques images des anciennes nôces. Là, elles ſont moins brillantes; mais il y a du mouvement & du bruit. Là, on voit des aſſemblées de quatre-vingt à cent perſonnes; & les invités, chacun à leur tour, rendent le feſtin aux jeunes mariés : c'eſt un enchaînement de repas pendant onze ſemaines.

Les traiteurs ſe plaignent tous hautement que les feſtins de nôces deviennent de jour en jour moins fréquents, qu'on s'enfuit à la campagne pour ne point faire de banquet; ils diſent que la joie tombe, que la mélancolie domine la nation, puiſqu'on renonce à la bonne chere & à l'intempérance dans le jour le plus ſolemnel de la vie, que nos aïeux célébroient tous par la plus complete ivreſſe que leur franchiſe ne redoutoit pas. Les ménétriers ſe plaignent auſſi qu'on ne danſe plus comme on faiſoit jadis.

Vous voyez chez ces traiteurs plaignants, des ſalles immenſes & vuides, qui n'attendent que des convives & des danſeurs. Il y a place pour la table immenſément longue & pour les contre-danſes en rond.

Le petit peuple danſe encore fort & long-tems; car il eſt le dernier à abandonner les coutumes joyeuſes, quoique l'on cherche de toutes parts à avilir ſes divertiſſemens.

La licence des paroles regne dans toutes les nôces bourgeoiſes. Si l'on faiſoit un recueil de tout ce qui s'y dit de jovial, ces plaiſanteries ne ſeroient pas fort délicates; mais elles offriroient de l'originalité, ce que le beau monde n'a pas. Le bourgeois rit ces jours-là, de maniere à avertir tous les paſſants qu'il eſt de férie.

Un

Un homme peu fortuné, gourmand de ſon naturel, & qui aimoit conſéquemment à faire bonne chere, (ce qu'on ne fait pas ſans de bonnes rentes,) avoit trouvé un ſingulier expédient pour être de noce tous les jours de ſa vie : habillé en noir & fort proprement, il étoit aſſidu toute la matinée à Saint-Euſtache, à Saint-Paul, à Saint-Sulpice, à Saint-Roch, enfin dans toutes les grandes paroiſſes ; & quand il voyoit un mariage dont le cortege étoit un peu nombreux, il ſe mêloit parmi la foule. Certains jours il avoit à choiſir ; car à la même heure on voit ſouvent trois ou quatre mariages de différentes claſſes & dans la même égliſe.

A l'iſſu de la meſſe, commence l'indiſpenſable feſtin, toujours commandé d'avance, & qui ſe fait ordinairement chez le traiteur. Il eſt d'uſage que les parents de chaque conjoint ſe réuniſſent à la même table, & le plus ſouvent ils ſe voient pour la premiere fois. Or, les parents du mari, qui l'avoient vu à la meſſe, croyoient notre étranger du côté de la femme ; tandis que les parents de la femme le croyoient du côté du mari. Il faiſoit donc grande chere dans ſon rôle équivoque ; diſtribuant de part & d'autre quelques légers compliments ; & vous penſez-bien qu'il poſſedoit à fond le ſtyle & les propos du jour.

Il y avoit quatre ou cinq ans que ce manege duroit, lorſqu'un parent qui rencontroit notre *habit noir* pour la troiſieme fois depuis huit jours, s'aviſa de lui demander de quel côté il étoit. *Du côté de la porte*, reprit-il en ſe levant & poſant ſa ſerviette ſur la table. On en étoit au deſſert.

Si l'hymen n'eſt pas cher au village, s'il en

coûte peu à l'habitant de la campagne pour ſanctifier ſes plaiſirs, il n'en eſt pas de même à Paris. L'épouſeur ſe jette dans toutes les dépenſes du luxe & de la repréſentation, pour complaire à la future & à la ſotte vanité de ſes parents. Huit jours après les noces, viennent le regret & les lamentations. Ce ſont des mémoires de fourniſſeurs, qui ſe ſuccedent chaque jour; c'eſt le vendeur de diamants, le marchand d'étoffes, le bijoutier, le tailleur, le traiteur, la lingere, la marchande de modes, le tapiſſier, le miroitier, le coëffeur : & paie, pauvre mari, paie! On ne t'a pris que pour cela : as-tu cru que ta jouiſſance ſeroit purement gratuite?

Auſſi a-t-on fait une eſtampe parlante, où l'on voit la dot de l'épouſée s'envoler en différents jets & tomber dans les mains & le tablier d'une multitude de gros & petits marchands. Le mari, qui ſuit d'un œil triſte & étonné le vol irréſiſtible de ſes eſpeces, porte douloureuſement la main ſur des ſacs vuides; & pour tout dédommagement, il a à ſes côtés une femme éternelle, brillante de clinquants & de colifichets.

Le premier enfant acheve la confection entiere de la dot; l'époux abuſé prend de l'aigreur; les reproches mutuels s'élevent, & chacun maudit au fond de ſon ame le mariage trompeur, & les noces diſpendieuſes que la vanité a commandées.

MARIAGE ADULTERE.

L'INDISSOLUBITÉ du mariage fait les adulteres : on ne peut délier le nœud, on le rompt. Faut-il s'en étonner ? On a bâti le même contrat pour des êtres d'ailleurs ſi différents dans leur phyſique, dans leur fortune, dans leurs emplois, dans leurs idées ! Ici la chaîne a été lâche ; là, trop tendue ; ici, tyrannique ; là, ſervant de voile à la cupidité. Le ſoldat, le matelot, le juge, le militaire, l'écrivain, le négociant, le cultivateur, le poſtillon ſont aſſervis aux mêmes uſages.

Après cela, un homme qui veille ſur ſa femme, paſſe pour jaloux, & on le blâme. Eſt-elle infidelle ? on ridiculiſe le mari. La loi qui empêche le divorce, ſans avoir égard à l'antipathie des caracteres, eſt une loi bizarre. Elle regne à Paris, mais qu'en arrive-t-il ? Vous le ſavez !

Le lendemain des noces bourgeoiſes, ou tout au plus huit jours après, quel changement s'opere dans l'eſprit de l'amoureux mari ! De quelle hauteur tombent les eſpérances de tel honnête artiſan ! Il croyoit avoir épouſé une femme économe, rangée, attentive à ſes devoirs. Il lui trouve tout-à-coup l'humeur diſſipatrice ; elle ne peut plus reſter à la maiſon ; elle joint la dépenſe à la pareſſe. L'inconſéquence, la légéreté, la folie remplacent les occupations utiles, où elle avoit été élevée dès l'enfance. Loin de fixer dans ſon ménage l'aiſance & la paix par un ſage travail, elle ſe livre à la frénéſie des parures.

Qui l'eût dit, que le mariage altéreroit à ce point ſes premieres diſpoſitions ? Cette fille timide, craintive, occupée dans la maiſon paternelle, eſt devenue une femme exigeante, altiere, qui ne ſonge qu'à ſes propres jouiſſances, parce qu'elle a mis dans ſa tête que tout l'entretien d'une maiſon devoit rouler ſur le mari, tandis que le rôle de la femme étoit de ſe livrer à une vie diſſipée.

Cet artiſan aura beau à être laborieux & économe ; l'inſouciance journaliere de ſon épouſe mine une maiſon qui s'abyme inſenſiblement, parce que la mere de famille a manqué de vigilance, de tendreſſe & d'économie. Tous les déſordres ſont nés du premier déſordre ; les enfans héritent de la miſere de leurs parents, & voilà l'hiſtoire de la moitié des mariages qui ſe font à Paris dans le ſecond ordre de la bourgeoiſie.

Autrefois l'adultere étoit puni de mort : aujourd'hui, celui qui parleroit de ces loix auſteres & antiques ſeroit prodigieuſement ſifflé.

Voyez dans toutes nos comédies, ſi l'on ne rit pas toujours au dépens des maris ; voyez les petits vers de nos poëtes légers, ils plaiſantent inceſſamment ſur le mariage, avec un zele qui réjouit tout le monde. Ces gentilleſſes ne ſont qu'une apologie perpétuelle de l'adultere : on diroit qu'on a peur que les femmes ne comprennent aſſez tôt que leurs charmes ne ſont pas faits pour n'appartenir qu'à un ſeul.

Tous les arts deviennent complices de ces exhortations à l'infidélité, tous s'empreſſent à les confirmer dans cette idée, à achever d'éteindre tout ſcrupule dans leurs ames. Nos tableaux, nos ſtatues & nos eſtampes, qu'offrent-ils ? Tous les

tours heureux & triomphants, joués au pauvre dieu d'Hymen. Nos peintures ne ſont pas plus chaſtes que nos vers.

Mais de nos jours, ô raffinement criminel! on a été encore plus loin que l'adultere; on a corrompu l'inſtitution la plus auguſte; on s'eſt ſervi des loix mêmes, pour conſacrer le libertinage & en produire le fruit avec audace. Cette dépravation, ce nouveau ſcandale, date de notre ſiecle: c'eſt encore un crime du luxe.

Un homme opulent eſt attaché à une *fille*, en a des enfans dont la loi feroit des bâtards. Il imagine de leur donner un nom & un rang; il ordonne qu'on lui cherche quelqu'un de noble, mais dont les adverſités ont dénaturé l'ame: on le trouve, on le marchande; il eſt ſorti d'une famille qui a un nom, mais indigente; il a été élevé dans une fierté oiſive, & il n'a pas de pain. Réduit à une pareille extrêmité, l'honneur n'eſt pour lui qu'un vain nom. On lui propoſe d'épouſer cette *fille*, & d'en reconnoître les enfants: il aura une penſion qu'il ira manger dans le coin d'une province éloignée.

Le noble d'abord a quelque répugnance; mais l'or, ce puiſſant mobile des actions iniques, l'or le décide. On le mene chez un notaire, où il ſigne un contrat qui lui aſſure véritablement une penſion, mais qui porte une ſéparation de biens préliminaire.

Figurez-vous cet homme qui le lendemain trouve, dans une chapelle obſcure, quatre témoins, & devant l'autel, une fille jeune & charmante qu'il n'a jamais vue: voilà ſa femme, mais ſous la condition expreſſe qu'elle ne ſera jamais à lui.

Elle ſort en ce moment des bras de la volupté, pour y rentrer après la cérémonie; l'époux lui touchera une fois la main, pendant que le prêtre prononcera les paroles ſacrées. Paſſé cet inſtant, à jamais ſéparé d'elle, il ne reconnoîtra peut-être pas le viſage de celle avec qui il aura contracté. L'anneau ſe donne, le *oui* ſe prononce de part & d'autre, ou, pour mieux dire, le parjure & le ſacrilege s'accompliſſent.

En ſortant de la chapelle, l'épouſe, ſans ſaluer ſon mari, monte dans un équipage, & ſe retrouve dans le lit qu'elle avoit quitté. L'époux fuit vers la province; on lui paie une année d'avance, & il a une femme dont il ne peut pas viſiter l'appartement, ni même habiter la ville. Il a & il aura des enfans qu'il n'a point vus, qu'il ne verra point, & ils porteront ſon nom.

Il ſe bannit, & va manger ſa honteuſe penſion dans une petite ville, lorſque ſa femme déployant ſon contrat de mariage & l'acte de célébration, ſe pare publiquement du nom qu'elle a acheté. Un marbre offre ce nom en lettres d'or au frontiſpice d'un ſuperbe hôtel, tandis que le mari n'oſe articuler le ſien dans ſa profonde retraite.

Voilà ce qui ſe pratique ſous l'œil de la légiſlation : & la loi outragée eſt réduite au ſilence; car on a tourné contr'elle ſes propres formes avec une coupable adreſſe : l'homme a paru ſe venger à ſon tour, d'une loi inflexible & extrême.

N'auroit-il pas mieux valu ne pas abolir ces anciens mariages mixtes & faciles, où la femme n'étoit pas déshonorée, où les enfans innocents n'étoient pas preſſés entre l'abnégation & la honte?

Quelqu'un dira qu'il faudroit le ſtyle de Juvénal pour tonner contre cette licence; mais que feroit le plus véhément ſatyrique? à quoi remédieroit-il? La perte des mœurs vient le plus ſouvent de l'inſuffiſance des loix, de leurs erreurs & de leurs contradictions.

PETITS FORMATS.

LA manie des *petits formats* a ſuccédé à celle des marges immenſes, dont on faiſoit le plus grand cas il y a quinze ans. Il falloit alors tourner le feuillet à chaque inſtant; on n'achetoit que du papier blanc : mais cela plaiſoit aux amateurs.

Quelques auteurs vendent encore des eſtampes ou des portraits d'hommes dits célebres, illuſtres & vivants par-deſſus le marché; mais ils n'ont point encore eu la vogue de M. Dorat, qui le premier s'eſt fait marchand d'eſtampes, & qui s'y eſt ruiné; c'eſt lui qui a mis en train toutes ces gravures qui font le principal mérite de certains livres, & qui coûtent plus que tous les bons auteurs enſemble de l'antiquité.

La mode a changé : on ne recherche plus que les *petits formats;* on a réimprimé ainſi tous nos jolis poëtes. Ces livrets ont l'avantage de pouvoir être mis en poche, de fournir au délaſſement de la promenade, & de parer à l'ennui des voyages : mais il faut en même tems porter une loupe avec ſoi; car le caractere en eſt ſi fin qu'il exige de bons yeux.

Didot a imprimé une collection d'auteurs choi-

ſis, en petits formats, pour l'uſage de monſeigneur le comte d'Artois. C'eſt un chef-d'œuvre de Typographie ; mais cette collection eſt exceſſivement rare, & ne ſe vend point.

Ne pourroit-on pas tromper l'inquiſition littéraire, ſi ardente & ſi inquiete, qui s'oppoſe à l'introduction des livres philoſophiques les plus eſtimés, en les réduiſant à de très-petits formats, en aſſujettiſſant à la préciſion la plus ſtricte, & le papier & les caracteres ? La penſée, par ce procédé nouveau, ſe rapprocheroit, pour ainſi dire, de ſon inviſibilité ; on mettroit une édition entiere dans un ſac à poudre. Si l'auteur joignoit un ſtyle laconique à cette ingénieuſe typographie, un exemplaire éloquent pourroit circuler dans une tabatiere, dans une boîte à mouches, dans une bonbonniere. Les commis *à la phraſe*, qui attendent les ballots matériels où ſe fixe la penſée, pour les ſaiſir de leurs mains profanes & groſſieres, ſeroient tous en déroute. L'œuvre du génie devenant impalpable, ſe moqueroit de tous ces vils adverſaires qui lui font une guerre conſtante. Les brochures viſibles porteroient dés-lors une une phyſionomie de réprobation ; & la ſtupidité ſe manifeſteroit par ſa groſſeur. La philoſophie, au contraire, occuperoit, comme le ſage, la plus petite place dans le monde.

On s'adreſſeroit enſuite aux opticiens, pour poſſéder le verre qui groſſiroit à ſouhait ces menus caracteres ſans fatiguer l'œil. L'imprimerie & l'optique ſe donnant la main, deviendroient des ſœurs inſéparables. C'eſt ainſi qu'en mariant les arts, ils acquierent une force prodigieuſe & preſqu'illimitée.

Nous invitons les fondeurs de caracteres à travailler cette idée qui n'eſt qu'ébauchée ; nous exhortons les manufactures à rendre le papier fin, léger au poſſible, afin que nos penſées ne ſoient plus la proie facile de ces implacables dévaſtateurs de l'empire des lettres & de la philoſophie. Regagnons par l'adreſſe ce que la force veut nous ôter ; que la matiere, ſubtiliſée par nos ſoins, réponde au volatile de ces idées, qui par leur nature ſont faites pour braver qui les perſécute, ou par crainte, ou par ignorance.

Nous ſavons que l'on pourroit s'adreſſer à la chymie, de préférence à l'optique, pour faire paroître en un clin-d'œil ſur un papier blanc les *lettres parlantes*, *tonnantes*, *fulminantes*, qui s'effaceroient enſuite d'elles-mêmes au bout d'un certain tems. Mais, toute réflexion faite, comme le ſecret pourroit être facilement découvert, & que la *matérialité* ne ſeroit pas détruite, tenons-nous-en au premier projet. Que dis-je ! on n'aura peut-être pas beſoin de ſon exécution, vu les lumieres nouvelles que les gouvernements ont acquiſes. Nos penſées, loin de leur nuire, ne peuvent que leur être très-favorables, quand, ſemblables aux pilotes habiles, les hommes en place ſauront *prendre le vent*. Et voilà tout l'art de l'homme d'état.

MAITRES ECRIVAINS.

Il ne s'agit point ici de Corneille, de Paſcal, de la Fontaine, de la Bruyere, de Fénelon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de Buffon, de Raynal, de Paw ; il s'agit de Paillaſſon, Dautrepe, Rolan, Liverloz. Ils figurent le corps des lettres à main poſée, taillent merveilleuſement une plume, font le *trait* & déterminent ce qui caractériſe la *ronde*, la *bâtarde* & la *coulée*. Ils ſont maîtres en l'art de l'écriture, & non en l'art d'écrire.

Il eſt néceſſaire de ſavoir bien figurer ſes lettres ; car une mauvaiſe écriture reſſemble au bredouillement de la parole ; mais un caractere liſible ſuffit. Les grands ſeigneurs, les jolies femmes, les auteurs ſe piquent de ſavoir mal peindre ; ils ont tort. D'un autre côté, l'importance que les maîtres écrivains mettent à une belle écriture, eſt plaiſante. Un peu de netteté, voilà tout ce qui convient ; c'eſt perdre ſon temps que de vouloir émuler Roſſignol. Si ces maîtres ont une belle main, ils n'ont pas en général une main rapide : tel clerc de notaire, tel ſcribe du palais, fait des *expéditions* qui ont une grace & une légéreté dont ces experts, avec leur peinture exacte, compaſſée & froide, n'ont jamais approché.

On vient d'ériger en *académie* cette communauté ; mais Louis XIV a bien établi une *académie de danſe* après l'*académie d'armes* ; il n'y a

que l'*académie de coëffure* qui n'a pas encore pu prendre racine : mais cela viendra dans le ſiecle des beaux arts.

Il y a toutes ſortes d'académies établies par lettres-patentes ; on voit à Toulouſe celle des *lanterniſtes*. Les anciens avoient auſſi une foule d'académies ; Ælien rapporte, *qu'il étoit expreſſément défendu d'y rire, afin que l'académie fût à l'abri de toutes ſortes de ridicules.* Gardons-nous donc bien de rire ſous les voûtes de l'*académie royale d'écriture*, qui deſſine ſi parfaitement des O, des M, des F, & qui chiffre par-deſſus le marché.

La fonction la plus importante de ces *maîtres-jurés écrivains*, c'eſt qu'ils ſont *vérificateurs d'écritures conteſtées en juſtice ;* ceci devient ſérieux : l'Encyclopédie ſoutient que cette *vérification* n'eſt qu'une ſcience conjecturale ; les experts diſent qu'il y a des regles fixes & certaines pour convaincre les fauſſaires. Les experts uſent de fortes loupes dans l'examen : mais ne faut-il pas autre choſe qu'une loupe pour décider dans des cas ſemblables ? Voyez dans le dernier procès du maréchal de Richelieu, la confuſion & l'ambiguité des rapports.

La vie d'un homme dépend donc quelquefois de ces experts vérificateurs : ce ſeroit donner un champ trop vaſte aux fauſſaires, que de déclarer qu'il n'y a point de moyens ſûrs pour les reconnoître ; mais il faut avouer que l'Encyclopédie offre de terribles objections à réſoudre, & qu'il ſeroit à deſirer que l'on conſultât tout à la fois & le *maître écrivain*, & l'*écrivain philoſophe.*

DE L'ANCIENNE COMPAGNIE

DES ŒUVRES FORTES.

J'ABHORRE les cyniques encore plus que les pédants : mais je voudrois voir au milieu de Paris, un Diogene dans ſon tonneau, (l'indécence toutefois ſupprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe d'apoſtropher ſes concitoyens, & de leur reprocher leurs vices. Paris en auroit bien autrement beſoin qu'Athenes.

Du moins des cenſeurs du ſcandale public, des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, ſeroient très-néceſſaires parmi nous. Car nos loix ſi imparfaites préviennent-elles la confuſion des rangs ? répriment-elles les extravagances du luxe, qui ruine les fortunes médiocres ? empêchent-elles les banqueroutes ? arrêtent-elles la débauche qui va le front levé ?

On a créé des cenſeurs pour les livres : ces cenſeurs proſcrivent tout ce qui peche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des cenſeurs qui demanderoient compte à cette foule de déſœuvrés de l'emploi de leur tems, qui iroient au-devant des grands ſcandales, qui préviendroient les délits ? Nous ne ſavons que punir : un acte public de dépravation eſt-il donc moins dangereux qu'une phraſe imprimée ?

S'*amuſer*, terme à Paris ſynonyme à celui de ſe *ruiner*. Nos danſeuſes ſont entretenues par des

jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui ſortent de l'adoleſcence. On n'oppoſe aucune barriere à ces déſordres qui ſont la perte des familles. La police attend que le mal ſoit fait, & ne ſonge pas à l'anéantir dans ſon origine. D'un côté, de dangereuſes Circés, de l'autre des intrigants audacieux, corrompent tous les ordres de la ſociété. N'eſt-il pas déplorable que le mot de Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*, ſoit devenu un axiome réduit en pratique?

En 1661, il s'éleva en France une eſpece de compagnie qui, épriſe d'un zele ardent pour le rétabliſſement des bonnes mœurs, ſe mit à cenſurer toutes les actions malhonnêtes que les loix ne puniſſent pas. Ils faiſoient des perquiſitions ſecretes ſur les mœurs & les perſonnes, en établiſſoient le rapport dans leurs aſſemblées, & d'après une délibération motivée & unanime, ils expoſoient au public les *délits* & la honte des coupables.

Ces redoutables écrivains avoient pris le nom de *compagnies des œuvres fortes :* mais comme ils n'avoient pas ménagé des perſonnes puiſſantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des rois que celle des particuliers, Louis XIV ſe courrouça, & ordonna *qu'on eût à ſévir contre tous les membres de la compagnie.* Ils ne purent tenir contre l'autorité royale; & les *œuvres fortes*, qui de jour en jour s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

De grands noms appartenoient à cette eſpece de ligue offenſive contre le vice & les mauvaiſes mœurs; mais on fit entendre à Louis XIV, (ombrageux à l'excès ſur tout ce qui avoit un caractere

d'union), que ces écrivains courageux & véhéments étoient un reſte de la ligue & de la fronde. Il le crut ſans examen, & menaça de les envoyer tous en Canada.

Or, comme l'a dit M. Thomas, on *n'eſt guere tenté de répondre à ceux qui exilent :* la compagnie ſe tut, & ne cenſura plus perſonne. Cependant quelques membres échappés ſe crurent, loin de la capitale & au ſein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les pourſuivit encore ; & la chambre du conſeil de la ville de Dijon lança contre leur aſſemblée un arrêt de proſcription, en les menaçant des peines les plus graves. Ces auteurs des *œuvres fortes* abandonnerent alors leurs vocation, & ſe tûrent pour jamais..... Je les regrette.

En 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expreſſion. Il demandoit publiquement l'anmône, en apoſtrophant ceux qui paſſoient, & faiſant de vives ſorties ſur les différents états, dont il révéloit les ruſes & les fripponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau ni lanterne : il en vouloit ſur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella ſon audace *effronterie*, & ſes reproches des *inſolences.* Il s'aviſa un jour d'entrer chez un fermier-général avec ſon habillement déchiré & craſſeux, & de s'aſſeoir à ſa table, diſant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ſes incartades ; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en priſon.

Ce mendiant auroit dû ſavoir, puiſqu'il avoit de l'eſprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes. On ſouffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin; mais tout frémit & ſe ſouleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cynique*, ou de ce qui lui reſſemble : ce caractere-là n'exiſte pas même à Paris, parce qu'il eſt le plus diamétralement oppoſé à la forme de notre gouvernement & de notre eſprit de ſociété.

Nous avons des diſcours moraux & politiques à foiſon, des ſermons par milliers : peut-être, pour nous corriger, nous faudroit-il des plaiſanteries ſanglantes, des ſatyres vives, des bourades à bout touchant. Mais qui ſe chargera de frauder tout ce qui eſt vicieux, de mépriſer tout ce qui eſt vil, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter ſes ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchants, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé ;* tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs ſeront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.

SOTS USAGES ABOLIS.

Ce n'eſt plus que chez le petit bourgeois que l'on emploie ces cérémonies faſtidieuſes & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'uſage du monde.

On ne vous fait plus mille excuſes de vous avoir donné *un ſi mauvais repas ;* on ne vous preſſe plus de *boire ;* on ne tourmente plus ſes convives, pour leur prouver *qu'on ſait recevoir ſon monde ;* on ne vous prie plus de *chanter ;* on a renoncé à ces uſages ridicules, ſi familiers à nos ancêtres, malheureux proſélytes d'une coutume gênante & contrariante, qu'ils appelloient *honnêteté.*

La table étoit pour eux une arêne, où les aſſiettes renvoyées, faiſoient ſans ceſſe le tour, juſqu'à ce que, venant à ſe rencontrer dans un choc impétueux, elles ſe briſoient ſous les mains civiles qui s'efforçoient de les paſſer à leurs voiſins. Pas un moment de repos ; on ſe batailloit avant le repas, & pendant le repas avec une opiniâtreté pédanteſque, & les experts en cérémonies applaudiſſoient à ces puérils combats.

Les demoiſelles, droites, ſilencieuſes, immobiles, corſées, buſquées, les yeux éternellement baiſſés, ne touchoient à rien ſur leurs aſſiettes ; & plus on les preſſoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modeſtie en ne mangeant pas.

Au

Au deſſert elles étoient obligées de chanter ; & le grand embarras étoit de pouvoir chanter ſans pleurer, & de répondre aux louanges qui pleuvoient, ſans regarder ceux qui les leur adreſſoient.

Aujourd'hui les demoiſelles mangent, & ne chantent plus, jouiſſent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, ſourient ſeulement au lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui ſied à leur âge, & qui rehauſſe l'innocence de leurs charmes.

La vraie civilité a banni ces impertinentes politeſſes, ſi cheres à nos aïeux. Fondée ſur le bon ſens, elle n'embarraſſe point & ne paroît point gênée ; elle obéit aux circonſtances, ſe plie ſans effort à tous les caracteres, ne s'appeſantit ſur rien, diſſimule ce qu'il faut diſſimuler, met à ſon aiſe autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle ſuit, non des regles abſurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raiſonnée.

Cette civilité peut même aujourd'hui ſe paſſer d'expérience, parce qu'on n'offenſe preſque jamais lorſqu'on ne veut pas offenſer, & ſur-tout lorſqu'on ne montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne ſont pas détruits, il s'en faut ; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété, ou bien l'on en fait juſtice ſur-le-champ ; ce qui corrige & remet l'homme impoli au ton général.

L'ENFANT-JÉSUS.

ETABLISSEMENT utile, modele d'humanité & de ſaine politique, dû au célebre Languet, curé de Saint-Sulpice. Plus de huit cents pauvres femmes & filles y trouvent une retraite & la nourriture, en filant du coton & du lin. Elles gagnent leur vie par le travail, & on leur donne l'inſtruction, on les établit enſuite.

On nourrit dans une baſſe-cour, des beſtiaux qui donnent du lait à plus de deux mille enfants de la paroiſſe de Saint-Sulpice. On y entretient une boulangerie qui fournit par mois plus de cent mille livres de pain aux pauvres de la paroiſſe. On tire parti des volailles, de pluſieurs bauges de ſangliers, dont on vend les marcaſſins; d'une apothicairerie où l'on fait des diſtillations d'un grand produit. L'ordre qui regne dans cette maiſon eſt bien fait pour ſervir de modele aux communautés religieuſes, qui poſſedent de vaſtes terreins.

Cet établiſſement, moins pompeux que le bâtiment de Saint-Sulpice aux yeux de l'obſervateur ſenſible, eſt cent fois préférable. L'édifice ſomptueux a coûté immenſément, ſans un avantage réel à l'humanité; c'eſt une décoration, & voilà tout. L'*Enfant-Jéſus*, dans ſes humbles murailles, renferme la pratique aſſidue & journaliere de la premiere des vertus, la charité. L'*Enfant-Jéſus* enfin fait pardonner la magnificence inutile du vaſte temple.

Ah, qu'il m'eſt agréable, ſur ma route pénible, de rencontrer de pareils établiſſements ! Mais je ne vois de tous côtés que des monaſteres ſtériles, des *Sacré Cœur de Jéſus*, des *Aſſomption*, des *Capucines*, des *Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, des *Couture Sainte-Catherine*, des *Sainte-Agathe ou Filles du ſilence*, &c. On demande à quoi bon tous ces couvents & toutes ces religieuſes dont la plupart prient très-ſérieuſement pour le *rétabliſſement de la religion romaine en Angleterre ;* ce dont les fiers amiraux de cette valeureuſe république ne ſe doutent ſeulement pas.

TRAGÉDIES MODERNES.

LES ſpectateurs du théatre françois commencent enfin à ſentir l'uniformité & la reſſemblance de ces plans étroits, de ces caracteres répétés qui laiſſent un vuide & impriment une langueur ſenſible à nos tragédies modernes. L'immuable *patron* de la Melpomene Françoiſe endort, ou révolte les eſprits les plus attachés par l'habitude aux vieilles opinions littéraires. On eſt preſque d'accord que cette Melpomene Françoiſe, ſi exceſſivement vantée, n'a vécu que d'imitations ; qu'elle n'offre que quelques portraits au lieu de ces tableaux larges & animés par la multitude des caracteres qui appartiennent à un ſujet hiſtorique.

On a dit tout haut que notre petite ſcene n'étoit qu'un *parloir*, que nos vingt-quatre heures n'avoient ſervi qu'à accumuler groſſiérement les invraiſemblances les plus ineptes & les plus bizarres.

On eſt convenu *qu'un ſeul & même patron dramatique*, pour tous les peuples, pour tous les gouvernements, pour tous les événements terribles ou touchants, ſimples ou compliqués, étoit une adoption puérile qui n'avoit pu être conſacrée que par les copiſtes d'un art qu'ils n'ont point eu le génie de modifier, tous adorateurs ſerviles de ce qui avoit été fait avant eux, & abſolument dépourvus d'invention.

On ridiculiſe donc avec juſtice cette gêne continuelle dans le choix des ſujets & dans la diſpoſition de la fable, cette foule d'entrées & de ſorties vagues & forcées, qui reſſerrent une action étendue, dont la marche libre eût paru conforme aux faits, & pour tout dire, raiſonnable.

Le poëte aſſujetti a coupé le tableau hiſtorique pour le faire entrer dans le cadre des regles. Quelle inconcevable mal-adreſſe!

On rit quand on voit un auteur tragique prendre ſans façon deux ou trois pieces grecques pour en compoſer *une* à ſa fantaiſie; abattre une tête qui lui déplait pour en coller une autre ſur le tronc de telle perſonnage; confondre les parentés des deſcendants d'Atrée & d'Œdipe, ſans craindre l'animadverſion de ces princes décédés; traiter indifféremment un ſujet anglois, allemand, ruſſe, turc, ou tartaro-chinois; ne daigner jamais lire ſon original, ni l'hiſtoire du tems, ne vouloir que *le titre*, & débiter hardiment ſa compoſition étrange ſous l'enſeigne de *tragédie*. On affiche le *monſtre* ſous cette dénomination, & le *monſtre* a ſon paſſeport; mais les gens ſenſés vont voir par curioſité de quelle maniere un poëte françois défigure l'hiſtoire, l'idiôme, le génie, le caractere de tous-les

peuples du monde à l'aide de quelques vers ronflants.

Il eſt vraiment plaiſant de voir ces conſpirations d'écoliers, de prêter l'oreille à ces conjurés, qui apprêtent le *poignard* ou la *coupe empoiſonnée*; de voir un acteur en inſtruire un autre, en rimes très-ſonores, de ſa généalogie, de ſa naiſſance, de l'hiſtoire de ſes parents; d'examiner ces rois tous agiſſants & parlants de même, n'ayant aucune phyſionomie diſtincte, dont, pour la plus grande commodité, le poëte a fait des deſpotes altiers environnés de gardes, comme s'il n'y avoit au monde que cette forme aſiatique. Et voilà le fantôme que la nation, par une ſotte habitude, adore ſous le nom de *goût*. Elle affecte du mépris pour tout ce qui n'eſt pas de ſon crû littéraire; & dans ces foibles linéaments, où le François ſeul a reconnu la figure humaine, il a défié néanmoins ſes voiſins, & ſemblable au moucheron de la fable, il a ſonné la charge & la victoire, en publiant que lui ſeul avoit un théatre tragique.

Tout philoſophe, c'eſt-à-dire celui qui conſulte la nature & les hommes au lieu des journaliſtes & des académiciens, ſourit de pitié en démêlant le faux, le bizare. & le ton menſonger de notre tragédie.

Quoi, ſe dit-il, nous ſommes au milieu de l'Europe, ſcene vaſte & importante des événements les plus variés & les plus étonnants, & nous n'avons pas encore un art dramatique à nous? Nous ne pouvons compoſer ſans le ſecours des Grecs, des Romains, des Babyloniens, des Thraces? Nous allons chercher un Agamemnon, un Œdipe, un Théſée, un Oreſte, &c? Nous avons

découvert l'Amérique, & cette découverte ſubite a fondu deux mondes en un, a créé mille nouveaux rapports? Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, la bouſſole, & avec les idées nouvelles & fécondes qui en réſultent, nous n'avons pas encore un art dramatique à nous? Nous ſommes environnés de toutes les ſciences, de tous les arts, des miracles multipliés de l'induſtrie humaine; nous habitons une capitale peuplée de neuf cents mille ames, où la prodigieuſe inégalité des fortunes, la variété des états, des opinions, des caracteres, forment les contraſtes les plus énergiques & les plus piquants; & tandis que mille perſonnages divers nous environnent avec leurs traits caractériſtiques, appellent la chaleur de nos pinceaux, & nous commandent la vérité, nous quitterions aveuglement une nature vivante, où tous les muſcles ſont enflés, ſaillants, pleins de vie & d'expreſſion, pour aller deſſiner un *cadavre grec* ou *romain*, colorer ſes joues livides, habiller ſes membres froids, le dreſſer ſur ſes pieds tout chancelant, & imprimer à cet œil terne, à cette langue glacée, à ces bras roidis, le regard, l'idiôme & les geſtes qui ſont de convenance ſur les planches de nos tréteaux? Quel abus du mannequin?

Si ce n'eſt point là la plus monſtrueuſe des farces, c'eſt aſſurément la plus ridicule, ou plutôt c'eſt l'oubli le plus impardonnable des plaiſirs de nos nombreux concitoyens & des tableaux vivants & inſtructifs qu'ils demandent. Faut-il alors s'étonner ſi la multitude ne connoît ſeulement pas le nom de nos auteurs tragiques?

Il n'y a preſque plus que les gens de lettres

qui ſoient infatués de ces eſquiſſes imparfaites, & qui s'en occupent avec un ſtérile déluge de paroles ; mais tandis qu'ils ſont fort habiles à multiplier d'oiſeuſes diſſertations, l'art n'en fait pas un ſeul pas de plus. Nos tragédies continuent à n'offrir que des reflets pâles, une imitation ſervile ; & la génération actuelle de nos auteurs atteſtera à la ſuivante, l'opiniâtreté du goût le plus faux & le plus déraiſonnable.

Jeunes écrivains, voulez-vous connoître l'art, voulez-vous le faire ſortir des bornes puériles où il eſt enchaîné ? laiſſez-là les périodiſtes & leurs préceptes cadavereux. Liſez *Shakespeare*, non pour le copier, mais pour vous pénétrer de ſa maniere grande & aiſée, ſimple, naturelle, forte, éloquente ; étudiez-le comme le fidele interprete de la nature, & vous verrez bientôt toutes ces petites tragédies étranglées, uniformes, ſans plan vrai & ſans mouvement, ne plus vous offrir qu'une ſéchereſſe & une maigreur hideuſe.

Les gens de lettres au-deſſus de trente-cinq ans ont frémi de ces héréſies oppoſées à la *ſaine doctrine*, parce que les préjugés durciſſent avec la tête qui les renferme. Ils ont lancé ſur l'hétérodoxe leurs anathêmes ſinguliérement redoutables. Mais vous ſavez combien les *braillards* ont défendu le plein-chant françois qu'ils nommoient muſique. J'en appelle à la génération qui s'éleve ; on accueillera un jour avec tranſport le genre que notre ſottiſe combat aveuglement ; on ſentira qu'on a fait en France tout le contraire de ce qu'il falloit faire ; & l'hiſtoire de notre muſique deviendra celle de notre tragédie.

Alors nous appercevrons d'une maniere diſ-

tincte la difformité burleſque de nos pieces uniformes & factices, & nous adopterons une innovation ſalutaire qui tournera au profit de la vérité, du génie, des mœurs, & des plaiſirs de la nation. (*)

Un roi de Perſe fit tirer un jour ſon horoſcope. Ce roi qui ſe moquoit aſſez du paſſé & même du préſent, étoit fort inquiet ſur l'avenir. L'aſtrologue ayant bien examiné la *conjonction des aſtres*, déclara fort innocemment que le roi mourroit, à coup ſûr, d'un long bâillement; ce qui, ſelon la traduction des mots perſans, équivaut à *mourir d'ennui*. On s'appliqua donc très-ſoigneuſement à prévenir tout ce qui pourroit provoquer ce ſigne fatal, lequel devoit être, pour ſa majeſté, l'avant-coureur du trépas. Défenſe conſéquemment à tout mélancolique de traverſer les cours, ainſi que les eſcaliers des châteaux que le roi pourroit habiter. Ordre exprès à tout cour-

(*) J'ai combattu le premier avec une extrême franchiſe les idées que pluſieurs adoptent aujourd'hui. J'ai fait imprimer en 1773 un livre intitulé, *du Théatre, ou nouvel eſſai ſur l'art dramatique, Amſterdam*, qui me valut alors de la part des journaliſtes (tous réunis contre moi) pas une ſeule raiſon, mais bien des groſſes injures; & d'un autre côté, une perſécution preſque ſérieuſe, que je détaillerai un jour. Pour toute réponſe, j'ai étendu mes idées & mes réflexions, en les frappant d'une maniere plus haute & plus décidée; laiſſant au tems, dont je connois les effets, le ſoin de mettre mes opinions à leur place. Je compte donc publier bientôt un ouvrage qui aura pour titre : *Examen philoſophique de quelques pieces du théatre françois, anglois, allemand, eſpagnol, &c. avec les obſervations de pluſieurs écrivains célebres ſur la néceſſité de réformer le ſyſtême actuel du théatre françois.*

tiſan d'avoir inceſſamment le ſourire ſur les levres & quelques bons contes dans la mémoire. On enleva des bibliotheques du prince tous les moraliſtes anciens & modernes, tous les diſſertateurs, les juriſconſultes, les métaphyſiciens; on tapiſſa les murailles de peintures pleines de feu & de gaieté. On ordonna que les gens de juſtice ne porteroient plus que des habits couleur de roſe. On fit recrue de bouffons, & ils furent largement payés. Bal quatre fois la ſemaine, comédie tous les jours; mais point d'opéra en plein-chant. Aux portes du palais, des gens affidés verſoient du café à tous venants; & quiconque lâchoit un bon mot, obtenoit ſur le champ un paſſe-port pour aller par-tout. Rire & faire rire étoit le propre d'un grand homme qui ſervoit dignement ſon prince & l'état. Toutes les dignités appartinrent de droit aux plaiſants qui narroient les plus joyeuſes facéties.

Un poëte qui n'étoit ni triſte ni gai, mais qui amuſoit aſſez ceux qui l'écoutoient parler de ſes vers, étoit parvenu à la cour, on ne ſait trop comment: mais enfin il s'y trouvoit, & comme l'on confond aſſez volontiers dans ce pays les poëtes avec les foux, il avoit ſes entrées. Il mit à profit cet avantage, & fit ſi bien qu'il obtint de lire devant ſa majeſté une tragédie toute entiere, de ſa compoſition; tragédie, ſelon lui, étonnante, pathétique, qui réuniſſoit tout ce qu'Ariſtote exige, d'après les drames grecs, car il n'a que cela dans ſa poétique. Cette tragédie étoit prônée d'avance, avec un enthouſiaſme ſingulier; & chacun de s'écrier ſans la connoître: *c'eſt admirable!* Le poëte vint & lut. Le roi bâilla & mourut.

L'auteur eſt ſoudain arrêté, comme coupable du crime de leſe-majeſté, au premier chef, & condamné à perdre la vie au milieu des *ſupplices d'étiquette.* Il ſe récria fortement, moins ſur la violence commiſe contre ſa perſonne, que ſur l'injuſtice horrible, abominable, que l'on faiſoit à ſon ouvrage tragique, admiré de toute une académie. Le goût avoit préſidé à la conſtruction de chaque vers, & ils étoient ſi bien moulés ſur les bons modeles, qu'en cas de beſoin on les y retrouveroit preſque tous. Voilà ce que le poëte avança pour ſa juſtification.

Le tribunal ſuprême crut devoir procéder avec toutes les formalités requiſes ; & comme on repréſente toujours au coupable l'inſtrument du crime, il fut ordonné au poëte de reprendre & de relire cette fatale tragédie devant tous les juges aſſemblés. Le poëte, la tête nue, & dans la poſture des criminels, environné de tous les ordres de l'état, lut ſa piece. Dès le ſecond acte, voilà que tous les fronts ſéveres & rembrunis ſe dériderent, & progreſſivement de longs éclats de rire, qu'on vouloit étouffer, ſe firent entendre, & percerent de différents côtés. Ces cris bientôt dégénérerent en convulſions : ils annonçoient la grace du poëte. En effet, tous les juges en ſe levant, déclarerent d'une voix unanime, que rien au monde n'étoit plus plaiſant que cette tragédie, & que le trépas ſubit de ſon auguſte majeſté avoit eu certainement une toute autre cauſe. En conſéquence, le poëte fut remis en liberté, & renvoyé bien abſous au cercle de ſes admirateurs ou de ſon académie.

COMEDIES MODERNES.

POURQUOI rit-on moins aujourd'hui qu'on ne rioit dans le ſiecle paſſé ? C'eſt peut-être parce qu'on a plus de connoiſſances & le tact plus fin ; c'eſt parce qu'on démêle du premier coup-d'œil ce qu'il y a de froid & de faux dans ce même trait qui faiſoit rire nos aïeux à gorge déployée. On rit moins dans le monde, parce qu'on y raiſonne davantage ſur tous les objets, & parce qu'après avoir épuiſé toutes les plaiſanteries, il a fallu en venir malgré ſoi à un examen plus exact & plus détaillé.

Nous avons lu, nous avons voyagé, nous avons vu & examiné des mœurs bien différentes des nôtres ; nous les avons adoptées en idée, & dès ce moment les contraſtes nous ont moins frappés ; les *originaux* nous ont paru avoir auſſi leur maniere d'agir & de penſer, tout comme ceux qui ſuivoient les maximes les plus accréditées. La plaiſanterie s'eſt émouſſée néceſſairement, avec la connoiſſance des uſages diamétralement oppoſés aux nôtres.

L'exemple de nos voiſins plus rapprochés de nous ; la lecture des voyages nouveaux ; les gazettes multipliées, remplies de faits extraordinaires & inattendus ; le mêlange de tous les peuples de l'Europe, tout nous a appris que chacun avoit ſa maniere de voir, de juger, de ſentir ; & tel caractere bizarre qui nous frappoit par ſa ſingularité, s'eſt trouvé commun chez nos

voiſins, conſéquemment juſtifié & hors des atteintes du poëte comique.

Remarquez que l'on rit cent fois plus dans un college, dans une communauté, dans un couvent, dans une maiſon aſſervie à des regles fixes. Eh! pourquoi? Parce que dès qu'on s'écarte de l'orniere tracée, l'infraction marque, & le ridicule naît. Dans une petite ville il y a lieu à des rapports plus fréquents, plus vifs & plus plaiſants que dans une grande; les nuances frappent là bien autrement, parce que tout eſt circonſcrit, uniforme, & que l'on veille les uns ſur les autres. Il eſt un ton général dans les opinions, dans les uſages, dans les vêtements même, qu'on ne ſauroit enfreindre.

Mais à Paris, l'homme eſt trop noyé dans la foule, pour avoir une phyſionomie qui tranche; le ridicule devient imperceptible. Chacun vivant à ſon gré, & les mœurs étant prodigieuſement mêlées, il n'y a point d'état & de caractere qui ne porte ſon excuſe avec ſoi. On dit donc parmi ce peuple une multitude de bons mots qui réſultent de la profonde connoiſſance des choſes; mais on frappe rarement ſur l'homme, on le reſpecte; ou ſi le trait ſe lance au haſard, il eſt effacé par le trait du lendemain. La médiſance ſe manifeſte moins par méchanceté que pour écarter la langueur & l'ennui. On ſentira aiſément que ſous ce point de vue l'art de la comédie n'admet que des tableaux, & qu'on regarderoit comme un perturbateur de la ſociété, le poëte qui livreroit brutalement la guerre à tel ou tel individu. D'ailleurs on ſaiſiroit difficilement la reſſemblance.

Une comédie qui ne peut attaquer tous les

vices en honneur, ni les ridicules ennoblis, devoit tomber néceſſairement dans le ſtyle des converſations; & c'eſt ce qui eſt arrivé. Elle aura de la fineſſe, de la grace : mais diſcrete & froide, elle manquera d'énergie; elle n'oſera parler ni du fourbe public qui va tête levée, ni du juge qui vend ſa voix, ni du miniſtre inepte, ni du général battu, ni du préſomptueux tombé dans ſes propres pieges; & tandis qu'au coin de toutes les cheminées on parle, on rit à leurs dépens, aucun Ariſtophane n'eſt aſſez hardi pour les faire monter ſur le théatre.

Ayant à tracer des peintures vigoureuſes ſur des modeles récents, il lui eſt défendu de concilier l'intérêt des mœurs avec l'intérêt de ſon art; il ne peut guere attaquer le vice qu'en peignant la vertu; & au lieu de le traîner par les cheveux ſur la ſcene, de montrer à découvert ſon front hideux, il eſt obligé de faire une languiſſante tirade de morale. Point de comédies à caractere vivant dans les formes de notre gouvernement.

Moliere lui-même, tout ſoutenu qu'il étoit par ſon nom & par Louis XIV, n'a oſé faire qu'une comédie en ce genre; c'eſt auſſi ſon chef-d'œuvre. Dans les autres, ſon pinceau n'a plus la même force, ni la même élévation. Le trait plus vague caractériſe moins la phyſionomie. Le *Miſanthrope* (1) eſt encore de nos jours un pro-

(1) Cette piece a déja excité pluſieurs débats intéreſſants : voici l'impreſſion qui m'en eſt reſtée. Le *Miſanthrope* m'a toujours paru fort inférieur au *Tartuffe*. L'intention de Moliere dans cette piece a ſûrement été pure; mais on ne peut s'empêcher néanmoins d'avouer qu'elle paroit équivoque à l'examen. Moliere, ſi je ne

blême moral assez difficile à résoudre; & je crois appercevoir que Moliere lui-même a molli dans la composition de ses tableaux, qu'il n'a plus osé choisir l'individu qui eût donné au portrait une vie plus animée.

Depuis, notre comédie moderne, en cessant de vouloir peindre des bourgeois, a perdu & sa gaieté & son naturel; le poëte, pour faire ima-

me trompes, semble vouloir que la vertu soit douce, pliante, accorte pour ainsi dire, ménagée, accommodante, respectant toutes les conventions tacites & fausses des sociétés; qu'elle ne gronde jamais, qu'elle ne s'emporte jamais, qu'elle voie tout ce qui blesse l'ordre d'un œil prudent, circonspect, réservé; mais la vertu sans sa marque distinctive, qui est le courage, la franchise, la fermeté, &, pour tout dire, la roideur de la probité, est-elle encore vertu?

Moliere semble donner la préférence à Philinte sur Alceste, & faire du premier un modele à suivre pour les manieres & le langage; il semble dire: soyez dans certaines circonstances plutôt un peu faux avec politesse que bourru avec probité; ménagez tout ce qui vous environne: pourquoi choquer imprudemment les vices d'autrui? Cette piece de Moliere enfin semble écrite sous l'œil de la cour: d'ailleurs le *Misanthrope*, considéré de près, n'est qu'un humoriste; il s'échauffe le plus souvent pour des miseres. Moliere a mis quelquefois des invidus sur la scene; mais ce n'est pas là son plus bel endroit. En attaquant Boursaut & de Visé, il attaquoit ses adversaires & non des hommes vicieux; en frappant Cottin, il a vengé son amour-propre; il eût été plus grand d'oublier l'injure & de la pardonner: les personnalités choquantes qu'il s'est permises, nuisent un peu à sa gloire. Que de vices troublant la société il avoit à combattre! Mais peu importe aujourd'hui que Cottin ait été un sot ou un homme d'esprit; & les *Femmes savantes*, qui ont retardé peut-être les progrès des sciences, ne sont faites que pour aigrir les débats littéraires, & propager le scandale de la littérature.

giner qu'il fréquentoit la noble compagnie, n'a plus voulu faire parler que des ducs, des comteſſes & des marquiſes; il a raffiné à tout propos le ſtyle & les idées, & il a créé des expreſſions recherchées. Au lieu de ſonger à mettre les perſonnages en action, il a prétendu au bon ton; & ce ton factice, il l'a pris pour celui du théatre & de la ſociété.

Qu'eſt-il arrivé? L'honnête bourgeois écoutant de toutes ſes forces, n'a rien compris à ce nouvel idiôme; & les gens du monde n'ont pas même reconnu le leur; tous ces traits, à force de vouloir être délicats & ſpirituels, ſont devenus maniérés, & n'ont frappé que foiblement les ſpectateurs: ils n'ont donc applaudi à quelques détails que pour proſcrire plus généralement l'enſemble dénué de mouvement & de vie.

Ce jargon ingénieux n'a paru qu'un effort hors d'œuvre & mal-adroit, qu'une grimace perpétuelle & fatigante; & le poëte, en abandonnant des caracteres où les ridicules ſont vrais & tranchants, n'a produit qu'une enluminure paſſagere, lorſqu'il comptoit tracer un tableau durable.

C'eſt de l'eſprit d'auteur, a-t-on dit, c'eſt lui qui parle, & non ſes perſonnages; il a voulu faire ſa comédie pour les premieres loges, & il n'a pas même réuſſi devant elles, parce que le point de vue de tout caractere doit être ſaiſi du milieu du parterre & non ailleurs.

Ainſi le poëte comique, quand il veut trop renchérir ſur l'eſprit de ſes devanciers, ſe trompe, puiſqu'il faut qu'il s'étudie à cacher entiérement ſon art; la montre en étant encore plus inſupportable dans la comédie que dans la tragédie.

Voilà ce que ne croiront point nos auteurs comiques, qui de plus ont donné un ſoufflet à la nature, en écrivant leurs pieces en vers, & encore en vers énigmatiques : leurs non-ſuccès devroient cependant leur révéler que leur couleur eſt fauſſe ; mais ils s'obſtineront à la garder, parce qu'ils ne conſulteront point *la bonne ſervante de Moliere*, & qu'ils liront à de beaux eſprits leurs confreres, au lieu de conſulter les bons eſprits, qui en toute choſe cherchent le fond & non ces acceſſoires qui l'étouffent ou le défigurent.

Or, on nous a donné quelques comédies que le jargon précieux n'infectoit pas, comme *le Barbier de Séville* & *le Tuteur dupé ;* mais on ne peut conſidérer ces pieces que comme des *farces* où il y a de l'eſprit & des mots heureux : ce n'eſt point là non plus la bonne comédie qui fait ſourire l'ame par une peinture vraie & fine, la ſeule qui puiſſe plaire à une raiſon exercée.

INOCULATION.

LONG-TEMS combattue, elle a enfin triomphée. Une ſuite conſtante & non-interrompue d'heureux ſuccès en ont fixé parmi nous le regne & les avantages. L'exemple du monarque, de ſes freres, de pluſieurs princes & de plus de trois cents mille perſonnes inoculées en Europe ſans ſuites fâcheuſes, ont décidé les eſprits en ſa faveur.

Quand on ſe rappelle tout ce qui a été dit & imprimé contre cette pratique ſalutaire, on voit quelle eſt l'opiniâtreté de l'eſprit de parti, combien

bien le corps des médecins s'oppoſe conſtamment aux découvertes les plus intéreſſantes : mais l'on doit ſentir auſſi, que le tems, de concert avec l'expérience, eſt le grand maître qui fixe les opinions ; car ce ne ſont point les ingrats contemporains, qui récompenſeront l'inventeur heureux ; ce ſera la poſtérité.

On a cru fauſſement que la petite vérole étoit une maladie purement accidentelle & contagieuſe, & qu'on pouvoit s'en garantir à force de ſoins & de précautions. M. Paulet, entr'autres, a toujours écrit là-deſſus d'après l'idée de la peſte. Si on l'écoutoit, il ſuffiroit d'établir des loix, des réglements, & de publier des ordonnances de police *contre la petite vérole*, comme on fait pour l'enlevement des boues & le balayage des rues.

Cette erreur a conduit M. Paulet à proſcrire l'inoculation, & il nous ordonne, pour parer aux ravages de la petite vérole, la *ſéqueſtration ;* mais tout ce qu'il recommande à ce ſujet, eſt abſolument impoſſible & chimérique.

Dans une ville comme Paris, il nous impoſera la gêne, la contrainte, l'interdiction de tout commerce & de toute ſociété parmi les citoyens, amis & parents. Cela peut-il ſe propoſer, cela eſt-il praticable, quand même on voudroit ſuivre à la lettre cet étrange précepte ?

Puiſque, d'après ſon propre aveu, les traits de ce fléau ſont inviſibles, que tout leur ſert de véhicule, ils ſe répandront par-tout, ils franchiront toute barriere ; comment les enchaîner dans tous les inſtants, dans tous les périodes de la vie humaine, tandis que l'inoculation nous offre le ſeul moyen d'anéantir la petite vérole & de ſau-

ver à la fois la vie & la beauté ? ce que des expériences multipliées ne permettent plus de contredire.

Que de terreurs chimériques M. Paulet a répandues ! comme avec ſon érudition il nous a environné de craintes menſongeres ! & qu'il eſt bon qu'on ſe raille un peu & à propos de toutes ces productions enfantées dans la ſolitude du cabinet, où l'auteur accumule mille raiſonnements démentis par la foule des faits.

Mais l'inoculation n'eſt encore en honneur à Paris que dans les claſſes ſupérieures, & chez les perſonnes opulentes ; elle n'eſt pas encore deſcendue chez le bourgeois, chez l'artiſan, encore moins chez le pauvre.

Je me promene dans la Suiſſe, je vois chaque pere de famille attentif à faire inoculer ſes enfants dès leur plus tendre jeuneſſe ; il croiroit manquer à un devoir eſſentiel, s'il s'y refuſoit par négligence : auſſi je vois la génération qui s'éleve, belle, fraîche & brillante. Les viſages ne portent plus l'empreinte de ce fléau cruel ; tous les fronts ont conſervé cet éclat qui ajoute aux traits de la beauté.

Mais ſi je me promene dans Paris, je vois avec chagrin que les vieux préjugés n'y ſont pas détruits : c'eſt encore un ſpectacle affligeant que de rencontrer des viſages défigurés, ſur des buſtes d'ailleurs gracieux. On a fait intervenir juſqu'à la religion comme obſtacle à un uſage adopté aujourd'hui chez tous les peuples raiſonnables, & l'on ne ſait combien de tems encore la beauté pariſienne ſera ſoumiſe à cette grêle affreuſe qui épargne les campagnes & les villes de l'heureuſe & tranquille Helvétie.

Pourquoi le Pariſien s'obſtine-t-il à voir le nez & les joues de ſes filles rongés & cicatriſés, leurs yeux éraillés, lorſqu'elles pourroient conſerver ce poli, qui, avec la grace qui les anime, en feroit les plus charmantes créatures de l'Europe? car leur démarche, leur maintien, leurs habillements ont un agrément qui les diſtingue des femmes des autres peuples.

Les premiers ouvrages en faveur de l'inoculation ſont ſortis du ſein de la capitale, & les Suiſſes ont adopté ces vues heureuſes. Tandis que nous nous épuiſions en ſtériles brochures, que nous combattions l'évidence, que les prêtres ſe mêloient de ces queſtions purement phyſiques, un peuple ſage, qui ſe rit de la ſuperſtition & qui étend la liberté dont il connoît le prix, ſaiſiſſoit les bienfaits de l'inoculation, & nous laiſſoit la folie des diſputes & l'opiniâtreté de l'aveuglement.

Mais le bon ſens eſt peut-être à Paris la faculté la plus rare, & beaucoup plus rare que l'eſprit même; c'eſt le bon ſens qui manque à cette foule d'habitants : ſi on les examine de près, ils ont tous plus d'eſprit & d'imagination que de logique. Le bon ſens, plus commun dans les républiques, appartient moins à un peuple qui n'a point une exiſtence politique; il ne ſe donne pas la peine de chercher la vérité : qu'en feroit-il? Chacun eſt indifférent à tout ce qui ne conſtitue pas ſa profeſſion particuliere; il ne voit qu'elle, & les connoiſſances qui tiennent à l'intérêt général lui échappent ou ne le touchent que foiblement.

Nous avons eu lieu de remarquer pluſieurs fois, que le Pariſien manquoit d'inſtruction, qu'il ſui-

voit opiniâtrement les préjugés les plus contraires à ſes véritables intérêts, qu'une foule de vieilles idées lui étoient encore cheres. Ce défaut d'inſtruction dans la majeure partie du peuple n'eſt pas un petit inconvénient, parce qu'il rétrécit de jour en jour les idées religieuſes & politiques, qu'il ſubordonne les choſes les plus ſérieuſes à la futile plaiſanterie, & qu'il ſera facile de mouvoir ce peuple comme des marionettes, tant qu'il n'aura pas ſur certains objets des notions exactes & préliminaires.

PLACES PUBLIQUES.

LOUIS XIV a deux places où ſon effigie eſt environnée des trophées & attributs de la victoire; *la place des Victoires* & *la place Vendôme.* Le monarque a payé cher l'inſcription hautaine, *Viro immortali.* Ce faſte de domination eſt ce qui a attiré à l'*homme immortel* tant d'ennemis dans l'europe, & qui ébranlerent enfin ſon trône. Ces eſclaves enchaînés, ces bronzes orgueilleux ſuſciterent contre lui des adverſaires qui euſſent été paiſibles, ſans cet airain trop inſultant. Cette renommée aux aîles étendues, qui le couronnoit de ſon vivant, ce globe de la terre à ſes pieds, cette maſſue, cette peau d'Hercule..... la vraie grandeur eût dédaigné ce vain appareil. Il avoit mis ſur pied, dans le tems de ſa ſplendeur, deux cents quarante mille hommes d'infanterie, ſoixante mille chevaux, ſans les troupes de ſes armées navales, ſoixante mille matelots enrôlés. Il fut

trop heureux, ſur la fin de ſon regne, de recevoir la paix. Il laiſſa l'état endetté & ſur le penchant de ſa ruine.

Les inſcriptions de la place Vendôme ſont d'une peſanteur inſipide & d'une longueur fatigante; auſſi ſont-elles de l'académie des belles-lettres.

La Place-Royale offre la figure de Louis XIII, repréſenté en général Romain, ſans ſelle & ſans étriers. Dans les inſcriptions, il n'eſt queſtion que d'*Armand de Richelieu*; & le ſujet eſt mis fort au-deſſus du maître. Le poëte pour cette fois eut raiſon; il fait parler ainſi le monarque:

Armand, le grand Armand, l'ame de mes exploits,
Porta de toutes parts mes armes & mes loix,
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire.

Ce qui précede eſt encore plus étonnant. Louis XIII dit:

J'ai ſauvé par mon bras l'Europe d'eſclavage;
Et ſi tant de travaux n'euſſent hâté mon ſort,
J'euſſe attaqué l'Aſie, & d'un pieux effort,
J'euſſe du ſaint tombeau vengé le long ſervage.

Louis XIII, qui auroit attaqué l'Aſie, s'il eût vécu, pour venger le *ſervage du ſaint tombeau!* Quelle date donneroit-on à ces vers? Ils ſont de 1639. L'idée des croiſades n'étoit donc pas totalement éteinte à cette époque. De quelles opinions ſortons-nous, bon Dieu!

La place de Louis XV préſente un ſuperbe coup-d'œil. Depuis le château des Thuileries juſqu'à Neuilly, la vue n'eſt interrompue par aucun objet; mais veut-on ſavoir le nom des *vertus cariatides* qui ſoutiennent la corniche du piédeſtal?

C'eſt la *force*, c'eſt l'*amour de la paix*, c'eſt la *prudence*, c'eſt la *juſtice*. Enſuite, dans un bas-relief, Louis XV donne la paix à l'Europe. Le ſculpteur a voulu parler de l'avant-derniere guerre. Les connoiſſeurs font plus de cas de la figure du courſier que de celle du roi. Bouchardon a commencé ce monument, Pigale l'a fini. Mais quand nos ſtatuaires ſauront-ils faire autre choſe que de mettre un ſouverain à cheval, la bride à la main? N'y auroit-il pas une autre expreſſion à donner au chef d'un peuple? On voit toujours avec étonnement des noms d'échevins figurer dans ces monuments publics: ne pourroit-on pas leur ſubſtituer les noms des généraux qui ont ſoutenu ou vengé le trône?

La ſtatue du bon Henri IV ſur le Pont-Neuf, quoiqu'iſolée, intéreſſe beaucoup plus que toutes les autres figures royales. Cette effigie a un front populaire; & c'eſt celle-là que l'on conſidere avec attendriſſement & vénération.

Qui croiroit que le cardinal de Richelieu, qui a attaché ſon nom par-tout où il a pu l'accrocher, a fait ſuſpendre à la grille une inſcription où on l'intitule ſans façon, en préſence de Henri-le-Grand, *Vir ſupra titulos*.

Des vendeuſes d'oranges & de citrons, fruits auſſi beaux que ſalubres, forment un long cordon ſous les regards du bon roi. Jamais la ſolitude n'environne ſa ſtatue. Le jour & la nuit, la foule des citoyens paſſe & ſalue ſon image.

On voudroit pouvoir toucher la baſe de cette ſtatue vénérée. On va conſtruire des boutiques dans ſon enceinte: elles ſeront peuplées de jolies marchandes de modes, & cet ornement n'eſt pas

fait pour déplaire à l'ombre du héros qui fut ſenſible toute ſa vie aux charmes de la beauté.

Outre la place de Louis XIV, ce monarque a encore des arcs-de-triomphe érigés à ſa gloire, pour perpétuer le ſouvenir de ſes victoires; mais aucun monument n'a parlé de ſes défaites.

Conſidérez la porte Saint-Denis, chef-d'œuvre d'architecture : toujours le monarque dans la gloire... Comme Eugene l'humilia! A la porte Saint-Bernard, on voit Louis XIV tenant la corne d'abondance avec cette inſcription, *Ludovico magno abundantia parta.* Dans un tems de diſette, un Gaſcon traduiſit *abundantia parta* par *l'abondance eſt partie ;* & ce contre-ſens n'en étoit pas un.

Il n'y a plus de porte Saint-Antoine; on l'a ſagement ſacrifiée à la commodité publique; ainſi que l'on a abattu la porte Saint-Honoré & la porte de la Conférence. Il n'y a plus d'égliſe des Quinze-Vingt rue Saint-Honoré; il n'y a plus d'hôtel des Mouſquetaires; dans un quart de ſiecle, la phyſionomie de la ville a changé, & c'eſt en bien; doux préſage pour l'avenir. Quand fera-t-on diſparoître de même tout ce qui gêne la voie publique, & tout ce qui porte un caractere dégoûtant & meſquin? Ecrivons, & ne nous laſſons pas de plaider en faveur des embelliſſements utiles; fatiguons les hommes en place, qui demandent à être fatigués.

Quand voudra-t-on employer des inſcriptions françoiſes, afin que le peuple ſache un peu ce qu'on veut lui dire? Notre langue a ſa préciſion & ſon énergie; pourquoi toujours la langue des Romains?

LE PARLEMENT.

Les parlements ſont-ils une émanation des états-généraux ? Les remplacent-ils dans leur abſence par la nature même de la monarchie, qui admet néceſſairement un corps intermédiaire ? Ont-ils été plus utiles aux rois qu'aux peuples, ou aux peuples qu'aux rois ? N'ont-ils pas achevé de détruire nos antiques libertés, en offrant à la nation un rempart vain & illuſoire ? Sont-ils des repréſentants de la nation ; lorſque leurs charges ſont tout-à-la-fois héréditaires & vénales, caractere diſtinctif de l'ariſtocratie qui ſe trouve au ſein de la monarchie ? Qui les a chargés, tantôt de livrer le peuple au roi, tantôt de réſiſter au roi ſans le vœu du peuple ?

Mais auſſi n'ont-ils pas quelquefois oppoſé une digue ſalutaire à des édits burſaux, & arrêté les coups trop violents du pouvoir abſolu ? N'ont-ils pas eu des moments de force & de ſageſſe ? Mais pourquoi ſont-ils preſque toujours en-deçà des idées de leur ſiecle ? Pourquoi ont-ils été mus tantôt par la cour, tantôt contre cette même cour, & le plus ſouvent à leur inſu ?

Pourquoi le parlement de Paris s'eſt-il comme détaché des autres cours ? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à la ſuppreſſion des maîtriſes ? Pourquoi maintient-il les plus vieilles prérogatives & les plus abuſives, le gouvernement féodal étant tombé & ne devant plus exiſter, puiſqu'il n'y a plus qu'un maître ? Pourquoi, ſolli-

cité par l'autorité royale, a-t-il refuſé d'aſſurer aux proteſtants l'état civil ? Pourquoi, a-t-il ſoutenu le *pour* & le *contre*, comme s'il n'étoit jaloux que d'élever la voix ? D'où naît ſa foibleſſe étrange dans telle circonſtance, & ſa force prodigieuſe dans telle autre ?

Ce corps a-t-il une politique ſuivie, ou bien obéit-il au haſard ? Seroit-il comme le petit poids qui court ſur la balance romaine ? Ici il n'eſt que zéro, là il fait tout-à-coup équilibre à une force puiſſante & conſidérable.

Comment les parlements, devant être chers aux ſouverains qui ont tout gagné par leur implantation dans le corps politique, ont-ils preſque toujours été expoſés à l'humeur capricieuſe de ces mêmes ſouverains ? Qu'eſt-ce que l'enregiſtrement ? Je n'ai jamais bien ſu le comprendre. Qu'eſt-ce que ces *remontrances* qui ont quelquefois une éloquence mâle & patriotique, digne des républiques, & qui n'ont rien opéré ? Enfin qu'eſt-ce que la réſiſtance des membres du parlement aux volontés du monarque ? Sont-ils des repréſentants de la nation, ou de ſimples juges créés pour rendre la juſtice au nom du roi ?

Voilà des queſtions délicates, qui n'appartiennent point à cet ouvrage, & que je me garderai bien de vouloir réſoudre. Les raiſonnements & les faits peuvent militer de part & d'autre, & les circonſtances ſeules feront de ce corps une ombre ou une réalité.

Si les Bourbons regnent aujourd'hui, ils le doivent à la fermeté du parlement de Paris lors de la ligue. Il pourroit renaître un jour une époque à peu près ſemblable, où ce corps influeroit

d'une maniere auſſi inattendue & tout auſſi déciſive.

Il a fait le mal comme le bien : obéiſſant à je ne ſais quel moteur inviſible qui le domine tel jour, ſes principes ne paroiſſent rien moins que fixes. Il eſt toujours le dernier à embraſſer les idées ſaines & nouvelles. Il ſemble vouloir combattre aujourd'hui cette philoſophie dont la voix lui a été derniérement ſi utile. Il a tort. L'établiſſement de l'académie françoiſe (qui le croiroit !) lui a inſpiré dans le tems les plus vives alarmes. Lâché contre les jéſuites, il a dévoré ſa proie avec trop de fureur. Il paroît avoir un beſoin ſourd de détruire, plutôt que d'édifier ou de réformer avec une ſage conſtance.

Le parlement de Paris a fait brûler vif en 1663 Simon Morin, parce qu'il ſe diſoit *incorporé à Jeſus-Chriſt*. Cette épouvantable barbarie date du *beau* ſiecle de Louis XIV, lorſqu'il donnoit des fêtes élégantes & ſuperbes, lorſque Corneille, Racine, la Fontaine écrivoient, lorſque Lebrun tenoit le pinceau, lorſque Lully & Quinaut marioient leurs talens. Mais les poëtes, les peintres, les ſculpteurs, les muſiciens décorent une nation & ne l'éclairent pas.

Un philoſophe courageux auroit ſauvé la vie à Simon Morin, en démontrant la double démence des juges & de l'accuſé. Ce philoſophe ne ſe trouva pas. Boileau fit la même année une plate ſatyre, non contre le parlement qui avoit livré à l'horrible ſupplice des flammes un inſenſé, mais contre quelques auteurs qui ne verſifioient pas auſſi heureuſement que lui. Racine, s'enfermant dans ſon cabinet, compoſa une tragédie françoiſe d'après une tragédie grecque; il immola ſon *Iphigénie*,

& parla de *Calchas*, ſans oſer faire la moindre alluſion à cette atroce cruauté. Fénelon lui-même n'a rien dit. Qui de tous ces hommes célebres a parlé? C'eſt une honte éternelle à tous les écrivains polis du *beau ſiecle* de Louis XIV, que je ſerois tenté d'appeller *à demi-barbare*.

Aujourd'hui les actions des juges ſont obſervées, & leur iniquité ne paſſeroit pas ſans réclamation. Quand le même parlement fit périr par un horrible ſupplice l'infortuné de la Barre, un cri univerſel s'éleva contre cet arrêt fanatique, ſauva la victime de la flétriſſure, & rendit le corps des juges plus odieux que le tribunal de l'Inquiſition.

C'eſt ce cri de la raiſon qui a ſauvé, en 1776, l'auteur de *la Philoſophie de la nature*. Le châtelet l'avoit décrété de *priſe de corps*, & le tenoit priſonnier à côté de *Deſrues*; mais malgré le deſir extrême qu'avoient les juges d'envoyer l'écrivain *faire amende honorable la torche en main devers la place de Greve*, l'opinion publique s'oppoſa tellement à une ſentence auſſi abſurde, que le parlement, tribunal en dernier reſſort, caſſa toute l'inepte procédure & renvoya l'auteur abſous.

La perſécution du châtelet parut ſi mépriſable & ſi ridicule qu'elle ne put même valoir à l'auteur une ſorte de célébrité : il reſta obſcur. Cet événement ſingulier ne captiva point l'opinion publique. On diroit que je parle ici d'un fait ancien, & il eſt tout récent.

Ce même parlement fait traîner ſur la claie les *ſuicides*, les fait ſuſpendre à la potence par les pieds, au lieu de les conſidérer comme des *mélancoliques* atteints d'une maladie réelle.

Il fait brûler les *pédéraſtes*, ſans ſonger que la

punition de cette vilenie eſt un ſcandale public, & que c'eſt un de ces actes honteux qu'il faut couvrir des voiles les plus épais.

Un habitant de Lyon & de la Rochelle eſt obligé de venir plaider à Paris. C'eſt aller chercher la juſtice à une grande diſtance : mais cet abus eſt invétéré, & il ſeroit difficile de toucher à une coutume, qui dans ſon antique bizarrerie, a quelques avantages.

Quand les rois alloient dans une eſpece de coche, les conſeillers & les préſidents arrivoient au palais, montés ſur des mules : aujourd'hui que les rois de France ont infiniment plus à dépenſer pour leur maiſon, il eſt juſte que les conſeillers & les préſidents, qui *remontrent* & qui *enregiſtrent*, partagent un peu l'opulence & le luxe des monarques.

Ce parlement s'appuie dans les orages ſur ſes avocats & ſes procureurs, & les oblige à jeûner pour ſes intérêts propres ; on compte cinq cents cinquante avocats ſur le tableau ; il n'y a pas une cauſe par mois pour chaque avocat. Les procureurs, dans ces tems de criſe, ne goûtent pas infiniment les *remontrances*. Les avocats plus fiers diſent qu'ils ont fermé leurs cabinets, mais les pieces d'écritures & les conſultations vont ſourdement leur train ; le client en eſt quitte pour paſſer par l'eſcalier dérobé.

Lorſqu'un livre a l'approbation de l'Europe, qu'on le lit par-tout, qu'on en admire les idées neuves, fortes, grandes & juſtes, l'avocat-général vient *à la barre de la cour*, fait un requiſitoire plein de *non-ſens* & aſſaiſonné de déclamations ; il détache quelques phraſes à la mode,

des journaliſtes & les ſousligne. Le livre eſt condamné à être brûlé au pied du grand eſcalier ou de l'eſcalier S. Barthélemi, comme *hérétique*, *ſchiſmatique*, *erroné*, *violent*, *blaſphémateur*, *impie*, *attentatoire à l'autorité*, *perturbateur du repos des empires*, &c. Il n'y a pas une ſeule épithete à rabattre.

On allume un fagot en préſence de quelques poliſſons oiſifs qui ſe trouvent là par haſard; le greffier ſubſtitue une vieille Bible vermoulue au livre condamné; le bourreau brûle le ſaint volume poudreux, & le greffier place l'ouvrage anathématiſé & recherché, dans ſa bibliotheque.

Encore étourdi du coup de maſſue que lui a porté le chancelier Maupeou, ce corps ne ſait plus quelle route tenir; ſes idées ſemblent confuſes, embarraſſées; il ne ſait s'il doit embraſſer une certaine confiance en lui-même d'après ſa baſe antique, ou laiſſer dénouer le fil des événements, pour en mettre à profit les diverſes circonſtances. Il paroît avoir adopté ce dernier parti: ſon repos reſſemble à un ſommeil; les uns le croient mort; ils ſe réveillera, diſent les autres; s'il ne donne aucun ſigne de vie, diſent les troiſiemes, c'eſt qu'il prépare ſa réſurrection; c'eſt qu'il médite dans le calme ce qui lui a toujours manqué, une adroite politique; il étudiera mieux qu'il n'a fait les idées de ſon ſiecle.

Quoi qu'il en ſoit, ce corps a toujours une grande force qui a ſouvent inquiété le trône; & laquelle? me demanderez-vous. La force d'inertie!

LE CLERGÉ.

Son ſiege, pour ainſi dire inviſible, eſt principalement à Verſailles; c'eſt-là qu'il travaille ſourdement, qu'il examine de près les claviers qu'il doit toucher. Il maintient ſon exiſtence & ſon crédit par des moyens ſouples, adroits, & qui varient ſelon les circonſtances.

Le corps qui a le moins de préjugés, (le croiroit-on!) c'eſt le clergé; il ſait très-bien ce qu'il fait; il connoît le cours & l'aſcendant des opinions régnantes; il a reconnu ſa véritable poſition; il fait quelquefois le fanatique dans des mandements; & il ne l'eſt pas. Il fixe les yeux en tremblant ſur le précipice où la loi des deſtins l'entraîne, il en recule l'époque qu'il juge lui-même inévitable: mais il l'éloigne en n'affectant ni crainte, ni audace; & mettant à profit les paſſions de tout ce qui l'environne, il ſe défend de ces paſſions indiſcretes qui agitent les autres corps & les empêchent de marcher droit vers un but unique.

Lui-même donne un frein à ſa milice ſuperſtitieuſe qu'il mépriſe, tandis qu'il eſtime ſes ennemis; il eſt éclairé; il ne commettra point de grandes fautes; il ſonge à *l'utile*, prêt à céder *l'arbitraire* quand les événements éclos du ſein du tems l'exigeront; enfin il ſe défend avec les ſeules armes qui lui reſtent; il les eſtime fantaſtiques, mais il ne les abandonne point pour cela, parce qu'il connoît la cour, les grands, la nation, &

le reſpect involontaire qu'ont les hommes pour des privileges abuſifs, mais antiques.

Il ſait ménager juſqu'aux plumes qui lui livrent la guerre : il ne répond que par le ſilence, laiſſant les diſcuſſions théologiques aux batailleurs de profeſſion, & s'appuyant avec plus de ſûreté ſur la baſe réelle de ſon opulence.

Ce corps me paroît doué de la politique la plus fine, & juſqu'ici la plus heureuſe. Moins perſécuteur que jamais, ne ſollicitant preſque plus de lettres de cachet contre les proteſtants & leurs filles, parlant de tolérance, occupé de jouiſſances voluptueuſes & paiſibles, ſatisfait, tant que l'extérieur du culte ne recevra aucune breche, il laiſſera paſſer les opinions contraires, ſans leur oppoſer une digue imprudente; car il ſent bien qu'il leur donneroit peut-être un volume & une force plus conſidérables.

Il regarde toujours comme ſes plus redoutables ennemis les proteſtants, & ſur-tout les anabatiſtes, qui deviennent très-nombreux dans quelques provinces de France; mais il ne ſeroit pas trop éloigné de faire une ſorte de pacte amical avec les philoſophes, parce qu'il voit qu'il ne perdra rien par la tolérance, & qu'il riſqueroit beaucoup en ſuivant un ſyſtême oppoſé.

Quand il changera de forme, ſa métamorphoſe ſera rapide; il ſe modifiera ſans une grande réſiſtance, abandonnant tout-à-coup le chimérique pour s'attacher au réel. Il ſait que c'eſt ſa richeſſe même qui ſervira à l'affaiſſer : il prévoit que le combat ne ſauroit être long, & que le parti foible devra céder le tout pour en conſerver du moins des fragments larges & précieux. *La grandeur du*

clergé catholique, a dit Helvétius, *eſt toujours deſtructive de la grandeur d'un état.* Comment n'appercevroit-il pas lui-même la vérité de cet axiome ?

Ecrivains, voulez-vous aujourd'hui mulcter le clergé, & lui rendre, comme on dit, *la monnoie de ſa piece ?* N'écrivez point contre ſes dogmes qu'il ſait apprécier, contre ſa prééminence qu'il tient des ſiecles précédents, contre ſes intrigues qui lui ſont devenues néceſſaires ; répétez-lui ſans ceſſe que les biens de l'égliſe ſont le patrimoine des pauvres, que les évêques n'en ſont que les dépoſitaires, que ce qu'ils dépenſent en luxe, en faſte, en plaiſirs, eſt un vol réel, une violation évidente des *ſaints-canons ;* (1) vous leur direz une vérité redoutable, & qu'ils ne peuvent ſe diſſimuler à eux-mêmes. Ornez-la, cette vérité féconde, des expreſſions les plus convaincantes & les plus animées, afin qu'elle deſcende dans tous les cœurs & dans tous les eſprits. Et ne pouvez-vous pas tonner, lorſqu'un prince de l'égliſe laiſſe à ſes héritiers deux ou trois millions qu'il a frauduleuſement amaſſés aux dépens des pauvres ? Peſez là-deſſus, & répétez qu'à ſa mort, un évêque ne doit laiſſer qu'un linceul pour l'enſevelir.

Laiſſez enſuite les évêques calomnier vos écrits dans des *mandements* qu'on ne lit pas, ou dont on ſe moque. C'eſt à raiſon de cent mille écus par an, qu'ils diſtribuent cette belle éloquence faite pour les prônes. Que vous fait le ſtyle des prônes ?

A qui donne-t-on les évêchés ? Aux nobles.

(1) Ils diſent tous de la maniere la plus forte, la plus inconteſtable, que tous les biens des eccléſiaſtiques appartiennent de droit aux pauvres.

Les

Les groſſes abbayes? Aux nobles. Tous les gros bénéfices? Aux nobles. Quoi, il faut être gentilhomme pour ſervir Dieu! Non : mais la cour s'attache ainſi la nobleſſe; & l'on paie les ſervices militaires, de même que d'autres moins importants, avec les biens de l'égliſe.

Qu'eſt-ce que la feuille des bénéfices? Y eut-il jamais feuille des bénéfices dans la primitive égliſe? Combien de tems durera encore la feuille des bénéfices? Elle a déja ſubi & ſubira inſenſiblement différentes métamorphoſes, puis... Mais qui peut lire diſtinctement dans l'avenir?

On compte cent cinquante mille eccléſiaſtiques dans le royaume, tous célibataires. Les apôtres étoient mariés. Le clergé a été marié pendant pluſieurs ſiecles. Le concile de Trente a été tout prêt de permettre le mariage aux prêtres. Cent cinquante mille individus qui vivent dans un célibat dangereux à eux-mêmes & aux autres! L'oſeroit-on croire! Si ce fait étoit rapporté dans une hiſtoire ancienne, ne le révoqueroit-on pas en doute? & ſi l'on étoit forcé enfin de l'admettre, de quelles réflexions ne l'accompagneroit-on pas?

Quant à la ſage loi de réſidence, elle eſt ſi ouvertement, ſi conſtamment violée, qu'il devient inutile d'en faire la remarque. Les ouailles ne connoiſſent plus le front de leur paſteur, & ne l'enviſagent que ſous le rapport d'un homme opulent, qui ſe divertit dans la capitale & qui s'embarraſſe fort peu de ſon troupeau.

LA GALERIE DE VERSAILLES.

Le Parisien, le jour de la Pentecôte, prend la *galiote* jusqu'à Seves, & de-là court à pied à Versailles, pour y voir les princes, la procession des cordons-bleus, puis le parc, puis la ménagerie. (1) On lui ouvre les grands appartements; on lui ferme les petits, qui sont les plus riches & les plus curieux.

Ils se pressent à midi dans la galerie, pour contempler le Roi qui va à la messe, & la Reine, & Monsieur, & Madame, & monseigneur comte d'Artois, & madame comtesse d'Artois; puis ils se disent l'un à l'autre : *as-tu vu le roi? — Oui, il a ri. — C'est vrai; il a ri. — Il paroît content. — Dame! c'est qu'il a de quoi.*

M. Moore a fort bien observé que pendant la messe, tandis qu'on leve l'hostie, tous les yeux sont fixés sur le roi, & que personne ne s'agenouille du côté de l'autel.

Au grand couvert, le Parisien remarque que le roi a mangé de bon appétit, que la reine n'a bu qu'un verre d'eau. Voilà ce qui fournira à l'entretien pendant quinze jours; & les servantes

(1) En revenant, le petit peuple raconte l'histoire connue du Suisse de la ménagerie. Ce portier à livrée royale avoit l'emploi de donner tous les jours six bouteilles de vin de Bourgogne à un dromadaire. Cet animal étant venu à mourir, le Suisse présenta un placet, par lequel il demandoit à la cour *la survivance du dromadaire.*

alongeront le col, pour mieux écouter ces nouvelles.

Quand aux tableaux, aux ſtatues, aux antiques, il n'a pas d'yeux pour cela; mais il admire les glaces, la dorure, le dais du trône, & la quantité de plats qu'on poſe ſur la table royale. Les carroſſes ſurdorés, les Cents-Suiſſes, les Gardes-du-Corps & les tambours les frappent auſſi beaucoup.

Ce qui étonna le plus le ſauvage amené à la cour de Charles IX, ce fut de voir les Cents-Suiſſes, hauts de ſix pieds, avec leurs mouſtaches & leurs hallebardes, obéir à un petit homme qui avoit le viſage pâle & les jambes grêles. Le Pariſien eſt loin de ſentir la réflexion du ſauvage. Qu'on lui diſe qu'un autre Indien voyant le tableau où ſaint Michel terraſſe le diable avec une majeſté tranquille & ſans effort, s'écria, *ah, le beau ſauvage!* il ne comprendra pas mieux ce trait que le précédent, fût-il des ſix corps ou garde-notes.

Rien n'amuſe plus un philoſophe, que de ſe promener ſeul dans cette galerie, & de roder enſuite par-tout. Il n'a rien à demander aux miniſtres, ni aux gens en place; il ne les connoît que de vue; il va à leurs audiences; il aſſiſte aux dînés des princes & des princeſſes; il ſe réjouit fort de ces entrées, de ces révérences, de ces domeſtiques, de ces officiers de table, du ſérieux, de toute cette plaiſante étiquette. Il ſe rappelle alors quelques pages de ſon *Rabelais*, (1) & il rit

(1) Quiconque a lu *Rabelais*, & n'y a vu qu'un bouffon, à coup ſûr eſt un ſot, s'appellât-il Voltaire?

tout bas; car l'eſpece humaine eſt là ſous le jour le plus divertiſſant. Il voit trotter les alteſſes, les grandeurs & les éminences pêle-mêle avec les pages & les valets de pied; & lui, tranquille obſervateur, il n'a rien à faire qu'à examiner.

Qui ne ſe donneroit pas ce rare plaiſir trois ou quatre fois l'année? Eſt-il dans aucune langue une comédie qui approche de celle qu'offre journellement l'*œil-de-bœuf?* Quand on a vu les courtiſans *ſi petits devant le ſoleil*, comme dit le moindre bourgeois, il n'eſt plus poſſible de les voir grands ailleurs.

Mais il faut apprendre aux étrangers ce que c'eſt que l'œil-de-bœuf; c'eſt une anti-chambre qui retient ſon nom d'une fenêtre de forme ovale. Là vit un Suiſſe quarré & coloſſal: c'eſt un gros oiſeau dans la cage. Il boit, il mange, il dort dans cette anti-chambre, & n'en ſort point: le reſte du château lui eſt étranger. Un ſimple paravent ſépare ſon lit & ſa table des puiſſances de ce monde. Douze mots ſonores ornent ſa mémoire, & compoſent ſon ſervice. *Paſſez, meſſieurs, paſſez! Meſſieurs, le roi! retirez-vous. On n'entre pas, monſeigneur!* Et monſeigneur file ſans mot dire.

Tout le monde le ſalue, perſonne ne le contredit; ſa voix chaſſe dans la galerie des nuées de comtes, de marquis & de ducs, qui fuient devant ſa parole. Il renvoie les princes & princeſſes, & ne leur parle que par monoſyllabes: aucune dignité ſubalterne ne lui en impoſe; il ouvre pour le *maître* la portiere de glaces, & la referme; le reſte de la terre eſt égal à ſes yeux. Quand ſa voix retentit, les pelotons épars

de courtiſants s'amoncelent ou ſe diſſipent ; tous fixent leurs regards ſur cette large main qui tourne le bouton : immobile ou en action, elle a un effet ſurprenant ſur tous ceux qui la regardent. Ses étrennes montent à cinq cents louis d'or ; car on n'oſeroit offrir à cette main un métal auſſi vil que l'argent.

Le ſoir un grouppe de courtiſants traverſent de nouveau l'œil-de-bœuf, & s'attroupent auprès d'une porte fermée, en attendant qu'elle s'entrouvre. Ce ſont des prétendants à l'honneur inſigne de ſouper avec le maître : tel a pourſuivi cette grace pendant trente-cinq années, fidele tous les jours de ſa vie à cette porte ingrate ; & il eſt mort à la pourſuite de ſes faveurs, ſans l'avoir vu bâiller pour lui. Chacun ſe flatte d'une eſpérance qui ne s'éteint pas, quoique ſi ſouvent trompée. Au bout de deux heures, cette porte adorée & preſſée dans un tremblement reſpectueux, s'entr'ouvre : un huiſſier de la chambre paroît avec une liſte à la main, & crie ſept à huit noms ; noms fortunés qui entrent, ou plutôt ſe gliſſent dans l'étroit & envié paſſage. Puis l'huiſſier ferme ſubitement la porte au nez des autres, qui, faiſant ſemblant de ſe conſoler de cette diſgrace, s'en vont le chagrin & le déſeſpoir dans le cœur.

Je ne ſais ſi c'eſt le haſard ou la politique qui a déterminé cette légere diſtance du monarque à ſa capitale, ſi le projet fut réfléchi ; mais on diroit par les effets, que ce fut l'ouvrage de la politique la plus raffinée. Cet éloignement de quatre lieues, qui rend le monarque comme inviſible, qui le dérobe aux yeux & aux clameurs

de la multitude, a eu la plus grande influence ſur la conſtitution du gouvernement.

Quand le roi vient à Paris, c'eſt une grace, un bienfait, ou bien il s'y montre avec l'appareil d'un maître qui vient faire exécuter ſes volontés.

Un bourgeois de Paris dit très-ſérieuſement à un Anglois, qu'eſt-ce que votre roi? Il eſt mal logé, cela fait pitié en vérité. Voyez le nôtre, il habite Verſailles. Eſt-ce là un château ſuperbe? En avez-vous un pareil à citer? Quelle grandeur, quel éclat, quelle magnificence! Cette foule couverte d'or, tout cela eſt l'ouvrage de Louis XIV; il a employé près de huit cents millions pour le château & les jardins; c'étoit un grand roi! l'article ſeul du plomb pour les conduits d'eau étoit de trente-deux millions; il a brûlé le définitif du compte; c'eſt le plus magnifique palais qu'il y ait au monde. Nos princes du ſang enfin ont une cour plus brillante que celle de votre roi d'Angleterre.

Et il continue ſur ce ton aux yeux de l'Anglois qui, ſtupéfait d'un tel raiſonnement, admire le Pariſien & ne ſait que lui répondre.

La reine régnante a fait placer des réverberes depuis Verſailles juſqu'à la barriere de la Conférence; de ſorte que vous pouvez partir de l'œil-de-bœuf & aller juſqu'à la grande allée de Vincennes, c'eſt-à-dire, dans un eſpace de cinq lieues & demie, toujours ſur une route éclairée. Aucune ville ancienne ni moderne n'a offert ce genre de magnificence utile. Toute jouiſſance qui devient publique, prend un caractere de grandeur, & ne doit plus s'appeller luxe.

Sans doute M. Sherlock quittoit Paris ſur cette ſuperbe route, quand il a dit: *jamais un homme*

n'eſt parti de Paris gai. Quelle qu'en ſoit la raiſon, on eſt toujours triſte en ſortant de Paris. On doit ſur-tout être triſte, ſi je ne me trompe, quand on ſort de la capitale pour aller dans les bureaux de Verſailles, ou demander quelque grace, ou implorer juſtice, ou pourſuivre quelques projets. Il faut parler à des commis qui vous écoutent ſans répondre, & dont le parti eſt pris avant de vous avoir entendu.

Verſailles, qui contient cent mille ames, s'agrandit conſidérablement, & ſe deſſine avec majeſté; c'étoit un pauvre village il y a cent vingt ans; ſes rues ſont très-larges, bien aérées; & l'on y marche preſque de tout tems à pied ſec.

Quoique le foyer des affaires majeures & politiques, Verſailles ſe trouvant dans le tourbillon de la capitale, obéira toujours en ſatellite à ſes mouvements, & ſuivra infailliblement la deſtinée de ſa planete.

L'eſprit de cette ville ſecondaire n'eſt autre que l'eſprit du château; & l'on connoît l'eſprit du château au bout d'un jour d'examen. Ce qui s'eſt fait la veille, ſe fera exactement le lendemain; & qui a vu un jour, a vu toute l'année.

Il y a ſeize mille croix de Saint-Louis en France, dont ſix mille à Paris ou dans les environs. Ces officiers partent en *pot-de-chambre*, aſſiegent les bureaux de Verſailles, peuplent les anti-chambres, rempliſſent la galerie, font circuler les nouvelles, parlent inceſſamment des guerres paſſées, déraiſonnent en politique, parce qu'ils jugent tout en militaires; ils ne peuvent s'accoutumer à tous les changements que le cours des événements autoriſe & néceſſite.

Les habitants de ce lieu ſe perſuadent aiſément que Verſailles ſurpaſſe en beauté tout ce qu'il y a dans le reſte de l'Europe, & qu'il eſt très-inutile de voyager, pour ne voir que des choſes inférieures. Auſſi ne comprend-on rien dans ce pays à la fantaiſie d'un ſeigneur qui va viſiter la Hollande, l'Angleterre, la Suiſſe, l'Italie, l'Allemagne & la Ruſſie : on l'accuſe de bizarrerie.

Ici, chacun ſe glorifie de l'emploi qu'il exerce, & ſe croit pour ainſi dire membre de la couronne, pour peu qu'il approche de la botte du monarque; celui qui met un plat ſur une table, s'appelle un *gentilhomme*, & un porte-manteau prend le titre d'*écuyer*. Nul n'oſe empiéter le moins du monde ſur les fonctions de ſon voiſin; trente ou quarante charges ſont exercées dans un dîner ; juſqu'au tranſport du *billot* de la cuiſine regarde un officier *ad hoc*. Qui pourroit remonter à l'origine, & ſuivre la ſous-diviſion de ces différents offices, tous acquis à prix d'argent, & ſoudoyés en conſéquence? Quel gouffre! Quel œil oſera en ſonder toute la profondeur?

La haine du peuple dans aucune circonſtance ne va jamais juſqu'au monarque ; elle a trop de milieux à traverſer ; elle s'attache aux commis, aux adminiſtrateurs particuliers, aux hommes en place, aux miniſtres du ſecond & du troiſieme ordre, remparts expoſés aux reproches, aux injures, & à qui l'on attribue les malheurs publics. Ils ſont là pour affoiblir l'inimitié, ſi elle avoit lieu. Le peuple ſent que le monarque ne ſauroit jamais le haïr, qu'il veut le bien, qu'il le cherche, parce qu'il eſt de ſon intérêt de le vouloir & de le trouver.

C'eſt enfin le pays où l'on ſe tient debout toute ſa vie. On va par-tout ſans s'aſſeoir nulle part. Un courtiſan qui a quatre-vingts ans, nouveau Siméon Stilite, en a bien paſſé quarante-cinq ſur ſes pieds, dans l'antichambre du roi, des princes & des miniſtres.

L'étiquette fatigue beaucoup les hommes de cour, mais elle ne fatigue pas moins les perſonnes qui en ſont l'objet; l'étiquette donne des loix à ceux qui en donnent à la terre : ainſi tout eſt compenſé.

DE LA COUR.

Le mot de *cour* n'en impoſe plus parmi nous, comme au tems de Louis XIV. On ne reçoit plus de la cour les opinions régnantes; elle ne décide plus des réputations, en quelque genre que ce ſoit; on ne dit plus avec une emphaſe ridicule, *la cour a prononcé ainſi.* On caſſe les jugements de la cour; on dit nettement, elle n'y entend rien, elle n'a point d'idées là-deſſus, elle ne ſauroit en avoir, elle n'eſt pas dans le point de vue.

La cour elle-même, qui s'en doute, n'oſe pas prononcer affirmativement ſur un livre, ſur une piece de théatre, ſur un chef-d'œuvre nouveau, ſur un événement ſingulier ou extraordinaire; elle attend l'arrêt de la capitale : elle-même a grand ſoin de s'en informer, afin de ne pas compromettre ſon premier avis, qui ſeroit caſſé *avec dépens.*

Du tems de Louis XIV, la cour étoit plus formée que la ville; aujourd'hui la ville eſt plus formée que la cour. Leurs idées s'accordent rarement : ce qui ne doit pas étonner; car l'inſtruction reçue eſt trop différente, pour ne pas dire oppoſée. La cour ſe tait ſur pluſieurs points, par prudence & même par timidité : tant la conſcience nous en dit plus que l'adulation n'a voulu nous en faire croire! La ville parle avec aſſûrance ſur tout & ſans relâche; la cour ſent qu'elle ne doit pas trop haſarder ſon prononcé ſur nombre d'objets, de peur du retour. La ville, où ſont tous les arts & toutes les lumieres, qui ſe prêtent une plus grande force par leur mêlange, décide hardiment, parce qu'elle ſent ſa force, & qu'elle eſt plus ſûre de ſon tact tant de fois éprouvé : & l'autre eſtime confuſément qu'il lui manque pluſieurs données propres à confirmer ſon opinion.

La cour a donc perdu cet aſcendant qu'elle avoit ſur les beaux-arts, ſur les lettres, & ſur tout ce qui eſt aujourd'hui de leur reſſort. On citoit, dans le ſiecle dernier, le ſuffrage d'un homme de la cour, d'un prince; & perſonne n'oſoit contredire. Le coup-d'œil n'étoit pas alors auſſi prompt, ni auſſi formé; il falloit s'en rapporter au jugement de la cour. La philoſophie (voilà encore un de ſes crimes) a étendu l'horizon; & Verſailles, qui ne forme qu'un point en ce genre, y eſt compris. Cette révolution dans les idées eſt bien nouvelle; car lorſqu'on ſonge que l'opinion ſe joignoit au pouvoir, & qu'on réfléchit d'où émanoit l'opinion, ce que c'étoit, quant aux idées, que cette cour de

Louis XIV ; les préjugés groſſiers qui y dominoient ; ce qu'étoient la dévotion du tems ; ce que faiſoient un *prédicateur* de Verſailles, un *directeur* de conſcience, un *confeſſeur* du roi ; quand on penſe que Luxembourg accuſé alloit faire une retraite chez le P. la Chaiſe : alors on obſerve avec étonnement, & ſans oſer le croire, l'incroyable différence d'un ſiecle à l'autre.

C'eſt de la ville que part l'approbation ou l'improbation adoptée dans le reſte du royaume.

Louis XIV trembloit à la voix de Boſſuet, qui le pénétroit de terreurs imaginaires : on ſiffleroit aujourd'hui l'air prophétique de Boſſuet, ſon ton, ſes menaces, & il n'inſpireroit pas ſes craintes myſtiques au dernier chef-d'office. C'eſt la ville qui a appris à la cour la valeur réelle des choſes qui l'épouvantoient alors.

LES EXTRÊMES SE TOUCHENT.

Les grands & la canaille ſe rapprochent dans leurs mœurs ; les premiers bravent les préjugés, fiers de leur crédit & de leur opulence ; la derniere claſſe n'ayant à perdre ni honneur ni eſtime, vit ſans gêne & avec licence ; je trouve même que leurs eſprits ſe reſſemblent ; les harangeres, au ſtyle près, ont des mots très-heureux, ainſi que nos femmes de qualité ; même abondance, même tournure originale, même liberté dans l'expreſſion & dans les images : il y a vraiment analogie pour qui ſait enlever l'écorce ; l'une pue la marée, & l'autre ſent le muſc.

Les grands ne ſont pas plus généreux que les

mendiants; mais obtenez quelque choſe d'un grand; il s'attachera à vous : pourquoi ? Parce qu'il vous aura donné, il en attendra les intérêts. Ainſi fait le gueux : s'il a avancé quelque choſe à un miſérable, il ne le quitte plus & redouble ſes bienfaits, parce qu'il ne veut pas tout perdre. Un homme demandoit un écu au cardinal de Fleuri. --- Et que ferez-vous d'un écu ? --- C'eſt que quand vous m'en aurez donné un, reprit-il, vous m'en donnerez quelques autres.

Si vous êtes placé chez un prince, tâchez qu'il vous donne quelque choſe, & votre fortune eſt faite. Un poëte nud ſe trouve chez ſon alteſſe; le prince mettra ſa vanité à le créer : il ne l'aime, ni ne le conſidere; mais il faut qu'il faſſe dire à la renommée : il a enrichi un poëte; on ne l'approche point qu'il ne répande ſur vous les faveurs éclatantes qui appartiennent à ſon rang.

La force des grands, diſoit une femme de beaucoup d'eſprit, *n'eſt que dans la tête des petits.* Et ne voilà-t-il pas encore un rapport étonnant, ſur lequel il y auroit un livre à faire pour qui ſait réfléchir ?

Les grands, ainſi que les miſérables, ne croient pas à la probité : ils diſent tous, *la probité ſe peſe.* Ce qu'ils ont le plus de peine à comprendre, c'eſt qu'un homme ait des mœurs & de la vertu.

On leur demande toujours; ils donnent rarement au mérite, plus ſouvent à l'adulation & à l'intrigue. *Il faut que les grands donnent ſans ceſſe*, diſoit madame de Choiſy à mademoiſelle de Montpenſier, *ou ils ne ſont bons à rien.*

Un grand croit ſon premier apperçu infaillible; quand il a dit oui, il ne recule pas par orgueil,

il ne veut pas qu'on lui attribue dans ſa vie deux façons de voir & de juger. Il aura dix frippons à ſon ſervice ; il les reconnoîtra pour tels dans la ſuite : eh bien, il continuera à les couvrir de ſa protection ; il prendra l'opiniâtreté pour une fermeté noble ; ſon extrême orgueil le trompera, ainſi que le défaut de lumieres trompe inceſſament le menu peuple.

L'affamé crie avec audace, parce que le beſoin lui arrache des plaintes forcées. Tel grand, par ambition, parle hautement pour la liberté publique, & tonne dans le temple des loix en les bravant ailleurs. Que veut le premier ? Un morceau de pain. Que veut le ſecond ? Une place éminente.

Les grands ne paient point leurs dettes, ainſi que font les petits ; les grands empruntent éternellement aux indigents, qui long-tems mangés, ſe réuniſſent enfin, & parviennent à diſſoudre la fortune du ſuperbe emprunteur.

J'ai peu vu les grands, mais je les ai entrevus. Tout homme a de l'orgueil, je le ſais ; mais le leur eſt ordinairement en raiſon de leur crédit & de leur puiſſance ; ils ſavent très-bien qu'ils peuvent bleſſer impunément, & ils uſent volontiers de ce privilege ; ils ſe font une eſpece de devoir de mépriſer tout ce qui n'eſt pas eux ; le génie & la vertu les offuſquent & les moleſtent ; & ils voudroient ridiculiſer la vertu & le génie, non par jalouſie, mais par haine, parce qu'ils mettent ſans ceſſe leur fortune & leur rang à la place des diſtinctions réelles, qui ſont les talents & les vertus : c'eſt ſous ce bouclier qu'ils ſe dérobent aux engagements les plus ſacrés. Leur air de bonté n'eſt ordinairement qu'un piege, ou qu'un orgueil plus

fin ou plus raiſonné. Leurs bienfaits ſont diſpoſés de maniere à inviter à l'ingratitude. Leur jargon brillant, leurs manieres polies ne peuvent en impoſer qu'aux hommes inexpérimentés; il eſt aiſé de les juger, & de voir qu'ils ont ordinairement de petites ames fort vaines, fort étroites, & des cerveaux ſans lumieres utiles: ils dévorent la patrie, & ne la ſervent pas; ils ne ſavent guere qu'intriguer pour faire le mal, ruſer à la cour, & tromper les petits à l'appât de leurs promeſſes. (1)

Malheur à qui y croit! Il perd ſes belles années. *Il faut aller voir quelquefois les grands*, diſoit la Bruyere, *non pour eux, mais pour les hommes d'eſprit & de mérite qu'on rencontre auprès d'eux.*

Soyez ſûr que les grands feront toujours parade de leur opulence, chercheront à l'enfler, ne diront jamais c'eſt aſſez, & voudront humilier ceux qui vivent de travaux plus honorables & plus utiles que les leurs. Un miniſtre parlant un jour avec dédain de ceux, diſoit-il, *qui écrivent pour de l'argent* (c'étoit, malheureuſement pour lui, devant J. J. Rouſſeau). *Et votre excellence pourquoi chiffre-t-elle?* Telle fut la réponſe modeſte du philoſophe.

La ſociété ſe reſſemble parfaitement par les deux bouts; voici à ce ſujet, ami lecteur, une petite fable qu'il faut que je vous diſe. J'ai oublié le nom de ſon auteur.

(1) Quelqu'un a fait ſes vers:

Je ſuis depuis long-tems à la derniere place;
Je n'en ſuis ni fâché, ni ſurpris, ni confus,
Si je n'ai pas reçu la plus légere grace,
Je n'ai point eſſuyé la honte d'un refus.

LES ÉCHELONS

Par-tout où l'on eſt plus de deux,
On vit rarement ſans querelle.
Les échelons d'une ſuperbe échelle
Un jour prirent diſpute entr'eux
Sur le rang & ſur la naiſſance.
Le plus élevé prétendoit
Sur tous avoir la préférence.
Pour le prouver, il péroroit.
« Entre nous, diſoit-il, il eſt trop de diſtance:
» D'ailleurs chacun de vous en ſa place arrêté,
» Ne détruit-il pas le ſyſtême
» De cette belle égalité
» Que condamne la raiſon même?
—» Mais, dit l'un d'eux, nous ſommes tous de bois;
» Et le haſard nous plaça tous, je penſe.
----» D'accord; mais placés une fois,
» On admis la prééminence.
» Le tems a conſacré ce qu'a fait le haſard.
» Pour renverſer l'ordre ordinaire,
» Vous êtes venus un peu tard.
» Vils échelons, apprenez à vous taire. »
Outré de ce diſcours qu'il ne ſoupçonnoit pas;
Un philoſophe alors s'empara de l'échelle;
Et la plaçant de haut en bas,
Changea les rangs & finit la querelle.

SAGES DU MONDE.

LES ſages du monde ont encore deux langues, comme ils ont deux viſages. Un grand ſeigneur, d'ailleurs honnête, diſoit à ſon fils, vous êtes un imprudent. --- Qu'ai-je donc fait ? lui demanda-t-il. --- Rapellez-vous le propos que vous tîntes hier. --- Eh quoi, monſieur, c'eſt le même que je vous tins à vous-même la ſemaine derniere : il me ſemble que vous l'approuvâtes. --- Sans doute, reprit le pere, nous étions ſeuls alors ; & d'ailleurs, l'homme dont vous me parliez n'étoit pas en place.

APOLOGIE

DES GENS DE LETTRES.

LA calomnie ardente s'eſt ſur-tout attachée aux gens de lettres ; on les a peints comme perturbateurs des empires, parce qu'ils ſe ſont montrés les ennemis des abus & les protecteurs de la liberté publique. Quelle idée utile ne leur doit-on pas ! De quelle abyme d'erreurs & de miſérables préjugés n'ont-ils pas fait ſortir les adminiſtrateurs des nations ! Qu'enſeignent-ils, ſi ce n'eſt l'amour de l'humanité, les droits de l'homme & du citoyen ? Quelle queſtion importante à la ſociété n'ont-ils pas examinée, débattue, fixée ?

Si

ſi le deſpotiſme s'eſt civiliſé, Si les ſouverains ont commencé à redouter la voix des nations, à reſpecter ce tribunal ſuprême, c'eſt à la plume des écrivains que l'on doit ce frein nouveau, inconnu. Quelle iniquité miniſtérielle ou royale pourroit ſe flatter aujourd'hui de paſſer impunément? & la gloire des rois n'attend-elle pas la ſanction du philoſophe? Il eſt obſcur & ſans puiſſance, mais il met en mouvement le cri de la raiſon univerſelle. Vus de près, ils ſont un petit nombre de citoyens épars, gémiſſants ſur les malheurs de leur patrie & ſur ceux du genre humain, mais le plus ſouvent enveloppés dans une vertu ſtérile, ou du moins dont les effets ſont ſi lents, ſi imperceptibles, que la précipitation d'eſprit eſt tentée quelquefois de les révoquer en doute.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance les attaquent, ils mépriſent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contrebalance la renommée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître; & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

Peut-on donc trop honorer ces hommes qui étendent nos lumieres, qui établiſſent le code moral des nations & les vertus civiles des particuliers? Un poëme, un drame, un roman, un ouvrage qui peint vivement la vertu, modele le lecteur, ſans qu'il s'en apperçoive, ſur les perſonnages vertueux qui agiſſent: ils intéreſſent, & l'auteur a perſuadé la morale ſans en parler. Il ne s'eſt point enfoncé dans des diſcuſſions ſouvent ſéches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a préſenté certaines qualités de l'ame revêtue de ces

images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuſes ; & l'homme qui réſiſte aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la ſenſibilité du cœur humain, pour lui enſeigner ce que l'intérêt perſonnel & farouche repouſſe ordinairement. L'auteur ſe fait écouter par le plaiſir ; & les préceptes de la plus auſtere morale ſe trouvent établis ſans qu'on ait découvert la but de l'écrivain *Pectora molleſcunt.*

Montaigne dit qu'*il fait bon naître en un ſiecle dépravé ; car, par comparaiſon, on eſt eſtimé vertueux à bon marché.* Montaigne a tort en ce point. Dans un pareil ſiecle, on ne croit pas à la vertu, on ne jouit pas de la ſienne. On donne aux actions les plus courageuſes des motifs bas & lâches ; on ravit à l'homme ſon honneur ; on ne lui ſait pas gré de ſon dévouement. La perverſité générale fait voir tous les hommes de la même couleur. On ne diſtingue que les hommes adroits & les malheureux.

QUERELLES LITTERAIRES.

QUAND on veut rabaiſſer les gens de lettres, on parle de leurs querelles vives & quelquefois ſcandaleuſes. Il eſt vrai que, dans leurs débats, ils ſemblent peu éclairés ſur leurs véritables intérêts, & qu'ils aiguiſent l'un contre l'autre des armes redoutables qu'ils devroient détourner contre leurs ennemis.

Il ſeroit temps qu'ils y ſongeaſſent. Ceux-ci ſeroient bien foibles alors; & ſans ces diviſions déplorables, la littérature auroit un poids majeſtueux qui opprimeroit ſes adverſaires. Il y auroit plus de véritable gloire pour eux de ſe montrer indifférents à de petites attaques, que de déployer une ſenſibilité qui dégénere en clameurs puériles: les plus petits, étant toujours les plus orgueilleux, font ordinairement grand bruit pour une légere piqure faite à leur amour-propre; mais les hommes de lettres célebres, ou ſe vengent une fois pour n'y plus revenir, ou, ce qui eſt bien plus ſage, dédaignent à jamais l'injure. *Elle tombe dès qu'on la mépriſe*, dit Tacite.

Après tout, on ne peut reprocher aux gens de lettres que ce qu'on peut reprocher à tous les corps connus, aux avocats, aux médecins, aux peintres, &c. Souvent, pour un intérêt très-médiocre, les particuliers réputés les plus ſages ſe plaident à toute outrance, en viennent aux outrages les plus ſanglants; & lorſque notre adverſaire en littérature voudra anéantir ſous le tran-

chant du ridicule le fruit de nos veilles & de nos études, on exigera une modération extrême; on voudra le ſpectacle d'un combat froid, poli, réſervé, tandis que nous ſommes attaqués dans la partie la plus ſenſible de nous-mêmes. Eh! voyez ſeulement une diſpute dans la converſation; il ne s'agit que d'un objet indifférent, apperçu d'une maniere différente : quel choc d'idées! quelle chaleur y mettent les deux partis! comme l'ironie & le ſarcaſme ſe croiſent! Et lorſque l'on viendra taxer nos productions avec mépris, qu'on nous accuſera d'avoir mal lu, mal médité, mal écrit, il faudra garder le ſang-froid que tout le monde perd dans les plus légeres diſcuſſions! N'eſt-ce pas auſſi trop exiger de ceux que l'on reconnoît généralement pour avoir un plus haut degré de ſenſibilité que les autres hommes?

Mais en condamnant les débats des gens de lettres, le public fait l'hypocrite; il y trouve trop bien ſon compte, il devient ſpectateur d'une guerre ridicule, qui l'amuſe fort. Le public en gros eſt malin, indolent, a l'eſprit très-avide de ſatyres : diſpoſitions favorables pour écouter tous les ſarcaſmes que doivent s'envoyer réciproquement les combattants. Le public ne donne-t-il point la palme au plus rude jouteur, à celui qui lance avec le plus d'adreſſe & de véhémence les traits les plus prompts & les mieux acérés? Ne dit-on pas, *la Harpe* a bien mordu *Clément*, & *Clément* a bien mordu *la Harpe*? N'a-t-on pas eu le plaiſir de voir le coup de dent littéraire porté & rendu? N'eſt-on pas indécis ſur la profondeur reſpective de la bleſſure? Ne les juge-

t-on pas d'une force à peu près égale, dignes d'être ceints du même laurier, & de continuer le journal pour renouveller le ſpectacle, à la ſatisfaction de l'amphithéatre?

Dans les converſations, on blâme les auteurs, pour ſe donner un ton de dignité & de décence: mais on court à la feuille ſatyrique qui eſt dans l'anti-chambre; on y cherche bien vîte l'endroit où l'on ſuppoſe que l'épigramme qu'on attend ſera burinée. Si elle n'eſt pas inciſive; ſi, oubliant ſon fiel accoutumé, le journaliſte a été foible ce jour-là, on dit, en hauſſant les épaules: *il n'y a rien de piquant dans ce numéro.* Et la malignité inſatiable du lecteur, qui va toujours prêchant la concorde, ne trouvant point à ſe ſatisfaire, il jette la feuille avec dédain, & dit: *ſi cela continue, je ne ſouſcrirai plus.*

Faut-il dire le mot à la portion majeure du public? *S'il n'y avoit point de receleurs, il n'y auroit point de voleurs*, comme dit le proverbe. Si le public en gros n'étoit pas enclin à protéger tout ce qui rabaiſſe les talents connus, les auteurs vivroient ſans ſe faire la guerre. C'eſt donc le public qui eſt reſponſable des excès auxquels ils ſe livrent, puiſqu'il ſoudoie la troupe des journaliſtes, puiſqu'il les encourage à ſe déchirer entr'eux; & ils ne répondent que trop, depuis quelques années, à cette outrageuſe attente. Jamais le mépris des bienſéances n'a été pouſſé ſi loin, & la critique eſt devenue ſi dure, ſi pédanteſque, qu'elle a manqué l'effet qu'elle ſe propoſoit.

Ces petites & inutiles querelles, que la jalouſie & l'eſprit de parti font naître entre les petits écri-

vains qui prennent chacun de leur côté un ton avantageux, ſont auſſi ridicules que honteuſes; car il s'agit le plus ſouvent de rimes, d'hémiſtiches, d'un mot déplacé, &c. Plus la cauſe eſt frivole, plus l'acharnement eſt impitoyable. Le peu d'importance des objets ne peut manquer de livrer à la dériſion les agreſſeurs & les répondants, qui s'enflamment comme ſi tout étoit renverſé.

Ma foi, juge & plaideurs, il faudroit tout lier.

Mais on prêchera vainement les poëtes à cet égard; ils deviennent emportés, maniaques, dans leurs bruyantes diſputes ſur la tournure plus ou moins élégante d'un vers, ſur la prééminence d'une tragédie de Racine, ſur le *goût;* mot qu'ils citent ſans ceſſe, & dont ils n'ont pas le plus ſouvent la moindre idée. J'ai entendu là-deſſus des débats vraiment incroyables; & les gens ſenſés m'accuſeroient ici d'avoir controuvé à plaiſir ces ſcenes ridicules, ſi je rendois au naturel le dialogue des acteurs. C'eſt en ſortant de ces rixes extravagantes, qu'ils écrivent ces feuilles où l'on eſt ſurpris de voir tant de mots & ſi peu d'idées.

Il eſt vrai que le public, occupé de tant d'autres événements, n'apperçoit qu'à travers un nuage les matieres littéraires; il n'a pas toute la connoiſſance poſſible des objets. Son incapacité s'accommode des bruſqueries; & ſa pareſſe le mettant hors d'état de porter un arrêt exact & motivé, il veut quelqu'un (dût-il en être trompé) qui le décide, & qui lui fourniſſe périodiquement une petite ſentence meurtriere. Car qu'y a-t-il

de plus triſte que d'entendre l'éloge d'un contemporain ? S'il faut louer quelque choſe à Paris, ce ne doit être que par communication, par frénéſie, par eſprit de parti ; & tout ce qui n'eſt pas *divin*, comme l'a dit Helvétius, devient *déteſtable*. Il faut, dans certaines cotteries, être tout-à-la-fois fondeur & enthouſiaſte, & paſſer rapidement à ces deux extrêmités, pour ſavoir bien juger les hommes & les livres.

On prétend qu'une ville immenſe comme Paris a un beſoin journalier de petites ſatyres, pour repaître ſon inquiétude & ſon agitation perpétuelle ; & celui-là avoit bien raiſon, qui a dit le premier, qu'*une bonne injure eſt toujours mieux reçue & retenue qu'un bon raiſonnement*. Voilà la théorie du *journaliſme* tracée en deux mots.

Quand un bon livre paroît, & que les gens de bon ſens attendent de l'avoir lu & médité pour le juger, les ſots crient d'abord, crient long-tems, & barbouillent du papier. Voyez comme on a ſalué l'arrivée de *l'Eſprit des loix*, de *l'Emile*, &c.

Heureux les gens de lettres qui ne connoiſſent point cette déplorable guerre ! On peut l'éviter, quand on veille avec ſoin ſur ſon amour-propre ; car le combat naît toujours d'un eſprit trop orgueilleux de ſes idées, & qui veut les faire recevoir deſpotiquement. On contredit pour humilier autrui, ou pour ſatisfaire une humeur ſecrete, bien plus que pour s'éclairer. L'aigreur ne tarde pas à couler de la plume, même à notre inſu ; & lorſqu'on a eu le malheur de porter quelques coups, on devient l'ennemi de celui qu'on a frappé. L'aigreur pardonne toujours plus difficilement que celui qui à reçu la bleſſure.

BELLES-LETTRES.

LEUR trône eſt à Paris. Ceux qui les cultivent ſurabondent : mais comme l'étude de la vraie politique eſt preſqu'interdite en France, vu qu'elle n'a aucune iſſue pour ſe manifeſter en liberté, & que les autres connoiſſances qui appartiennent à l'hiſtoire naturelle ou à la chymie demandent un grand loiſir & de la fortune, les eſprits ſe ſont mieux accommodés de la culture des belles-lettres. Le pauvre peut ſe livrer à leurs charmes attrayants ainſi que le riche. Voilà leur avantage. Elles embraſſent d'ailleurs tout ce qui eſt du reſſort de l'imagination ; & ce champ eſt immenſe, on y voyage à peu de frais. L'ame ſenſible, l'eſprit délicat peuvent également ſe ſatisfaire dans la lecture des poëtes, des romanciers, des hiſtoriens. C'eſt ce qui donnera toujours aux belles-lettres une foule d'amateurs que n'auront point les ſciences exactes qui, outre une certaine ſéchereſſe, exigent des avances, & n'offrent pas tout-à-coup de pareilles jouiſſances. Les lettres trompent l'ennui, la ſolitude, l'infortune ; amuſent tous les âges, rempliſſent tous les inſtants ; & Cicéron, quoiqu'homme d'état, en a fait un éloge qui a toujours les graces de la nouveauté, parce qu'il a été généralement ſenti dans tous les ſiecles.

Qui croiroit, au premier coup-d'œil, que les découvertes, les inventions utiles, les arts méchaniques, les meilleurs ſyſtêmes politiques dépendent de la culture des belles-lettres ? Elles ont

toujours précédé les ſciences profondes; elles ont décoré leur ſurface, & c'eſt par cet artifice ingénieux que la nation les a adoptées, puis chéries. Tout eſt du reſſort de l'imagination & du ſentiment; même les choſes qui en ſemblent le plus éloignées. Il ſuffit quelquefois de faire poindre l'aurore des lettres dans une contrée barbare, pour lui donner bientôt les arts ſolides & les inventions hardies.

Cet enchaînement eſt de fait chez toutes les nations, & la vraie raiſon n'en eſt pas clairement démontrée, ſinon que l'homme commence par ſentir, & que, dès qu'il ſent, il ne tarde pas à raiſonner ſes ſenſations. Le monde moral reſſemble peut-être au monde phyſique, où les fleurs précedent conſtamment les fruits : & voilà de quoi réconcilier les farouches ennemis des graces avec les légers ſectateurs de la brillante littérature.

C'eſt donc de cette premiere impulſion que dépendent les bonnes loix. Il ſemble qu'il faille néceſſairement commencer par les paroles, pour arriver enſuite aux idées; & l'on peut remarquer que tout établiſſement a eu primitivement l'empreinte de l'agréable & du beau. Seroit-ce une marche conſtante de la nature? Ainſi l'enfance de l'homme eſt gracieuſe & riante, & l'âge mûr eſt utile. Ainſi tous les arts ſe montrent d'abord ſous une ſuperficie brillante, & parlent à la ſenſibilité de l'homme bien avant de former ſa raiſon.

Mais quiconque ſait obſerver la marche de l'eſprit humain, voit qu'inſenſiblement tous les genres d'écrire s'appliquent à la morale politique. C'eſt le grand intérêt de l'homme & des nations.

Les écrivains tendent à ce but utile. La morale n'eſt ni triſte, ni fâcheuſe, ni ſombre; on peut intéreſſer, amuſer, plaire, tout en inſtruiſant. Les eſprits vraiment ſolides, les ames vigoureuſes ne dédaignent point ce qui peut diſtribuer la ſcience, en la parant des couleurs de l'imagination. Une piece de théatre, fût-ce même un opéra comique, peut devenir un peu moins frivole, & paroître encore plus attachante. *C'eſt l'office des gens de bien*, dit Montaigne, *de peindre la vertu la plus belle qui ſe puiſſe.*

Lorſque quelqu'un a fait un livre de politique ou de morale, ſur-le-champ on lui répete le refrein accoutumé: *Travaux impuiſſants! Peines perdues! Les mœurs ne changent point Les abus ſeront toujours les mêmes. Rien ne peut rompre leur impulſion établie; les hommes ſeront toujours ce qu'ils ſont; les chefs des nations, ce qu'ils ont été.* Cela eſt bientôt dit; mais l'expérience vient démentir viſiblement cette aſſertion.

Depuis trente ans ſeulement, il s'eſt fait une grande & importante révolution dans nos idées. L'opinion publique a aujourd'hui en Europe une force prépondérante, à laquelle on ne réſiſte pas: ainſi, en eſtimant le progrès des lumieres & le changement qu'elles doivent enfanter, il eſt permis d'eſpérer qu'elles apporteront au monde le plus grand bien, & que les tyrans de toute eſpece frémiront devant ce cri univerſel qui retentit & ſe prolonge pour remplir & éveiller l'Europe.

C'eſt par le moyen des lettres & des écrivains que les idées ſaines, depuis trente ans, ont parcouru avec rapidité toutes les provinces de la France, qu'il s'y eſt formé d'excellents eſprits

dans la magiſtrature. Tous les citoyens éclairés agiſſent aujourd'hui preſque dans le même ſens. Les idées nouvelles ont circulé ſans effort ; tout ce qui eſt relatif à l'inſtruction eſt adopté courageuſement. L'eſprit d'obſervation enfin, qui ſe répand de toutes parts, nous promet les mêmes avantages dont jouiſſeut quelques-uns de nos heureux voiſins.

Les écrivains ont répandu des tréſors veritables, en nous donnant des idées plus ſaines, plus douces, en nous inſpirant les vertus faciles & indulgentes qui forment & embelliſſent la ſociété. Les *extendeurs* en morale ont paru ne point connoître l'homme & irriter ſes paſſions, au lieu de les rendre calmes & modérées. La pente, enfin, que les lettres ſuivent depuis quelques années deviendra utile à l'humanité ; & ceux qui ne croient pas à leur ſalutaire influence, ſont ou des aveugles ou des hypocrites.

L'influence des écrivains eſt telle qu'ils peuvent aujourd'hui annoncer leur pouvoir, & ne point déguiſer l'autorité légitime qu'ils ont ſur les eſprits. Affermis ſur la baſe de l'intérêt public & de la connoiſſance réelle de l'homme, ils dirigeront les idées nationales ; les volontés particulieres ſont entre leurs mains. La morale eſt devenue l'etude principale des bons eſprits ; la gloire littéraire ſemble deſtinée dorénavant à quiconque plaidera d'une voix plus ferme les intérêts des nations. Les écrivains, pénétrés de ces fonctions auguſtes, ſeront jaloux de répondre à l'importance du dépôt ; & l'on voit déjà la vérité courageuſe s'élancer de tous les points. Il eſt à préſumer que cette tendance générale produira une révolution heureuſe.

RÉPONSE.

AU COURIER DE L'EUROPE.

Le Courier de l'Europe, dans ſa feuille du 3 juillet 1781, a donné l'analyſe de la premiere édition de cet ouvrage en ces termes, que je vais copier. L'eſtime que j'en fais m'oblige à y répondre.

» *Il y a plus de choſes qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal*, diſoit un ancien; c'eſt Séneque, ſi je ne me trompe. Cette maxime très-vraie eſt applicable ſur-tout aux gens doués d'une grande ſenſibilité & d'une imagination très-vive; (1) tout eſt extrême pour eux; il n'y a ni petits maux, ni petits abus. Un auteur vient de publier un livre intitulé : *Tableau de Paris.* Ce tableau n'en eſt point du tout le portrait, parce que tous les traits en ſont exagérés. (2) Tout ce qu'ont dit les prédicateurs, depuis le capucin qui prêche dans un village, juſqu'à l'orateur qui parle devant le roi, tout ce qu'ont écrit les moraliſtes contre le luxe, les mauvaiſes mœurs, l'abus des richeſſes & la vanité des grandeurs, n'approche pas de ce que dit cet auteur dans ſes deux volumes. On ne ſait d'abord ſi l'on en doit rire, ou

(1) Ces facultés excluent-elles une vue droite & juſte ?

(2) Je ne le crois pas; j'en appelle à ceux qui auront bien examiné l'objet, & avec la même attention que j'y ai apportée.

ſi l'on doit s'en fâcher ; (1) car jamais prophete n'a reproché à Iſraël ſes iniquités avec plus d'énergie, de zele & d'humeur. »

« Ce n'eſt pourtant point un libelle, (2) c'eſt l'ouvrage d'un citoyen ſenſible & courageux, que de petites conſidérations n'arrêtent point ; il a voulu voir ce que perſonne ne contemple ; il a fixé ſes yeux ſur des objets dont tout le monde détourne ſes regards autant qu'il le peut. Il a obſervé la plus vile populace de la Halle, dans les priſons, dans les hôpitaux, à Bicêtre, (3) juſques dans ſon cimetiere de Clamart. En pénétrant dans ces cloaques de l'humanité, il a vu des maux, des crimes, des ſituations horribles, dont hors de-là on n'a point d'idée, & qu'on ne trouve point dans les autres livres, (4) parce que peu d'hommes ont la force néceſſaire pour aller chercher de ſi triſtes inſtructions. Il a conclu que l'inégalité des biens produiſoit tous ces maux : (5) & il s'eſt élevé avec une violence terrible contre les riches, contre leur dureté, contre leur vie ſcandaleuſe.

(1) Tout comme le critique voudra ; je me ſuis attaché à être fidele ; je n'ai voulu ni flatter, ni bleſſer, & il étoit difficile de marcher long-tems ſur ce pont étroit.

(2) Le critique me fait bien de la grace ! Vous qui m'avez lu, dites, cet ouvrage peut-il réveiller le moins du monde l'idée de ce mot odieux de *libelle ?* Pourquoi l'avoir employé ? Il me peſe.

(3) Je n'ai dit qu'un mot ſur Bicêtre ; mais j'en parlerai dans un des volumes ſuivants.

(4) Voilà un éloge qui me touche beaucoup, & que je m'empreſſerai à mériter encore.

(5) Oui, l'horrible inégalité. Quel homme y auroit réfléchi & ne ſeroit pas de mon avis ?

Enfin, il termine ſon ouvrage par conſeiller de brûler *Paris*. (1) On croit que c'eſt un rêve. *Paris* ne pourroit ſubſiſter quinze jours, s'il étoit tel qu'il eſt dépeint. C'eſt ce que ſent le lecteur ; ainſi tout l'effet qu'a voulu produire l'auteur eſt détruit. Sans doute tout homme eſt né pour mourir & ſouffrir, au hameau comme ſur le trône ; mais par-tout où la ſouffrance prédomine, la deſtruction s'enſuit : c'eſt ce qui a fait dire à preſque tous les philoſophes que l'accroiſſement de la population étoit la preuve du bonheur d'un peuple. Ce livre qui manque de plan, de méthode, (1) reſſemble du moins à *Paris* par les contradictions qu'il renferme. Souvent il détruit dans un endroit ce qu'il avance ailleurs. » (2)

« Après avoir déclamé contre les richeſſes avec la chaleur d'un théologien dans un chapitre, il dit dans un autre : *Les aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes qui ſe cachent pour faire le*

(1) Je n'ai point conſeillé de brûler Paris ; voyez le chapitre *Suppoſition*. L'auteur n'a point ſu me lire, ou plutôt n'a pas voulu m'entendre. Le titre ſeul du chapitre indique une hypotheſe. Pourquoi me prêter une idée que je n'ai pas eue ? Non, je n'ai point rêvé en traçant cet ouvrage. Plût à Dieu que ce fût un rêve !

(2) Cela ne pouvoit être autrement. Que les idées ſoient juſtes, voilà l'eſſentiel.

(3) Les mots peuvent quelquefois ſe contredire, mais jamais les choſes. En oppoſant deux phraſes iſolées, répandues dans un ouvrage de longue haleine, il n'y a point d'auteur qu'on ne fit tomber en contradictions Remettez ces phraſes à leur place, elles conſervent leur logique.

bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe : la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans oſtentation, ſatisfaites du regard de l'Eternel. »

« Cela eſt vrai, juſte & bien exprimé; mais que deviennent toutes les déclamations antécédentes ? (1) Dans vingt chapitres, il parle des femmes comme ſi *Paris* n'étoit qu'un lieu de proſtitution, où la pudeur & la décence n'oſent plus ſe montrer; (2) & dans un autre, *il eſt néanmoins*, dit-il, *une claſſe de femmes très-reſpectables, c'eſt celles du ſecond ordre de la bourgeoiſie, attachés à leurs maris & à leurs enfants, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons; elles offrent le le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer, ſont peu brillantes, encore moins inſtruites; on ne les apperçoit pas, & cependant elles ſont à Paris l'honneur de leur ſexe.* »

(1) Une déclamation eſt un défaut de ſtyle; mais on peut déclamer pour le vrai comme pour le faux. Je n'ai point nié qu'il y eut des ames charitables ; cela empêche-t-il que les ames dures & inſenſibles ne ſoient en plus grand nombre, & que la miſere ne ſoit le partage de la moitié de la ville?

(2) Voilà une image & des expreſſions que je n'ai point employées. J'ai répété avec complaiſance, que les mœurs ſe rencontroient dans la bourgeoiſie; j'ai pu ſans contradiction enſuite peindre le vice qui va tête levée; & plus le ſcandale eſt grand, plus mes pinceaux ont dû s'arrêter ſur une dépravation qui n'eſt plus ni timide, ni voilée : peindre des contraſtes n'eſt point ſe contredire. Les critiques triomphent trop avec ces rapprochements fautifs.

« Cela eſt encore vrai ; mais cette claſſe du ſecond ordre de la bourgeoiſie compoſe preſque les deux tiers des habitants de *Paris*. Le ſévere cenſeur n'a donc déployé tant d'énergie que contre les grands qui ne l'écouteront pas, (1) & la populace qui ne l'entendra point, & dont il n'y a rien à eſpérer. Les talents ſortent preſque tous de cette ſeconde claſſe qui a encore des mœurs, & qui les conſervera toujours. *Mediocritas auria*, diſoit Horace. Dès ce tems-là, comme aujourd'hui, cet état étoit preſque le ſeul qui eût des vertus & du bonheur. »

« Ce qui m'a le plus étonné, c'eſt qu'emporté par ſon zele, cet auteur ait donné le démenti le plus formel (2) à M. *de Buffon*, à l'abbé *d'Expilli*, à M. *Moheau*, à tous ceux qui ont calculé la population du royaume & celle de *Paris*. Tous s'accordent à ne donner que ſix cents ſoixante-dix, ou huit cents mille habitants à *Paris* : & ces deux derniers aſſurent que la population du royaume a augmenté de deux millions d'ames au moins ſous le regne de Louis XV. Ces trois hommes véritablement philoſophes ne déclament point ; ils toiſent, ils calculent. Ils ont fait le cens public, le cadaſtre du royaume, autant qu'il eſt

(1) Qu'en ſavez-vous ? A tout haſard ne faut-il pas leur offrir les images & les penſées qui peuvent faire impreſſion ſur leur ame ſuperbe ? car elle n'eſt pas entiérement morte au bien, quoiqu'abâtardie par de trop vives jouiſſances.

(2) Je n'ai point donné un *démenti* à ces écrivains. J'ai pu obſerver moins bien qu'eux ; mais j'ai obſervé & calculé à ma maniere. Je réponds plus bas à cette critique, la ſeule qui porte ſur des faits.

poſſible

poſſible de le faire ; ils s'accordent tous trois, ſans s'être communiqué leur ouvrage, à dire qu'il n'y a jamais eu autant de terrein défriché en France qu'il y en a aujourd'hui ; que les marais de l'Aunis & de la Flandre, une partie des landes de Bordeaux ont été changés de nos jours en pâturages, ou en terres à bled ; qu'on a planté des vignes ſur les rochers de la Provence abſolument ſtériles il y a cinquante ans (1) ; mais comme il veut que nous ſoyons pauvres & malheureux, que Paris dévore le royaume (2), *quærens quem devoret*, il faut bien démentir les calculs de ces hommes ſavants & véridiques, & ſubſtituer les apperçus d'une imagination exaltée à la juſteſſe d'une arithmétique rigoureuſe. Cet écrivain qui conſeille de brûler Paris, ou d'en faire un port de mer, car il propoſe ſérieuſement l'un & l'autre (3), nous permettroit-il de lui conſeiller de brûler ſon livre (4), d'ôter du reſte quelques exagérations & quelques déclamations ; & alors ce livre, écrit avec la noble liberté qui convient aux défenſeurs de l'humanité, non-ſeulement ſera un chef-d'œuvre de philoſophie & d'éloquence ; mais il méritera d'être adreſſé à tous les tribunaux, afin que les magiſtrats bien inſtruits s'em-

(1) Tout ceci eſt fort étranger au nombre des habitants de Paris, qui forme ici le vrai point de la queſtion.

(2) Non le royaume en entier, mais ce qui l'enyironne à quarante lieues de circonférence. Interrogez les provinces voiſines, & écoutez ce qu'elles vous répondront.

(3) Le critique ſe trompe d'un côté ; qu'il me reliſe pour s'en convaincre.

(4) Au lieu de le brûler, je l'ai triplé ; cela reviendra peut-être au même.

preſſent de corriger les énormes abus contre leſquels cet auteur s'éleve avec un ſi noble courage : abus qu'on doit d'autant mieux eſpérer de corriger, que lui-même il convient qu'on en a ſupprimé pluſieurs depuis qu'il a commencé ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, depuis que Louis XVI eſt ſur le trône. » (1),

Comme la principale objection du critique tombe ſur ce que j'ai enflé la population de Paris en la portant à neuf cents mille ames, je ne répondrai avec un peu d'étendue qu'à cette ſeule réprimande ; non que je dédaigne les autres, mais parce que je puis examiner celle-ci ſans qu'elle tende un piege à mon amour-propre.

Les recherches ſur la population de la France, par M. Moheau, peuvent être applicables à la population en général ; mais elles ne ſauroient l'être à la capitale, parce que les cauſes morales l'emportent ici ſur les cauſes phyſiques. La comparaiſon du nombre des morts à celui des naiſſances ne ſuffit pas ; l'affluence des étrangers forme une claſſe d'habitants qui, pour ainſi dire, ne naiſſent ni ne meurent ; les provinces ſeules y verſent une foule de voyageurs qui ne font que paſſer, & qui ſe renouvellent ſans ceſſe. Une fête publique attire quelquefois cinquante mille étrangers. Paris compte aujourd'hui beaucoup plus

(1) Dans cette nouvelle édition, je me ſuis encore étendu ſur les établiſſements utiles, & j'ai parlé des abus qui ont été corrigés : cela plaiſoit trop à mon ame, pour paſſer ces améliorations ſous ſilence. Je remercie le critique d'en avoir fait la remarque, d'autant plus qu'il a été le ſeul. Sa cenſure d'ailleurs n'a rien d'amer, & je l'en remercie autant que de ſes éloges.

d'habitants qu'il n'en comptoit il y a ſoixante ans. Les calculs ſur la durée de la vie, qui ſervent de baſe aux ſpéculations en ce genre, ſont erronnés quand il s'agit de Paris. Tous les enfants qui y naiſſent vont en nourrice, la moitié meurent, & les regiſtres mortuaires des paroiſſes de la ville ne ſont pas chargés de leurs noms; il ne faut donc plus compter par le regiſtre des baptêmes, ni par celui des morts.

On croit moins aujourd'hui aux médecins; les apothicaires ſe ruinent; on ne court plus, comme autrefois, aux poiſons multipliés de leurs boutiques meurtrieres; ils ſe font *chymiſtes*, pour que leur conſcience ne leur reproche pas de participer à la mort de leurs concitoyens : ils jugent eux-mêmes les médecins qui n'oſent plus étaler avec la même hardieſſe leurs funeſtes ſyſtêmes. La bienfaiſante chymie a ſimplifié les remedes; il n'y a plus que quelques chirurgiens de Saint-Côme, vieux & ignares, qui commandent encore ces ſaignées copieuſes, ces horribles breuvages compliqués, la honte de la médecine & de la pharmacie, que nos peres avaloient, malgré la répugnance invincible de la nature. Enfin, le nombre des morts eſt diminué même dans les hôpitaux.

Cet ouvrage ne comporte pas des calculs; mais je puis avoir les miens, fondés, non ſur la ſimple appercevance, mais ſur les bâtiments nouveaux, ſur les quartiers plus peuplés, ſur les limites de la ville reculées, ſur la foule des rentiers qui ſont venus jouir à Paris.

D'ailleurs, à quel point précis bornera-t-on la circonférence de la capitale? Le *Gros-Caillou*,

Chaillot, la *Nouvelle-France*, la *Courtille*, *le Petit-Gentilly*, *Vaugirard*, &c. n'appartiennent-ils pas inconteſtablement à la grande ville, puiſque les maiſons ſe touchent, & qu'il n'y a plus d'interruption ?

Je perſiſte donc, malgré le Courier de l'Europe, à donner neuf cents mille ames à la ville de Paris, juſqu'à ce qu'il m'ait prouvé le contraire; & je lui certifie que j'ai fait pluſieurs recherches qu'il n'a pas faites pour approcher le plus près poſſible de la vérité.

Si l'on veut compter les gros bourgs qui flanquent la capitale, & qui y envoient journellement des hommes qui n'y demeurent que quelques jours, mais qui ſe renouvellent inceſſamment, quelle immenſe population ! Je le répete, il ne faut que des yeux pour en reconnoître l'étendue.

On m'a accuſé enfin d'avoir exagéré les miſeres publiques ; j'oſe répondre que j'ai retenu quelquefois mon pinceau, afin de ne pas paroître outré. Voici ce qu'on lit dans le Journal de Paris, qui a un cenſeur pointilleux, & qui eſt ſoumis à la plus ſévere inſpection & réviſion.

« Une femme chargée d'enfants, & réduite à » à la plus affreuſe miſere, écrivit à M. le curé » de Sainte-Marguerite : *Il y a deux jours que* » *je ſuis ſans pain ; mes enfants meurent de* » *faim, & je n'ai pas la force d'aller me jetter* » *à vos pieds pour implorer votre pitié.* Ce reſ- » pectable paſteur vole au ſecours de cette famille » infortunée. Au milieu des viſages pâles & dé- » figurés par le beſoin, il apperçoit un enfant de » quatre ans étendu ſur le carreau, adreſſant à ſa » mere ces paroles déchirantes : *Maman, je vais*

» *donc manger ma chaiſe ?* « Journal de Paris, du mardi 14 janvier 1777 (1)

Cette infortunée reçut de nombreux ſecours ; mais elle n'étoit pas la millieme peut-être dans le cas de la plus horrible néceſſité.

O toi, riche, qui auras lu ce livre, ſi une ſeule idée t'a plû ; ſi dans cet ouvrage, ou dans mes autres écrits, je t'ai donné la plus légere inſtruction, ou le plus léger plaiſir ; ſi ton eſprit ou ton cœur ont éprouvé quelqu'émotion ; tu es mon débiteur, & j'ai droit à ta reconnoiſſance ! Veux-tu t'acquitter envers moi d'une maniere qui récompenſe toutes mes veilles ? Donne de ton ſuperflu au premier être ſouffrant, ou gémiſſant que tu rencontreras ; donne à mon compatriote en ſongeant à moi ; penſe que plus tu donneras, plus tu te feras de bien à toi-même ; donne afin que je me félicite d'avoir été dans ce monde l'occaſion de quelque bonne œuvre ; & que ce don charitable ſoit l'unique éloge accordé à mon travail.

(1) Je pourrois, d'après les papiers publics & des lettres particulieres, faire frémir les incrédules, ſi j'imprimois ici les détails qui ſont parvenus à ma connoiſſance ; mais j'en ai expoſé le réſultat dans cet ouvrage, & j'atteſte que je n'ai rien donné à l'exagération.

Fin du quatrieme Volume.

REGISTRATO
5196

Les tomes V, VI & VII du *Tableau de Paris*, lesquels termineront l'ouvrage, paroîtront à la fin de septembre 1782. Sous presse.